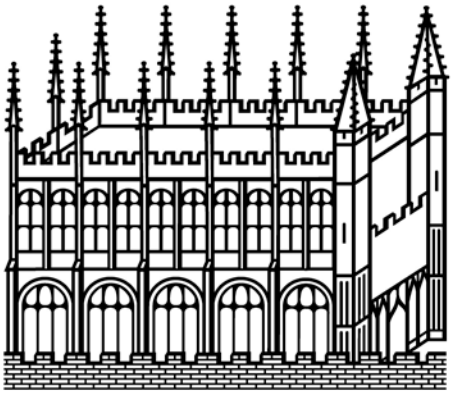


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

~~NS 29 C 35~~



1/K 3189 A.10

Œuvres Complètes

de

Marcel Schwob

Justification

Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires sur Japon numérotés de 1 à 10

50 exemplaires sur Hollande numérotés de 11 à 60

200 exemplaires sur Arches numérotés de 61 à 260

1.240 exemplaires sur Vergé Navarre numérotés de 261 à 1.500

Plus 50 exemplaires de Chapelle, sur Vergé Muller lettrés de A à Z de a à z

N° du présent exemplaire : **601**

Edition établie sous la direction de M. Pierre Champion
et avec le concours de Mme Marguerite Moreno.
(Mme Marcel Schwob)

LES ŒUVRES COMPLÈTES

de

Marcel Schwob

(1867-1905)

Derniers Ecrits

Lettres à sa Famille

Voyage à Samoa

Préface de

Pierre Champion



Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73,
A PARIS


LIBRARY
OF THE TAYLOR
UNIVERSITY
OF OXFORD

Préface

Il ne nous a pas été possible de réunir la Correspondance de Marcel Schwob comme nous l'espérions. Un trop petit nombre de correspondants a répondu à notre appel ; des sources importantes d'informations se sont fermées. Dans ces conditions, sur les instances de notre éditeur, nous avons recueilli seulement, avec les derniers écrits de Marcel Schwob, les lettres à sa famille. Je pense qu'elles ne décevront pas la curiosité des admirateurs de l'écrivain français. Nous avons eu la bonne fortune en effet d'avoir entre nos mains les lettres de Marcel Schwob à sa mère depuis son enfance jusqu'à ses derniers jours. Que Mlle Lucie Schwob, héritière du nom de Cahun et de Schwob, et de ce qu'il représente en littérature, soit ici respectueusement remerciée.

Rien de plus intéressant que les lettres d'un écrivain à sa mère. Mathilde Cahun, femme instruite et femme de tête, méritait bien la confiance et l'amour qui se manifestent dans les lettres nombreuses qu'on trouvera ici. C'est vers elle que son fils se tourne dans sa vie pleine d'aventures spirituelles et traversée par la douleur. Il

demeure, près de cette femme forte, comme un petit enfant. On pense, en lisant ces lettres, à ce que fut la mère de Charles Baudelaire. Par elles nous retrouvons toute la vie inquiète du puissant imaginatif, depuis les bancs de l'Ecole, en passant par le régiment, son existence d'études et de recherches, les angoisses de la dernière année sous les coups de la douleur. Nous avons donné les quelques lettres qui demeurent de Marcel Schwob à son père, Isaac Schwob, homme lettré et bon, prudent et mesuré, éditeur du Phare de la Loire, *dont la disparition prématurée, en* 1892, *laissa un vide si cruel dans le cœur de tous les siens. Au travers de ces pages familières passe le souvenir de l'oncle Cahun, le savant bibliothécaire de la Mazarine, dont l'influence a été si considérable, comme je l'ai montré, sur la formation de l'esprit de Marcel Schwob.*

Les lettres d'amour à Marguerite Moreno (1895) *sont des pages admirables où le cri de la passion est accordé au beau rythme du coeur.*

Enfin, on lira ici pour la première fois, les lettres adressées à Marguerite Moreno, du 21 *octobre* 1901 *au* 18 *mars* 1902, *relatant un voyage que Marcel Schwob fit à Samoa à la recherche, on peut le dire, du souvenir de* R. L. *Stevenson. C'est là un magnifique livre d'esquisses, de notations colorées, un album superbe de paysages, où les tons les plus surprenants de la terre et du ciel ont été fixés avec une maîtrise qui apparente ces lettres aux ouvrages achevés de Marcel Schwob. Je n'ai pu collationner ces lettres sur les originaux. Remis par Mme Moreno à Maurice Schwob, les documents n'ont pas été retrouvés. Mais je les ai tenus entre mes mains. Je vois encore le papier fin, la petite écriture menue et un peu pâteuse qui se déroule sous le roseau. Ces notes étaient prises pour lui-même. Marcel Schwob était comme le peintre devant la nature, qui observe, fixe des impressions qu'il interprêtera*

dans un tableau. Mlle Lucie Schwob avait heureusement fait une copie, légèrement abrégée, de ces lettres. C'est d'après cette copie que j'ai pu publier cette série admirable d'esquisses, par où l'on connaîtra le drame et la misère de l'errant, à la poursuite de sa chimère, martyrisé par le mal qui devait bientôt l'emporter.

Ces seules pages justifieraient la publication du dernier volume des Œuvres Complètes de Marcel Schwob qui trouveront ici leur fin.

PIERRE CHAMPION.

4 *avril* 1930.

Derniers Ecrits

U libro della mia memoria

La " *Rubrique* " des Images[1]

I

LE CHRIST AU ROSSIGNOL

Le Vendredi-Saint.
Le Christ est sur la croix, agonisant.
Les disciples, terrifiés, se sont enfuis.
Marie est retournée, épuisée de larmes.
Il doit ressusciter.
Mais ce n'est pas lui qui ressuscite.
Les disciples en ont trouvé un autre, qui lui ressemble.

(1) Ces dernières pages de Marcel Schwob parurent au mois de mars 1905 dans la revue *Vers et Prose* que dirigeait son ami Paul Fort.

C'est celui-là qui apparaîtra à Marie, à Madeleine et aux pélerins incrédules.

Le Christ est abandonné.

Il va mourir sur la croix, dans une lande brûlée, où il y a des ravins comblés de ronces.

C'est le dimanche matin.

Voici que l'imposteur a resurgi, et le Christ, dans son agonie, entend la rumeur au lointain et les voix joyeuses qui chantent : *Kyrie eleison.*

Puis tout est silencieux encore.

Le silence nouveau du saint dimanche.

Alors paraît au bord d'un trou pierreux un petit lièvre.

Et sur la branche d'une ronce un petit rossignol vient et regarde.

Et le petit rossignol parle à Jésus.

II

LE SOUVENIR D'UN LIVRE

Le souvenir de la première fois où on a lu un livre aimé se mêle étrangement au souvenir du lieu et au souvenir de l'heure et de la lumière. Aujourd'hui comme alors, la page m'apparaît à travers une brume verdâtre de décembre, ou éclatante sous le soleil de juin, et, près d'elle, de chères figures d'objets et de meubles qui ne sont plus. Comme, après avoir longtemps regardé une fenêtre, on revoit, en fermant les yeux, son spectre transparent à croisières noires, ainsi la feuille traversée de ses lignes s'éclaire, dans la mémoire, de son ancienne clarté. L'odeur aussi est évocatrice. Le

premier livre que j'eus me fut rapporté d'Angleterre par ma gouvernante. J'avais quatre ans. Je me souviens nettement de son attitude et des plis de sa robe, d'une table à ouvrage placée vis-à-vis de la fenêtre, du livre à couverture rouge, neuf, brillant, et de l'*odeur* pénétrante qu'il exhalait entre ses pages : une odeur âcre de créosote et d'encre fraîche que les livres anglais nouvellement imprimés gardent assez longtemps. De ce livre je reparlerai plus tard : j'y ai appris à lire. Mais son odeur me donne encore aujourd'hui le frisson d'un nouveau monde entrevu, et la faim de l'intelligence. Encore aujourd'hui je ne reçois pas d'Angleterre un livre nouveau que je ne plonge ma figure entre ses pages jusqu'au fil qui le broche, pour humer son brouillard et sa fumée, et aspirer tout ce qui peut rester de ma joie d'enfance.

III

LE LIVRE ET LE LIT

Lire dans son lit est un plaisir de sécurité intellectuelle mêlée de bien-être. Mais il change de nature avec l'âge.

Souvenez-vous de la page la plus intéressante du gros roman que vous dévoriez après coucher, le soir, vers quinze ans, dans le moment où elle se brouille, s'assombrit, s'efface, tandis que la bougie brûlée à fond crépite, palpite bleue dans le bougeoir et s'éteint. Je m'éveillais le matin avant cinq heures pour tirer de leur cachette sous mon traversin les petits livres à cinq sous de la Bibliothèque Natio-

nale. C'est là que j'ai lu les *Paroles d'un croyant* de Lamennais, et l'*Enfer* de Dante. Je n'ai jamais relu Lamennais ; mais j'ai l'impression d'un terrible souper de sept personnages (si j'ai bonne mémoire) où résonnait comme un son de fer fatal, que je reconnus plus tard dans un conte de Poe. Je mettais le petit livre sur l'oreiller pour recevoir la première pauvre lumière du jour ; et, couché sur le ventre, le menton soutenu par les coudes, j'aspirais les mots. Jamais je n'ai lu plus délicieusement. Il n'y a pas longtemps que j'ai essayé, un soir, de reprendre ma vieille position de cinq heures. Elle m'a paru insupportable.

Une charmante dame slave se plaignait un jour devant moi de n'avoir jamais trouvé la position " idéale " pour lire. Si on s'assied à une table, on ne se sent pas en " communion " avec le livre ; si on s'en approche, la tête entre les mains, il semble qu'on s'y noie, dans une sorte d'afflux sanguin. Dans un fauteuil, le livre pèse vite. Au lit, sur le dos, on prend froid aux bras ; souvent la lumière est mauvaise ; il y a de la gêne pour tourner les pages et, sur le côté, la moitié du livre échappe : ce n'est plus la véritable possession.

Voilà pourtant où il faut se résoudre. " C'est détestable pour les yeux ", disent les bonnes gens. Ce sont de bonnes gens qui n'aiment point lire.

Seulement l'âge diminue le plaisir de l'acte défendu où on ne sera pas surpris, et de la sécurité où toutes les audaces de la fantaisie peuvent danser à l'aise. Restent la solitude douillette et tiède, le silence de la nuit, la dorure voilée que donne sous la lampe aux idées et aux meubles luisants l'approche du sommeil, la joie sûre d'avoir à soi, près de son cœur,

le livre qu'on aime. Quant à ceux qui lisent au lit, " contre l'insomnie ", ils me font l'effet de pleutres, admis à la table des dieux et qui demanderaient à prendre le nectar en pilules.

IV

LES " HESPERIDES "

Lire Herrick, c'est lire des abeilles et du lait. Les mots sont luisants d'huile de fleurs, frottés de nard et diaprés de gouttelettes parfumées. Ses vers volent à l'éternité avec de petites ailes d'or battu. Il ne faut pas plus qu'ouvrir les *Hespérides* et y tremper vite les yeux comme dans une vapeur de benjoin. Toute ligne apparue est peinte d'odeur qu'on hume du regard. Cire vierge et givre, riche pollen de pistils, nacre de papillons, pulpe de marguerites rosées. Sa tête frisée et aquiline, toute convergente vers la bouche, soufflait des bulles d'or. Il était ivre d'un vin qui pétillait en mousse de poésie. Buvez ses chansons dans des lacrymatoires de verre très mince. Pour une seconde vous serez entouré du printemps le plus blanc et de l'été le plus jaune. Mais ne lisez pas longtemps : vous seriez noyé dans un océan de roses.

V

ROBINSON, BARBE-BLEUE ET ALADDIN

Le plus haut plaisir du lecteur, comme de l'écrivain, est un plaisir d'hypocrite. Quand j'étais enfant, je m'enfermais au grenier pour lire un voyage au

Pôle Nord, en mangeant un morceau de pain sec trempé dans un verre d'eau. Probablement j'avais bien déjeuné. Mais je me figurais mieux prendre part à la misère de mes héros.

Le vrai lecteur construit presque autant que l'auteur : seulement il bâtit entre les lignes. Celui qui ne sait pas lire dans le blanc des pages ne sera jamais bon gourmet de livres. La vue des mots comme le son des notes dans une symphonie amène une procession d'images qui vous conduit avec elle...

Je vois la grosse table mal équarrie où mange Robinson. Mange-t-il du chevreau ou du riz ? Attendez... nous allons voir. Tiens, il s'est fait un plat tout rond, en terre rouge. Voilà le perroquet qui crie : on lui donnera tout à l'heure un peu de blé nouveau. Nous irons en voler dans le tas de réserve, sous l'appentis. Le rhum que Robinson buvait, quand il était malade, était dans une grosse bouteille noire, avec des côtes. Le mot " *fowling piece* " (pièce à volailles), que je ne comprenais pas trop me donnait les imaginations les plus extraordinaires sur le fusil de Robinson. (Longtemps je me suis figuré que les " icoglans stupides " des *Orientales* étaient une espèce de caméléons. Encore aujourd'hui je fais violence à ma fantaisie pour lui persuader que ce ne sont que des gendarmes).

Comment était faite la lampe d'Aladdin ? A mon idée, un peu comme les lampes à huile de notre salle d'études. Aussi étais-je anxieux de la manière dont s'y prendrait Aladdin pour la vider. L'endroit où il fallait la frotter avec du sable fin — les mots ne sont nulle part dans le texte, mais je ne puis les en dissocier, et c'est encore avec du sable fin que la femme de Barbe-Bleue essaye d'effacer la tache de

sang sur la clef — se trouvait quelque part sur le renflement du ventre en métal. Je sais maintenant que la lampe d'Aladdin était une lampe de cuivre, à bec, toute ronde et ouverte, comme les lampes grecques et arabes ; mais je ne la " vois " plus.

Revenons à la clef de Barbe-Bleue. Ce qui m'y plaisait c'est qu'elle était " fée ", chose qui m'intriguait prodigieusement. Je n'y comprenais rien. Mais j'y pensais bien souvent. Hélas ! c'est une faute d'impression devenue traditionnelle. Dans l'ancienne édition (elle est bien rare) vous lirez que la clef était " fée " — *fata*, — enchantée, qu'on y avait fait œuvre de fée. C'est très clair : seulement je ne peux plus y rêver.

La pantoufle de verre de Cendrillon, — comme ce verre me paraissait précieux, translucide, délicatement filé, à la manière des petits bougeoirs de Venise avec lesquels nous avions joué, — la pantoufle est en étoffe, en *vair*. Je ne la " vois " plus du tout.

Je me figurais avec une grande précision les olives vertes et luisantes, saupoudrées avec de la poudre d'or dans les vases de Camaralzaman ; le mur un peu délabré, veiné de lierre, gris de mousse, empli de soleil, au pied duquel le prince travaillait chez le jardinier ; la boutique de Brededdin Hassan, devenu pâtissier ; l'arête fixée dans la gorge du petit bossu ; le gros livre empoisonné avec ses pages collées l'une contre l'autre et la tête de Durban soudée à la couverture de cuir brun du livre par le sang figé, comme un bout de bougie sur du suif glacé... Chères, chères images dont j'aime tant à revoir les couleurs quand je les trouve sous leur rubrique *nel libro della mia memoria*.

Lettres à sa Famille

Lettres à sa Mère

Nantes (5 *heures du soir*
26 *mars* 1879 (1)

Ma chère maman,

Merci bien de ta bonne lettre et de celle de Marguerite (2), elles m'ont fait bien plaisir. Ce matin M. Brunschwicg (3), chez qui j'ai été déjeuner, comme je te l'ai dit, m'a apporté une lettre de papa. Il me dit que Maurice (4), tante et oncle vont très bien. Quant M Brunschvicg, je dois aller déjeuner et dîner

(1) Marcel Schwob était né à Chaville le 23 août 1867.
(2) Sœur de Marcel Schwob, le plus souvent nommée Maggy.
(3) Un ami de la famille Schwob avec lequel l'enfant parlait allemand.
(4) Maurice Schwob, son frère aîné.

chez lui jeudi. Dans ta lettre, tu ne m'as pas parlé de tante, d'oncle Michel, ni de Marie, ni de Maurice, ni de Madeleine, j'espère qu'ils vont tous bien ainsi que le vieux Trim, que je voudrais bien revoir.

On nous a dicté hier le tableau des compositions après Pâques, nous devons composer encore, avant les vacances en version et en français ; ces deux compositions compteront pour les prix. Je viens de rentrer du lycée ; j'ai mon 6 dans mes archives. M. Brunschwicg va prendre cette lettre et l'envoyer avec la sienne, alors ma lettre arrivera sous la même enveloppe.

La maison est bien triste sans vous deux, et je m'ennuie déjà passablement. Heureusement que papa va revenir lundi.

Hier soir Irma m'a demandé la permission d'aller voir sa mère qui est malade, elle y est allée et elle est rentrée à huit heures et demie.

Tu vas vouloir savoir ce que j'ai mangé chez M. Brunschwicg. Voilà le menu ; 1° Harengs marinés avec du beurre ; 2° artichauts à l'huile et au vinaigre ; 3° Bœuf à la mode ; 4° (dessert), fromage et confitures. Vendredi soir, j'irai dîner chez M. Boudrot. Jeudi, je travaillerai ma récitation toute la journée. Miraillé a manqué les deux derniers jours et M. Laronze (1) a dit en classe, que si cela continuait, il le mettrait hors concours pour la récitation. Il m'a affirmé qu'il ne savait pas grand'chose. Vincent a manqué aussi hier après-midi, ainsi que Legland.

Il est en ce moment cinq heures dix et j'ai à faire

(5) Professeur au Lycée de Nantes.

mon piano ; aussi je te souhaite au revoir, ma maman chérie, et je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton petit.
MARCEL.

P.-S. — Embrasse bien de ma part tante, oncle, Marie(1), Madeleine(2) et Maurice et donne une bonne caresse à Trim. Embrasse bien Marguerite et dis-lui que dès que j'aurai le temps, j'écrirai quatre mots. Excuse moi si c'est tellement griffonné, je suis horriblement pressé pour travailler mon piano.

Pornic, le 22 juin 1880.

Ma chère maman bien-aimée,

Ta lettre de ce matin est bien triste et elle ne nous a pas beaucoup égayés. Et pourtant ce n'est pas bien gai ici ; il pleut tout le temps, on ne peut pas sortir et tante Estelle est malade, enfin j'espère que tout va s'arranger et que ce vilain Maurice nous arrivera bien portant dans trois semaines ; je voudrais être d'un mois plus vieux. Nous serions tous ensemble et nous serions tous bien plus heureux. Mais pourtant j'espère bien que tous ces soucis ne vont pas t'empêcher, ni toi, ni papa, de bien vous guérir là-bas, quoique vous ne vous y amusiez pas, et la lettre de papa m'a fait bien de la peine, puisqu'il dit que ses maux d'estomac ne cessent pas encore.

Je voudrais bien qu'il fasse très chaud en Algérie pour que cet entêté de Maurice n'aille pas jusqu'à

(1) Mme Cahun, femme du médecin-militaire Michel Level.
(2) La fille du Dr Level.

Biskhra ; il doit être là-bas à l'heure qu'il est, s'il y est allé et je pense même qu'il est en train de revenir à Tizi-Ouzou. Malgré tout ce qu'on lui a dit, il a vu toute la province de Constantine ; pourvu qu'il trouve les provinces d'Alger et d'Oran laides, comme le dit tante, puisqu'il aime les sites sauvages, et que là il n'y en a guère, et qu'il revienne bien vite ici. Peut-être aussi va-t-il être inquiet de ne pas avoir de nouvelles, et va-t-il se dépêcher de revenir à Tizi-Ouzou.

Maggie est bien gentille pour tante, en ce moment qu'elle est malade, et je crois que si tante ne l'avait pas elle s'ennuierait à périr ; elle reste avec elle toute la journée à faire de la tapisserie.

Nous continuons toujours de préparer la surprise que Maggie et moi, nous comptons te faire à ton retour ; Maggie fait ses extraits : moi j'ai envoyé aujourd'hui à M. Laronze quatre devoirs que j'ai faits; demain je commencerai à travailler pour M. Grimm(1), Maggie lui a déjà fait un thème dans l'Histoire de Charles XII. Ce n'est pas ruineux d'envoyer des devoirs : du moment qu'on n'entretient pas de correspondance avec la personne à qui on les envoie, cela coûte trois, quatre ou cinq centimes. Ainsi, j'en enverrai probablement tous les cinq jours.

Comme tante n'a pas grand goût à manger de la viande en ce moment, j'ai été lui pêcher ce matin quelques crabes, et des moules pour oncle Henry qui n'aime pas les crabes. Tante les a trouvés si bons qu'elle en a mangé quatre, en me disant de lui en apporter bientôt d'autres. Mais c'est encore à

(1) Répétiteur d'allemand.

oncle Henry que je dois d'avoir pu lui en pêcher, parce que hier, à Pornic, il m'a acheté un très bon crochet. Oncle Henry est très bon pour moi. Quand il fait beau nous sortons toujours ensemble et nous allons ou aux Sablons, ou chercher une cruche d'eau ferrugineuse pour tante et Maggy à la source; et tu diras à papa, qui m'a recommandé de marcher en partant, que depuis que nous sommes ici j'ai été déjà trois fois à Pornic à pied et revenu à pied. Quand il fait mauvais temps, comme presque toujours, nous faisons dans le salon une partie de dominos; mais c'est toujours oncle Henry qui gagne parce qu'il joue bien mieux que moi.

Mme Parmentier m'a déjà parlé deux ou trois fois pour me demander de vos nouvelles à toi et à papa et de celles de tante : elle a l'air d'attendre une visite de tante, mais je crois qu'elle attendra longtemps. Pendant que M. Serpette est à Vichy, son cher ami, M. Arnault, est arrivé ici. Je ne sais pas s'il a amené sa grue, comme je ne l'ai pas encore vu.

Voilà, ma bien-aimée maman, tout ce que je peux te raconter de nouveau pour aujourd'hui. Maggy qui va t'écrire tout à l'heure te parlera du ménage, puisque c'est elle qui s'en occupe pendant que tante est malade. Figure-toi que cette coquine-là, sans en rien dire à personne, a appris à très bien découper, et quand tu seras fatiguée à la maison, elle s'en acquittera très bien.

Au revoir, ma bonne maman, embrasse bien de ma part papa, dis-lui de se guérir tout à fait à Vichy ainsi que toi, et garde pour toi mes meilleurs baisers.

Ton fils qui t'aime bien.

MARCEL.

P.-S. — Je continue à te donner des nouvelles du miaou. Il va très bien et il a appris à monter dans les arbres. Il nous suit dans tout le jardin comme un chien.

Nantes, 6, *rue Héronière*.
9 *janvier* 1881.

Ma maman bien-aimée,

Je ne sais trop que penser de ton silence. Je n'ai pas de lettre ce matin. Est-ce parce que je ne t'ai pas écrit jeudi ? Je ne l'ai pas pu, ayant eu classe toute la journée. Enfin j'espère avoir demain ou après-demain une lettre de toi pour répondre à celle-ci. Ici il n'y a pas grand chose de nouveau. René(1) écrit à son père trois bonnes pages.

Oncle Léon(2) dans sa lettre semble être bien mal avec Clayton. Je ne sais pas si c'est toi qui as effacé certains passages, mais à ce que j'en ai pu lire, ils sont brouillés avec lui. Enfin j'espère que tout se terminera pour le mieux. Maurice va-t-il tout à fait bien et n'a-t-il pas trop froid ? Ecris-moi pour me donner de ses nouvelles. Dis à Marguerite que son ami, M. Bourdelles est avec papa en ce moment. Il n'y restera pas longtemps, j'espère, parce que nous allons sortir. Il fait très beau aujourd'hui, quoique très froid. Ici il n'y a pas grand'chose de nouveau.

(1) René Cahun, son cousin germain, fils de Léon Cahun, qui devint officier.

(2) Léon Cahun, oncle de Marcel Schwob, l'érudit bibliothécaire de la Mazarine, l'auteur de l'*Introduction à l'Histoire de l'Asie*, et de nombreux récits d'aventures pleins d'érudition et de verve.

Nous composons mardi matin en version. Papa se porte bien et ne dort pas. Nous n'avons pas encore travaillé dans sa chambre, parce que tous ces jours-ci il a été obligé d'aller au théâtre. J'ai reçu une lettre très gentille de Fernand à laquelle je répondrai aussitôt que possible. René va ajouter deux mots à cette lettre que je termine en te disant au revoir, en t'embrassant mille fois ainsi que Maggie et Maurice.

Ton fils qui t'aime.
MARCEL.

6 *octobre* 1881.

Ma chère maman bien-aimée,

Ta lettre de ce matin m'a fait bien plaisir, ainsi que le petit mot de Maurice. Embrasse mille fois papa de ma part et dis-lui que je pense bien à lui. Je ne pourrai pas t'écrire une bien longue lettre aujourd'hui, ma chère maman, parce que je n'ai pas moins de cinquante vers d'Homère à préparer pour demain matin(1). Du reste, je me rattraperai dimanche, et cette lettre, n'est-ce pas, doit être consacrée à te faire part de mes impressions sur mes professeurs. Le *jeune* professeur de Maurice, M. Boudore(2), a la figure ridée comme une vieille pomme ratatinée et sa barbe commence à blanchir. C'est comme les *jeunes* poëtes, probablement. C'est d'ailleurs un professeur très jovial et qui fera bien travailler, à ce que je crois. Hier nous avons fait une composition

(1) Marcel Schwob était en 1881 au Lycée Louis-le-Grand.
(2) Il faut lire *Boudhors*.

d'essai en version latine, dont je ne connaîtrai le résultat qu'assez tard. Voilà pour M. Boudore.

Il est probable et même sûr que je n'aurai pour professeur d'allemand ni Kohl ni Blodisesky, mais un monsieur Hilt ou Ild ou Ilt. Demande à Maurice s'il le connaît. Quant au gros curé, je ne pouvais guère aller lui dire : " Monsieur, je m'appelle Schwob ; mon frère m'a recommandé, vous serez bien gentil avec moi, n'est-ce pas ? " — Aussi il ne m'a pas adressé la parole, et je n'ai à me louer ni à me plaindre de lui. Quant à mon maître d'études, il est travailleur, et pas méchant, c'est tout ce qu'il faut. J'ai un excellent professeur d'histoire, M. Lemonnier ; celui-là est un jeune homme qui n'a pas trente ans. Il nous traite tout à fait en grands garçons, ne dictant pas de sommaires, nous disant qu'il ne nous fera pas dans son cours, les grands faits que nous pouvons suffisamment trouver dans des manuels d'histoire quelconques, que nous sommes assez grands aujourd'hui pour *savoir* travailler, et que c'est pour cela qu'il nous laisse une partie du cours à apprendre seuls. Mon professeur de mathématiques, M. Pointelin, que j'ai vu ce matin est dans les mêmes goûts. Demain je verrai M. Pestoure, professeur de physique.

La nourriture à Louis-le-Grand est en effet *excellente* comme disait M. Beaujean, et elle préparera extrêmement bien aux déjeuners et dîners de l'Ecole Normale où on sert de vieilles têtes de poisson pourri et de vieux morceaux de cuir bouilli. Le *menu* d'hier était : soupe à la carotte : eau des haricots avec des morceaux de carottes dedans ; ragoût de bœuf, *haricots* de Soissons (je ne leur ai pas demandé s'ils étaient bien nés dans la bonne ville de

Soissons, mais ils n'en avaient pas l'air), pain et vin. C'est un vin fort bizarre qui est complètement transparent. Du reste, on pourrait se servir avec avantage des réfectoires de Louis-le-Grand pour y transporter le Glacier du Sport. Avis à Drieux, c'est une spéculation à faire.

Dimanche je vais dîner chez tante Estelle(1), mais pas déjeuner pour ne pas perdre ma journée.

Au revoir, ma chère maman, embrasse bien papa de ma part, Maggie et Maurice.

Ton fils qui t'aime de tout son cœur.

MARCEL

P.-S. — Ecris-moi dans ta prochaine lettre quand tu viendras. Tu apporteras, s'il te plaît, des couvertures, mes chemises de nuit (je n'en ai qu'une) et mes espargates.

Tout le monde vous embrasse bien et René, en particulier fait dire à Maggie qu'il l'aime bien.

Mercredi, 2 novembre 1881.

Ma chère maman bien-aimée,

Je ne t'écris qu'aujourd'hui parce que j'ai voulu te donner des nouvelles de ton appartement. Hier tante Palmyre a été rue Jean-Bart. Ils n'ont pas voulu consentir à louer à partir du 15; tante n'a pu obtenir que huit jours, et elle a pris sur elle de louer à partir du 8. Elle avait passé toute son après-midi à courir, voir des appartements, et il paraît qu'il n'y a *absolu-*

(1) Mme May, sœur de la mère de Marcel Schwob.

ment plus rien. Maurice te conseille beaucoup de venir le 8 avec papa. Au fait, je ne vois pas trop ce qui vous retient à Nantes tous les trois, maintenant les élections terminées. Ci-inclus l'adresse. Tu préviendras de ton arrivée ou tante Palmyre(1) ou l'hôtel, si tu le préfères. C'est pour cela que je t'ai envoyé l'adresse. Tante n'a pas le temps de t'écrire sans quoi elle t'aurait donné tous ces détails elle-même.

Tu m'as reproché dans ta lettre de t'envoyer des missives trop *courtes* et trop *banales*. Pour t'écrire le dimanche très longuement, il faudrait t'écrire le matin, et alors je ne pourrais pas te donner de nouvelles de Maurice ; et comme nous allons déjeuner chez tante, je ne puis t'écrire de chez elle à cause du retard que mettent les lettres, et parce que je ne veux pas t'inquiéter de nouveau. Nous n'arrivons jamais place Jussieu avant quatre heures et demie, et le courrier part à cinq heures.

Ma lettre de jeudi était courte, puisqu'elle avait été écrite le soir après dîner et simplement pour te donner des nouvelles de Maurice.

Maintenant que je suis disculpé, j'espère que tu ne me tiendras plus rigueur et que tu m'écriras comme par devant. Hier Maurice est allé déjeuner chez tante, et il est venu dîner ici. Ce soir il a prolongé et ira à l'Exposition d'Electricité. Seulement, je ne le verrai pas, parce qu'il déjeune chez tante et de là va prendre ses inscriptions, de sorte qu'il n'aura pas le temps de venir.

Ma place de cinquième ne m'a pas autant enthousiasmé que toi. J'avoue que j'espérais mieux. Enfin, j'espère me rattraper la prochaine fois. J'avais oublié

(1) Mme Léon Cahun, née Strauss.

de te donner mes notes de semaine qui sont : 8, 8, 7. 8 de conduite, 8 de leçons, 7 de devoirs. La note de devoirs, chez M. Boudore, est toujours plus basse que les autres. Il n'y a que Cary, son cousin, qui ait eu 9 de conduite. René n'a pas eu de places, parce qu'il n'a pas composé mardi dernier.

Hier, René et moi nous avons fait une bonne course à pied ; nous avons été à Alfortville et nous sommes revenus en bateau. Par le froid qu'il faisait, cela nous a réchauffé de marcher, et cela nous a fait du bien à tous deux.

J'espère bien que tu vas te décider à venir le 8 avec papa et Maggie chérie. Je ne vois vraiment pas ce qui peut vous retenir à Nantes, une fois cette corvée d'élections terminée.

J'oubliais de te dire qu'hier M. Colombel est venu me prendre pour déjeuner avec lui, et ses deux fils, qui sont très gentils tous les deux. Il nous a mené chez Foyot. Voici ce que nous avons mangé : des huîtres (je me suis abstenu) un homard, un chateaubriand aux pommes soufflées et du dessert. Après ce copieux festin, M. Colombel m'a ramené place Jussieu en voiture. Il voulait prendre aussi Maurice, mais il avait déjà été déjeuner chez tante, de sorte que M. Colombel m'a trouvé pour tout compte.

Ses fils sont dans une Institution de la rue Cardinal Lemoine, c'est-à-dire tout près d'ici. Oncle Léon la connaît pour être spéciale aux idiots qui sont chauffés là-dedans *à blanc* pour le baccalauréat.

Au revoir, ma maman chérie, embrasse bien de ma part papa et Maggie. Oncle Léon, tante Palmyre et René me chargent de bien t'embrasser ainsi que Maurice.

Ton fils qui t'aime.

MARCEL.

Paris, ce 19 octobre 1882.

Ma chère maman bien-aimée,

. . . . . .

Quand cette lettre t'arrivera, tu auras déjà fait la traversée, et je ne te souhaite donc pas d'avoir le mal de mer le moins possible, ainsi qu'à papa ; mais j'espère que vous ne l'aurez pas eu du tout. — Vous allez avoir l'agrément de trouver à Oran oncle Michel, etc.; tu sais, je crois qu'il est nommé médecin-major à Oran ; ils partent lundi de Paris, et mercredi à cinq heures sur le paquebot de la *Ville de Bône*. Papa doit être désagréablement surpris, lui qui comptait *ne pas* aller Djid-jelli.

Au lycée, rien de nouveau. Mardi, nous composons en version grecque, avec Mr. Jacob. J'ai eu deux devoirs rendus, l'un par Mr. Chabrier, l'autre par Mr. Jacob. Voici les notes :

Pour le premier (version latine).

Bien compris. — Il faut cependant dégager votre style, être à la fois très précis, et d'allure très facile. (Chabrier).

Pour le second (dissertation latine) :

De la facilité, de l'élégance (Jacob).

J'espère que je pourrai t'envoyer une bonne place en version grecque. — Tu peux dire à Maurice que M. Chabrier, ayant voulu me coller sur *Les Noces de Thétis et de Pélé*, de Catulle, s'est trouvé collé, ou à peu près, par moi, mais qu'il me l'a amplement rendu sur son morceau de Joachim du Bellay, qu'il vient d'empoigner, et où il m'a prouvé, claire comme de l'eau, à la troisième phrase, que je n'y avais vu que du feu, ce que j'ai avoué très humble-

ment, sans quoi je me serais exposé à un sermon d'une demi-heure pour m'engager à dépouiller ma *vieille peau d'écolier*. Nous avons maintenant dans la classe, Durand qui a eu *quatre* premiers prix au Grand concours, et Devaux qui a eu le premier prix d'honneur en discours français. Tu vois que nous sommes bien partagés.

. . . . . .

MARCEL.

Paris, ce 22 juin 1883.

Ma chère maman bien-aimée,

. . . . . .

Je n'ai pas été chez tante Estelle aujourd'hui parce que j'ai mon bachot à revoir, et que je m'attends à le passer d'un jour à l'autre, ce qui manque de charme comme perspective. Voici la lettre que j'ai reçue du lycée ce matin :

Lycée Louis-le-Grand.

Paris, le 21 *juin* 1883.

M. Schwob, admis aux épreuves orales pour le Concours général en allemand, est invité à se rendre à la Sorbonne *lundi 23 juillet* à onze heures précises.

Le secrétaire.

MATHIEU.

M. Schwob, élève de rhétorique.

Je vais donc demain aller subir les épreuves orales ; dis à M. Grimm que je suis admissible, cela lui fera

plaisir, car c'est déjà beaucoup. Tu me souhaiteras bonne chance vers onze heures et demie : je pense qu'à cause de l'*S* de mon nom je passerai dans les derniers.

Mardi, j'ai concours en version grecque ; il devait y avoir encore concours en composition latine, mais on a tiré au sort entre la version et la composition. Voilà tout ce qu'il y a de nouveau au lycée, si ce n'est qu'hier M. Chabrier m'a fait expliquer pendant une heure et demie ; ce qui n'est pas amusant du tout. Je suppose qu'il me considère comme une machine à expliquer du Plaute. La liste des admissibles à Normale a paru : il y en a six pour notre division : Durand (qui, dit-on est premier des admissibles), Duval, Mirande, Peltier, Potes (celui qui a lu des vers à la Saint-Charlemagne) et Weibb. Du reste Louis-le-Grand a un joli succès cette année : sur soixante admissibles à Normale, trente-huit sont de Louis-le-Grand.

Paris, 30 *juin* 1884.

Ma chère maman bien-aimée,

J'ai reçu ce matin ton mot un peu court : heureusement que papa m'avait écrit mardi. J'espère que vous n'êtes pas trop fatigués de votre voyage et que vous allez passer une bonne saison. J'ai peur seulement que le mois de juillet ne soit orageux.

Quant au choléra, tu peux être sans inquiétude : je ne ferai aucune imprudence. Du reste il est probable qu'il restera à Toulon — non pas que ce soit comme on dit le choléra sporadique — mais parce que c'est le choléra asiatique du *Tonkin*, maladie *endémique* et non *épidémique*, exactement comme

l'était le vrai choléra qui n'a passé à l'état d'épidémie qu'au commencement du siècle.

J'espère que Maurice ne se mouche pas du pied gauche, et qu'il se paie de la marchandise " qu'elle mange quand il dort ". Enfin, si ça lui fait plaisir d'avoir un pur-sang de chez M. le baron de Lareinty. Il va pouvoir se payer du cheval maintenant ! Il trouve le temps de faire des *promenadissimes* et pas de m'envoyer deux lignes d'accusé de réception quand je les lui demande. Pour ça, il n'est guère gentil.

Rien de nouveau au lycée. Tout va son train-train habituel. M. Burdeau(1) nous fait de l'Economie politique à haute dose et nous bourre de métaphysique. Pour mon compte, je suis en train de lire Shopenhauer, et de me demander d'où vient son immense réputation. C'est bien écrit, mais c'est bien faible comme philosophie.

Ce matin, il est venu en classe d'allemand un professeur du Gymnasium de Christiania. Il a fallu faire la roue devant lui — et M. le Suédois avait l'air satisfait. — Jeudi, je compose en allemand.

J'attends bien entendu une lettre dimanche matin ; que Maggie m'écrive aussi ; elle doit bien comprendre que je n'ai pas beaucoup de temps à moi.

Au revoir, ma maman chérie, embrasse bien papa de ma part, ainsi que Maggie, et garde pour toi les meilleurs baisers de ton fils qui t'aime de tout son cœur.

MARCEL.

P.-S. — Maggie et Maurice auraient dû écrire à leur oncle Léon pour sa fête. Cela l'a froissé.

(1) C'est le célèbre Burdeau dont Maurice Barrès a fait le portrait dans les *Déracinés*.

Vannes, 15 *novembre* 1885.

Ma chère maman bien-aimée,

Je profite des premiers instants que j'ai pour t'envoyer quelques lignes. J'ai trouvé ta lettre hier soir et j'en ai été bien heureux. — Ne sois pas étonnée si tu ne reçois pas souvent de lettres — mais il est impossible d'écrire dans la chambrée — et d'autre part, pas une heure de libre dans la journée.

Tu vas en juger. Quatre heures du matin le café. Cinq heures et demie réveil. Six heures appel. Six heures et demie rassemblement dans la cour. Sept heures à huit heures, manœuvre à cheval. Huit heures et demie à dix heures et demie, manœuvre à pied. Dix heures et demie à onze heures et demie, déjeuner. Onze heures et demie à midi et demie cours du lieutenant instructeur. Midi et demie à deux heures et demie, manœuvre à cheval et pansage. Deux heures et demie à quatre heures et demie, escrime et gymnastique. Quatre heures et demie à cinq heures et demie, dîner. Cinq heures et demie à huit heures, étude.

Le reste du temps est libre — mais on va être tellement fatigué qu'on ne peut plus que se coucher. — D'autant plus qu'il y a la nuit des corvées d'écurie à deux heures du matin. Demain garde d'écurie.

Cela ne va pas mal autrement, mais le lieutenant instructeur est horriblement dur et brutal, beaucoup plus que tous les sous-officiers, et Dieu sait qu'il y en a qui ne sont pas tendres, surtout pour nous.

Ce qu'il y a de plus ennuyeux c'est que les

dimanches sont tous pris. Le colonel passe revue tous les dimanches matins : après nous avons corvée aux pommes de terre ou revue de détail dans les chambrées — à deux heures et demie, il faut revenir pour le pansage. Quant aux permissions, nous *n'en aurons pas*. Le colonel ne nous lâchera qu'au jour de l'an et à Pâques. — Le premier jour de libre va être la Sainte-Barbe, le 6 décembre — et encore — impossible de demander une permission pour ce jour-là.

Au revoir, ma chère maman bien-aimée, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que papa, Maggie, Maurice et Albert.

Ton fils qui t'aime.

MARCEL.

Vannes, 17 *novembre* 1885.

Ma chère maman bien-aimée,

Nous avons un moment ce soir à l'étude et j'en profite pour t'écrire. Mais c'est une mauvaise habitude qu'il ne te faudra pas prendre. C'est parce que ce soir, par extraordinaire, nous avons moins de théorie à apprendre. Rien de neuf à te raconter, d'ailleurs. La vie de quartier se déroule avec une horrible uniformité, d'autant plus que nous ne pouvons absolument pas sortir. Même le dimanche n'est pas libre. De sorte qu'il est inutile d'envoyer le *Phare* à une adresse quelconque. Je pourrais seulement le voir de temps en temps au Café du Commerce. Ce que je te demande, par exemple,

c'est de me donner beaucoup de nouvelles de la maison et de ce qui se passe à la mairie — ce sera une belle distraction ! Si tu savais ce que c'est lugubre ici — surtout avec le lieutenant instructeur que nous avons. Des coups de chambrière sur les doigts, quand on ne marche pas à la voltige — et ça n'est pas commode. Ce sont absolument des exercices de cirque — faire le saut périlleux par-dessus les chevaux — sauter dessus par derrière en passant sur la croupe, tourner sur le cheval nu, les bras croisés, trois ou quatre fois ; sauter par-dessus le cheval en se tenant au pommeau de la selle, sans toucher le cheval avec les pieds, etc.

A la manœuvre à pied, surtout avec le froid qu'il fait en ce moment, on a les pieds et les mains glacés. Ce matin il gelait à pierre fendre — et quand il faut, à quatre heures moins le quart aller chercher une cruche de café, à moitié habillé — je t'assure que ce n'est pas drôle, surtout quand on vous a mis votre lit en batterie le soir.

Enfin jusqu'à présent cela ne marche pas trop mal — si ce n'est qu'on n'a pas *cinq minutes* à soi depuis six heures et demie jusqu'à huit heures du soir. J'ai heureusement trouvé ici un camarade de lycée de Paris, qui est à la même batterie que moi, et un maréchal de logis qui me permet de venir causer avec lui, le soir, après l'appel de neuf heures — parce qu'il a son poële allumé.

Au revoir, ma chère maman bien-aimée, embrasse bien papa, Maurice, Maggie et Albert de ma part et garde pour toi les meilleurs baisers de ton fils qui t'aime de tout son cœur.

MARCEL.

Vannes, ce 20 novembre 1885.

Ma chère maman bien-aimée,

Il m'est absolument impossible d'écrire les longues lettres que tu me demandes : je ne sais jamais quand j'ai un moment et il peut se passer plusieurs jours avant que je retrouve la même occasion.

Des détails, je ne puis guère t'en donner. La vie de caserne ne change pas — c'est la crainte perpétuelle d'être *foutu dedans* ou bien pour vous, ou bien pour les autres. A côté de cela, la fatigue est de la plaisanterie. Mais ici, on a de la salle de police pour ne pas saluer *tout à fait* militairement un officier dans la cour du quartier, ou pour avoir oublié de reporter sa gamelle vidée à la cuisine — on a *deux jours* pour un bouton mal astiqué ou pour un *sous-pied mal ciré* — et ceci par les temps les plus abominables.

Cette terreur continuelle mène naturellement à un prompt abrutissement. J'ai failli avoir huit jours de consigne avant-hier, parce que le maréchal des logis de semaine avait vu à l'appel du soir, au moment où on peut être couché, que j'avais déjà un bouton de mon bourgeon déboutonné.

Quant aux officiers que connaît Maurice, je n'y ai aucun avantage — j'ai *vu* cet après-midi, pour la première fois, Etienne(1) dans la cour du quartier.

J'ai trouvé un moment pour aller chez les de Broca, qui ont été très gentils. Lui-même est venu me faire appeler aujourd'hui pendant la manœuvre à pied et j'ai pu lui parler deux ou trois minutes.

(1) Qui deviendra plus tard le général Etienne.

Ce soir on se lève à deux heures du matin pour la *corvée de litière*, c'est-à-dire ramasser du crottin *avec les mains* dans l'écurie jusqu'à quatre heures du matin.

Demain samedi à quatre heures de l'après-midi, jusqu'à dimanche à la même heure, garde d'écurie.

Avec tout cela, j'ai eu le plaisir de me fouler le pied aujourd'hui, à la voltige — ce qui ne contribue pas à rendre le service agréable.

Enfin, il y a quelques plaisirs — un quart d'heure de liberté par exemple dans la journée, où il ne faut pas s'astiquer ou se faire astiquer, est un bonheur très appréciable.

Au revoir, ma chère maman bien-aimée, embrasse bien papa, Maggie, Maurice et Albert de ma part; c'est bien peu gentil de leur part de ne pas m'écrire — il est vrai que je n'aurais pas le temps de leur répondre. — Garde pour toi les meilleurs baisers de ton fils qui t'aime.

MARCEL.

Vannes, 7 *décembre* 1885.

Ma chère maman bien-aimée,

Je t'écris à Nantes où je te suppose revenue depuis dimanche, bien que tu m'aies laissé sans nouvelles tous ces jours-ci. Hier dimanche, j'étais de garde à la police depuis samedi soir et c'est assez peu drôle. On ne dort presque pas — ou, quand on peut dormir, c'est sur la planche.

Nous alternons le dimanche la garde d'écurie avec la garde de police — et c'est assez naturel —

parce que les autres jours nous sommes employés par notre lieutenant instructeur, tandis que le samedi soir et le dimanche nous sommes à la disposition de notre batterie. Or ces corvées qui devraient nous venir à notre tour dans la semaine nous sont réservées pour ces deux jours-là.

Rien de nouveau à te raconter. Notre lieutenant se fait de moins en moins tendre : il manie lui-même la chambrière au manège et n'y épargne pas les coups.

Cependant une nouvelle organisation de notre temps nous permet de changer moins souvent de vêtements dans la journée — ce qui est un grand soulagement.

De sept heures à huit heures et quart, cours sur le démontage des armes. De huit heures et quart à dix heures et quart, manœuvre à pied. De onze heures et quart à midi et demie, manœuvre à pied. De une heure à deux heures et quart, manœuvre à cheval. De deux heures et demie à quatre heures, voltige. De quatre heures et quart à cinq heures et quart, cours du lieutenant. A six heures et demie, étude jusqu'à huit heures.

Quant à nos sous-officiers instructeurs, pour empêcher tout favoritisme ou toute antipathie personnelle, on nous fait changer d'instructeur toutes les semaines — ce qui nous fait retrouver notre instructeur tous les mois.

J'ai à noter aujourd'hui ma première punition. Deux jours de consigne pour n'avoir pas été chercher ma chemise d'ordonnance qui avait été lavée.

Encore heureux si le colonel ne convertit pas cette punition en garde d'écurie forcée. Car il a inventé une nouvelle punition. Au lieu d'être

consignés — ou plutôt en sus — nous couchons à l'écurie pour ramasser le fumier dans les vanettes, et le garde d'écurie que nous remplaçons va se coucher dans son lit.

Au revoir, ma maman bien-aimée, embrasse bien papa, Maurice, Maggie et Albert de ma part ; embrasse bien aussi ma pauvre tante Estelle et garde pour toi les meilleurs baisers de ton fils qui t'aime de tout son cœur.

MARCEL.

Vannes, 14 *décembre* 1885.

Ma chère maman bien-aimée,

Je suis absolument certain de t'avoir accusé réception de ta lettre contenant les cent francs que tu m'as envoyés et même de t'avoir dit que cette lettre m'avait été remise en retard. Enfin, cela n'a pas grande importance, puisque je t'en accuse réception par la présente.

Je vois par ta lettre que vous n'avez pas vu M. de Broca qui est allé à Nantes ces jours-ci et qui devait aller vous voir.

Le conditionnel qui a parlé à Maurice au cirque, s'appelle Renaud, c'est un cousin du général Trochu et le neveu de M. Thubet, qui lui a, du reste, paraît-il, parlé de Maurice. J'aurais sans doute pu avoir une permission aussi ; mais d'abord je ne me souciais pas beaucoup d'en demander une au lieutenant — et ensuite mes deux *crans* (lire — jours de consigne) de la semaine risquaient de me faire punir si on

s'était aperçu que j'avais demandé une permission.

Je suis relativement mieux qu'au commencement, bien que n'étant pas précisément à la noce. J'ai d'abord un très grand avantage : c'est de pouvoir aller me chauffer le soir au poële de mes sous-officiers, avant d'aller me coucher. Je t'assure que par le temps qu'il fait, cela n'a rien de désagréable.

Cependant le service devient plus dur à mesure que nous avançons ; la garde à la police a commencé : il faut dormir sur la planche, tout habillé et tout armé, dans les intervalles des factions — et comme ici on fait des patrouilles tous les soirs, et des rondes d'officiers toutes les nuits, on peut compter presque une nuit sans sommeil.

Quant au cheval, ce n'est pas ce qu'il y a de plus drôle — parce qu'on nous force à changer de cheval tous les jours, et qu'il y en a qui ne sont pas précisément doux. Mais comme nous ne montons qu'au petit polygone, on ne se fait pas grand mal quand on tombe. Ce qu'il y a de plus fatigant, c'est qu'on nous fait trotter environ un quart d'heure couchés sur le cheval en arrière, et que le troussequin de la selle qui remonte beaucoup, blesse dans le dos.

Il n'y aura pas maintenant de permission avant le 1er janvier. Remercie mille fois Maggie de sa bonne lettre, je lui répondrai, si j'ai un moment.

Embrasse bien papa, Maurice, Albert et ma bonne tante Estelle, et garde pour toi les meilleurs baisers de ton fils qui t'aime.

MARCEL.

P.-S. — Dis à papa que s'il veut m'envoyer le *Petit Phare*, il me fera plaisir.

Vannes, 21 *décembre* 1885.

Ma chère maman bien-aimée,

.....

Il m'a été impossible d'écrire hier, j'étais de garde d'écurie — et comme en ce moment les *bleus* ne montent pas la garde, à cause de leur instruction, on ne relève les gardes d'écurie qu'à la nuit.

Le colonel nous a annoncé aujourd'hui que le ministre autorise cinq jours de permission — sur lesquels il en donnera quatre. Du 31 au 5 janvier au matin — c'est-à-dire que je devrai quitter Nantes le 4 janvier à deux heures vingt, ce qui est peu **drôle.**

En attendant, il se passe ici des choses passablement scandaleuses. A la suite de coups reçus au manège, une recrue est morte en cellule, où le commandant Bazaine le faisait enfermer tous les jours, après la manœuvre. Le dernier jour on l'a attaché sur un cheval qu'on a mis au grand galop. Quand on l'a détaché, il était mort étranglé, et la colonne vertébrale brisée.

Une enquête est ouverte. M. Caillot qui assistait à la scène, donnera sans doute sa démission. Le commandant Bazaine et le capitaine instructeur vont être déplacés, l'adjudant instructeur cassé.

C'est là une affaire très ennuyeuse pour M. Caillot.

Le colonel est tellement excité par cette affaire, qu'il a mis ce matin *huit jours* de prison à un volontaire de Nantes, Robin-Langlois, pour avoir été trouvé à dix heures et demie, samedi soir, dans la

chambre des sous-officiers de sa batterie, par l'adjudant de semaine qui faisait le contre-appel.

....

Ton fils qui t'aime.
MARCEL.

Vannes, 4 juin 1886.

Ma chère maman bien-aimée,

Merci bien des quelques mots que j'ai reçus avant-hier au camp. Le retour et notre réinstallation au quartier ont pris tout le temps que j'avais de libre, de telle sorte qu'il m'a été impossible de t'écrire avant.

Nous avons quitté le camp samedi, à midi, en pleine chaleur, et je t'assure que moi, qui étais à pied, chargé d'armes et de mon manteau, je n'étais guère à la noce.

Ce matin (car je t'écris à cinq heures) nous recommençons notre instruction spéciale, car pendant presque tout le camp, nous avons été à la disposition de nos batteries.

Pour ma part, j'ai passé les quinze derniers jours d'une façon fort agréable. J'avais été employé à a préparation de la fête du Camp, espèce de Carrousel où ont lieu des courses à la lance, au sabre, etc.

Enfin, les trois derniers jours, le capitaine instructeur m'avait emmené lui aider à tracer le *rallye-paper* des officiers, de sorte que j'ai passé mon temps fort agréablement.

Rien de nouveau en dehors de cela. Tout le monde ici a des permissions de huit et quinze jours,

sauf nous. C'eſt assez désagréable de reſter dans une caserne vide — mais, nous autres, nous sommes privilégiés pour les permissions.

.....

MARCEL.

ZUM NEUEN JAHRE

Jetzt graut in spaeten Tagen des December
Das neue Jahr mit dunklem Lichte schon:
Der wilde Wind des triefenden September
Sauſt jetzt und brauſt und droht mit grellem Ton.
Der Winter kann auch die Gemüther düſtern:
Denn mit dem Winter naehert sich der Krieg
Von allen Seiten hoert man schon ein Flüſtern
Von Feinden, Kaempfen, Schlachten, und von Sieg.
Sie lehren uns, Herr Lehrer, ihre *Sprache:*
Sie lehren uns ihr Losungswort zu spaehn.
Dann koennen wir in uns'rer blut'gen Rache
Den Feind wir reife Aehren um uns maehn.
Drum wollen wir, Herr Lehrer, Ihnen danken
Das Lehren iſt ein schwieriges Bemühn:
Wenn machmal wir als Schüler aber wanken,
So werden die Soldaten niemals fliehn.

1er *janvier* 1886.
MARCEL SCHWOB.
Au nom de tous ses camarades.

Collège Sainte-Barbe.
Paris, ce 22 novembre 1887.

Ma chère maman bien-aimée,

Je te remercie bien de ta lettre que je n'ai reçue

que ce matin — de sorte qu'ignorant complètement que je devais aller chez M. Mahalin hier, je n'y suis naturellement pas allé, papa m'ayant écrit qu'il était à Nantes. Je ne pourrai pas non plus y aller dimanche prochain ; je suis dès maintenant invité chez M. Guieysse(1) à déjeuner ; chez M. Vollet à dîner.

Je ne t'ai pas écrit hier afin de pouvoir t'annoncer ma place en philosophie que j'ai eue ce soir. Je suis premier et M. Charpentier m'a dit que ma dissertation aurait eu 9 à l'Ecole Normale. Nous avons eu comme sujet : " Du rôle de l'inconscient dans quelques phénomènes intellectuels ". — Au moins cette année j'ai ma Saint-Charlemagne.

M. Merlet(2) m'a également complimenté samedi matin pour une longue explication du Criton de Platon : je suis très bien avec lui et je suis sûr de sa recommandation. Le seul avec lequel je sois toujours mal est M. Brunel, ici, qui n'a pas renoncé à son antipathie, et qui n'y renoncera pas. Comme en définitive je n'ai pas besoin de lui, cela m'est indifférent.

.....

Dis à papa que je lui écrirai aussitôt que j'aurai un moment — et qu'il ne m'en veuille pas cette semaine : j'ai une dissertation et un devoir latins à confectionner, et une exposition à préparer : tout cela n'est pas court.

....

(1) Le père de Georges Guieysse, l'érudit adolescent, qui devait devenir le collaborateur de Marcel Schwob dans leurs études linguistiques.

(2) Le célèbre professeur de Louis-le-Grand sur lequel Marcel Schwob a écrit un intéressant article.

Paris, le 16 *juillet* 1888.

Ma chère maman bien-aimée,

Je ne suis malheureusement pas admissible — et cela pour un demi-point — étant sans doute second ou troisième en philosophie — probablement premier en thème grec et dixième en version latine. Le correcteur de français m'a donné pour note *Deux un quart !* Réellement je ne suis pas vaniteux, mais j'ai conscience d'avoir mérité mieux que cela. De même en histoire où j'avais fait un devoir composé d'une manière intelligente et développé suivant des idées générales, je n'ai qu'un *trois*. — Je ne puis pas expliquer ces deux notes — elles me semblent incompréhensibles, elles ont dû être baissées probablement pour empêcher mon admissibilité — parce que les correcteurs ne me trouvaient pas suffisamment fort pour suivre leurs cours l'année prochaine, puisqu'avec un demi-point de plus j'étais admissible. Voici d'ailleurs mes notes :

Philosophie	9 1/4	(*max.* 10)
Histoire	3	(*max.* 10)
Discours latin	5 1/2	(*max.* 10)
Thème grec	6 1/2	(*max.* 8)
Version latine	6	(*max.* 8)
Français	2 1/4	(*max.* 10)
Total	32 1/2	

il fallait 33 pour être admissible.

Je suis absolument désolé. Je ne puis croire que j'écrive assez mal en français pour mériter une pareille note — ni que j'aie fait une composition

nulle en histoire — puisque le plan que j'avais montré à oncle Léon — qui s'y connaît, lui avait paru excellent.

Je vais aller voir M. Charpentier pour le prier de vous écrire ce qu'il me conseille de faire maintenant.

J'hésite à revenir à Nantes avant la fin du mois. D'une part j'ai à Louis-le-Grand (sans doute) le prix d'honneur — et il m'est difficile de manquer la distribution — de l'autre le Jury qui corrige le concours se compose de MM. Lachelier, Evelin et Brochard. La note qu'il m'a donnée à l'Ecole me fait penser qu'il pourra retrouver ma copie — je crois avoir mieux réussi cette composition qu'à l'Ecole.

Ecrivez-moi ce que je dois faire, il me semble que ce parti là est préférable.

Je suis navré de vous faire à tous le chagrin de ne pas être admissible lorsque vous y comptiez tant. Je suis surtout désolé d'être refusé de si près et de ne pas pouvoir me reprocher une faute volontaire dans les deux devoirs qui m'ont empêché d'entrer.

Au revoir, ma maman chérie, embrasse bien papa et Maurice de ma part. N'oublie pas Marie et garde pour toi les meilleurs baisers de ton fils qui t'aime de tout son cœur.

MARCEL.

Paris, 3 octobre 1888.

Ma chère maman bien-aimée,

Je te remercie bien de ta lettre que j'ai reçue ce matin, bien qu'elle ne soit pas trop gaie. Ce que tu

me dis de Maurice m'étonne bien ; il n'a pas dû supposer que Maggie quitterait Nantes avant son retour, d'autant qu'il ne comptait rester ici qu'entre deux trains. Je ne crois pas du tout qu'il soit banal ; il peut penser que certainement il est très malheureux chez lui et que cela doit influer sur sa manière d'être.

Quant aux lettres d'Albert, je serais bien surpris s'il venait à en écrire une maintenant. Il doit rogner considérablement. La rogne passera probablement quand il reverra Maggie. Vous devez avoir la réouverture du théâtre en ce moment, et Maggie restera certainement jusqu'à Hamlet. Je compte que tu m'écriras si vous trouvez la troupe bien et comment chante cette perle de Mlle Garcin.

L'article sur Massenet n'est pas un article, seulement une douzaine de lignes. Tante Palmyre n'en a qu'un exemplaire qu'elle garde pour l'apporter à Massenet : l'article n'est pas signé, aussi vaut-il mieux ne pas l'envoyer. Je te le copie, si papa veut le reproduire, comme tu me l'écris.

Je suis allé hier matin voir M. Charpentier que j'ai trouvé. Il m'a gardé pendant une heure à causer. Voici ce qu'il me conseille de faire : d'aller trouver M. Froment, le directeur de Sainte-Barbe, et de le prier de me faire inscrire en philosophie à Louis-le-Grand. Que je sois licencié ou non, je suivrai le cours de M. Charpentier à partir de novembre parce que dans tous les cas il pourra diriger mon travail. Il m'a promis sa recommandation la plus chaude pour M. Boutroux si je l'ai comme examinateur, ce que j'ignore encore. L'inscription à Louis-le-Grand me permettra de suivre les conférences de Sainte-Barbe, et je pense que

M. Froment ne me fera pas de difficulté. J'irai dès demain.

Quant à ma licence, nous revoyons les auteurs, Guieysse et moi, tous les jours de deux heures à six heures et demie, alternativement ici et chez lui. Je serai complètement prêt pour cette partie là et la partie philosophique, bien que l'examen soit déjà le 22 octobre, huit jours plus tôt que je ne pensais, ce qui aurait en tout cas nécessité mon départ. J'espère, ma maman chérie, que le théâtre, s'il y a une bonne troupe, sera pour vous une distraction cet hiver. Si tu venais avec Maggie entendre Esclarmonde ce serait encore mieux.

... .

Au revoir, ma chère maman bien-aimée, embrasse bien papa et Maggie pour moi et garde pour toi les meilleurs baisers de ton fils qui t'aime de tout son cœur.

MARCEL.

Paris, 2 rue de l'Université.
Jeudi février 1891.

Ma chère maman bien-aimée,

Je suis désolé de te savoir souffrante, mais moins inquiet parce que je vois tout le monde en proie à cette grippe. Je compte que tu vas être très, très prudente, et ne pas te refroidir en te promenant par la maison dans des costumes plus que légers.

.....

J'ai reçu lundi soir de Richepin un mot charmant qui me donnait rendez-vous pour le lendemain.

J'ai passé la matinée avec lui. — C'est-à-dire deux heures — et nous avons beaucoup causé. Je lui ai fait un article, aussi beau que j'ai pu, qui passe demain matin, je suppose, à mon jour.(1)

J'ai reçu aussi de Stevenson une longue lettre (toujours de Samoa) où il me dit une quantité de choses gracieuses. Mais ce qui est encore plus aimable de sa part, c'est que j'ai reçu hier de chez Chatto et Windus son éditeur de Londres six beaux volumes de lui que je n'avais pas lus et dont il m'annonçait l'envoi dans sa lettre trop tard pour le Nouvel An " let them be an Easter-present ".

Je suis obligé de te quitter pour travailler à mon conte pour *L'Echo de Paris*, je choisis le jeudi après-midi, où je n'ai pas de cours, et ce soir je suis obligé d'aller à Liliane, sur l'invitation très pressante de Léopold Lacour.

Rien de particulier à la Sorbonne ni aux Archives.

Remets-toi vite, fais-moi envoyer quelques nouvelles, si cela te fatigue d'écrire.

....

Paris, 2, *rue de l'Université.*
Jeudi 19 *février* 1891.

Ma chère maman bien-aimée,

Je suis bien heureux de savoir par ta lettre que vous allez tous bien et que tante Estelle est sur pied. Ici Guiguite continue à suivre le cours de la maladie,

(1) Marcel Schwob collaborait alors à *L'Evénement* que dirigeait Edouard Magnier.

il n'y a plus maintenant que des précautions à prendre. Tu peux être absolument tranquille : personne n'entre dans sa chambre que son père et sa mère ; tout y est soigneusement phéniqué. Tante Palmyre est grippée assez sérieusement. Quant à moi je me porte très bien et tu n'as besoin d'être nullement inquiète.

Tu avais bien lu le conte des œufs dans *Le Phare*. J'étais très fatigué, très pris de travail la semaine dernière ; je n'ai pas voulu faire un mauvais conte, et je leur ai donné celui-là. Mirbeau et Maupassant en ont souvent fait autant, et ils sont payés horriblement cher tandis que les Simond sont si chiens avec moi qu'ils n'ont eu là que ce qu'ils méritent.

J'ai été bien peiné de la mort de M. Merlet que tu vas voir dans les journaux, et à qui j'ai consacré dans *L'Evénement* un portrait que j'ai fait de mon mieux. C'était un galant et un charmant homme que je regrette de tout cœur. J'avais appris sa maladie dimanche seulement, en rencontrant M. Boud'hors avec qui j'ai causé plus d'une heure.

J'ai fait une leçon presque aussi longue (une heure) hier à M. Janet ; il en a été très content et il n'a eu que le temps de me couvrir de fleurs, et il a dû remettre les critiques à la prochaine conférence. Je crois être en bonne voie pour le concours ; mais il y en a beaucoup, et qui sont très forts.

De sorte qu'aujourd'hui je suis assez fatigué : car je n'ai appris la mort de M. Merlet qu'hier après-midi, en sortant de la Sorbonne, à quatre heures, et après avoir été à Louis-le-Grand et chez lui, j'ai dû passer et revenir à *L'Evénement*, aller au cours d'oncle Léon (qui marche admirablement), rentrer dîner, et je n'ai pu me mettre au travail qu'à

neuf heures moins le quart et avoir mes premières épreuves que vers une heure du matin. Ce matin j'ai dû préparer une lecture que je fais samedi à la Société de Linguistique — et cette après-midi j'ai un fouillis de papiers à mettre en ordre ; tu vois que je n'ai guère de temps à moi.

J'espère que le système d'illustration va faire monter rapidement le tirage du journal. — La silhouette de la Romain est très bien. — le journal est bien mieux tiré — les titres de dépêches font excellent effet — j'attends impatiemment le numéro de demain. Pourquoi n'a-t-on pas annoncé *l'affaire de la rue du Temple* — il aurait fallu, je crois, la commencer au moment du procès de la bande Berlant. J'ai reçu de *L'Evénement* la carte de M. Leduc; je ne sais trop pourquoi — si ce n'est pour mon article sur Stanley (mais je ne vois pas le lien).

.....

MARCEL.

Paris, 2, *rue de l'Université.*
Dimanche 22 *février* 1891.

Ma chère maman bien-aimée,

.....

Les dessins du *Petit Phare* sont très beaux, très fermes, très réussis. Il y a là un puissant élément de succès pour le journal. Mais je crois que dans cette occasion il aurait mieux valu faire un supplément : l'effet aurait été plus considérable. Il ne faut pas

s'étonner de la lenteur du succès. Je m'y suis toujours attendu — pourvu que la gradation soit constamment ascendante, le succès final viendra sûrement.

Certainement je pourrai venir quatre jours aussitôt que je serai fixé sur l'arrivée de Maggie et sur la durée de son séjour à Nantes, afin de pouvoir prendre mes dispositions pour cette absence et calculer pour perdre le moins possible de cours.

Tu peux être bien tranquille sur mon compte, je me porte très bien et je ne me surmène nullement. Tu sais que je puis travailler beaucoup sans aucune fatigue.

J'ai reçu en effet, outre les remercîments de la famille, de nombreuses félicitations pour mon article sur M. Merlet ; il m'en est venu beaucoup de l'Ecole Normale.

Aussi Magnier m'a-t-il offert un sujet qui n'est pas très facile à traiter : Jean Richepin, à propos de la question de réhabilitation qu'on a agitée à son sujet. Je viens de lui écrire afin de le voir, avant d'écrire ma chronique. C'est une occasion de le connaître et je préfère avoir quelques détails de sa bouche.

J'ai reçu le livre de Maurice Barrès avec une longue lettre de trois pages où il se " défend ", bien que je n'aie écrit de lui que six lignes. Je ne sais pas encore si je me déciderai à l'article.

J'ai communiqué hier soir à la Société de Linguistique, et on m'a fait beaucoup de compliments.

A la Sorbonne, j'ai un repos de " leçons " pour le moment, mais j'en vois venir une du côté Brochard et elle va probablement me tomber cette semaine-ci.

Paris, 2, *rue de l'Université.*
Dimanche, 1er *mars* 1891.

Ma chère maman bien-aimée,

Je suis bien ennuyé de te savoir encore avec cette vilaine grippe qui vous tient, Maurice et toi. J'espère que Maurice reviendra guéri du bord de la mer, mais je te supplie d'être bien prudente et de ne pas aller trop tôt à l'air. Tu me fais l'effet de m'écrire souvent du *Phare*, ce qui me fait penser que tu y vas l'après-midi. Je crois qu'il vaudrait mieux ne sortir que lorsque tu seras débarrassée.

....

Oui, certes, Richepin a été content. Voici les deux lettres qu'il m'a écrites :

Mercredi.

" Mon cher confrère,

" Votre cordiale et brave lettre m'a vivement touché et je vous en suis très reconnaissant. C'est avec délices que votre plaquette a été dévorée. Les principes et la méthode m'en paraissent inattaquables. J'ai hâte d'en savourer tout le fruit. Notre cher Villon !... oui, je connais Walt Whitman ; mais seulement par quelques morceaux traduits dans la *Revue indépendante*. Où peut-on se procurer ses livres, sans vous en priver ? Je lis l'anglais, mais à coups de lexique, hélas ! souvent. Et j'ai peu de loisirs pour le quart d'heure. Mais vienne l'été et c'est avec joie que je bûcherai ce grand poëte ; car à travers les traductions je l'adore déjà ".

Bien cordialement à vous.

JEAN RICHEPIN.

puis ce matin, le mot suivant :

" Combien aimable et cordial est votre article, mon cher confrère, et comme je vous en remercie ! Pardonnez-moi de le faire si banalement et croyez — de plus en plus, je vous prie, à mes sentiments affectueux. "

Beaucoup d'autres gens m'en ont parlé aussi avec de nombreux éloges.

M. Bréal ! je le vois régulièrement au cours de pédagogie qu'il fait à la Sorbonne le lundi matin. Mais depuis la mort de sa femme, sauf dans les premiers jours, il reçoit très peu et je préfère ne pas le déranger, d'autant plus que je peux causer avec lui à la Société de Linguistique et souvent après les séances de l'Académie où j'assiste, quand il y a quelque chose d'intéressant.

A la Sorbonne la leçon m'est tombée du côté de M. Boutroux sur les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain* de Leibnitz. Je suis en train de la préparer.

Enfin aux Archives, je continue régulièrement mon travail et j'assemble les éléments de ce fameux article qui sera beau, je l'espère.

... .

MARCEL.

Paris, 2, *rue de l'Université.*
Jeudi, 5 *mars* 1891.

Ma chère maman bien-aimée,

Tu ne m'as pas gâté dans ton mot de ce matin qui est d'une brièveté tout à fait navrante. Tu ne me dis même pas comment va ta grippe, comment

va celle de Maurice. J'espère que vous vous remettez tous deux. Je t'en prie, ne fais pas d'imprudences.

....

Est-ce que Maurice n'a pas réunion du Syndicat ce mois-ci ? Quand compte-t-il venir ? Il serait bien gentil de me fixer la date, et de me dire aussi si l'Annuaire a enfin paru, de me donner là-dessus quelques renseignements, aussi bien que sur les dessins dont je constate tous les jours dans le *Petit Phare* la déplorable absence. Par contre, la Revue des Journaux y a pris, je crois, la forme définitive qu'il convient de garder.

Papa veut-il se charger de dire à Priou que j'ai reçu sa lettre, que je le prie de m'excuser ces jours-ci pour mon retard à lui répondre — et que sitôt dégagé de ce que j'ai à faire en ce moment, je lui écrirai.

Magnier commençant à m'exaspérer par son retard inconcevable à me payer, les attentes sans nombre qu'il m'a fallu subir, je ne lui donnerai rien jusqu'à nouvel ordre. S'il m'envoie une lettre de rappel, comme c'est probable, je lui répondrai que je veux bien reprendre ma collaboration mais argent contre article.

En effet, ces articles sont morcelés, reproduits de tous côtés, aux *Annales* de Sarcey, à la *Revue de Paris* et *Saint-Pétersbourg* et je n'en retire aucun profit matériel, ce serait véritablement trop bête.

A l'agrégation, nouvelle modification. M. Ravaisson, dégommé, est remplacé par M. Janet comme président. Quoique bien avec Janet, je ne m'en réjouis pas, c'est la fin de l'originalité dans le concours. Il y a là deux nouveaux membres, lui

et Boirac, qui sont d'une désespérante platitude et la réclament des autres. Enfin !

....

Ton fils qui t'aime.
MARCEL.

Paris, 2, *rue de l'Université.*
Jeudi, 29 *mars* 1891.

Ma chère maman bien-aimée,

Je te remercie bien de ta lettre et des deux passes qu'elle contenait — au moins, s'il y en a une qui s'égare, ce sera de ma faute. Je crains bien ne pouvoir partir avant le commencement de la semaine prochaine. Il m'est tombé des épreuves de la Société de Linguistique — et ma leçon pour M. Janet vient samedi. Dimanche pour mettre au net plusieurs choses, l'après-midi et lundi pour préparer conte et chronique pour *L'Evénement* et *L'Echo* où j'ai un conte en retard. Je ne vois pas le départ possible avant lundi. En tout cas, je vous préviendrai de nouveau.

Oui, mon article sur Banville m'a valu la terrible somme de cinquante francs de Magnier sur les six cents francs qu'il me doit maintenant, ce que je commence à trouver coquet. Et alors que tout le monde absolument m'en a chaudement félicité — Paul Arène ayant dit en plein café Voltaire que seul mon article était réussi et que Gustave Geffroy avait fait au *Gaulois* un détestable portrait — Magnier a trouvé moyen de me dire que cet article était touffu, un peu normalien, etc., le tout d'ailleurs en

y mettant les formes les plus exquises. Mais c'est pour se venger, au moins de cette manière, de ma lettre très insolente. " J'ai reçu votre lettre, m'a-t-il dit ; je la trouve ridicule, ridicule. Je comprends qu'on quitte un journal pour une question de dignité offensée, mais vous vous en allez parce qu'on vous doit de l'argent ; pour une question d'argent, mon cher ami, ça ne se fait pas ". — Sur quoi j'ai répondu : " ce qui ne se fait pas, cher monsieur, c'est de ne pas payer ". — Et alors il reprend : " là n'est pas l'important, dignité offensée... honneur... je comprends, mais question d'argent, jamais !... " Voilà l'homme photographié.

Aux Archives, j'ai trouvé un procès très curieux que je relève avec soin et dont je me servirai plus tard.

M. Longnon(1) est toujours charmant et m'aide continuellement dans mon travail. Je me presse autant que je puis pour son édition, car je ne pourrai présenter mon article qu'au moment où elle paraîtra. Je suis heureux à ce point de vue que mon article sur Ferdinand Fabre ait passé — car je compte lui demander un coup d'épaule.

Le numéro du *Petit Phare* avec les croquis d'audience est très beau. Il a dû s'en vendre une quantité phénoménale, autant que je connais les Nantais. Est-ce que Paris a vu Troimaux à qui j'avais donné un mot pour lui ?

....

Ton fils qui t'aime de tout cœur.

MARCEL.

(1) Auguste Longnon, l'éditeur des *Œuvres de François Villon*, alors archiviste aux Archives Nationales.

P.-S. — J'ai reçu une lettre délicieuse d'Arsène Houssaye que je vous copierai dimanche.

Paris, 2, *rue de l'Université.*
Jeudi, 9 *avril* 1891.

Ma chère maman bien-aimée,

.....

M. Bijvanck(1) est arrivé ici mardi. Il est encore supérieur à ce que j'attendais. C'est un homme d'une intelligence rare et d'un savoir profond, bon, aimant et aimable, un grand savant, historien, linguiste et philosophe, dont la conversation est inépuisable en aperçus nouveaux, en idées fécondes. C'est pour moi une véritable joie de lui faire connaître les gens et de l'entendre causer. Il a dîné mardi soir chez oncle Léon et j'ai dîné avec lui hier soir. Il restera ici pendant le mois d'avril, puis il ira faire un séjour d'une huitaine à Rouen où il veut travailler. Je lui donnerai un mot pour M. Noël, et je serais bien reconnaissant à papa, si à ce moment là, il voulait écrire à M. Noël pour confirmer ma recommandation. M. Bijvanck a quarante-deux ans ; il a une femme charmante dont il m'a montré le portrait et trois beaux enfants.

Je ferai au Congrès des Sociétés Savantes l'histoire du mot *Tartuffe*, cette fois-ci définitive, j'espère, et qui éclairera le sens dans lequel Molière l'a employé.

(1) W. G. C. Bijvanck qui venait à Paris où il recueillit les matériaux de son livre charmant : *Un Hollandais à Paris*.

Un contretemps m'a empêché de voir Daudet(1) hier. C'est une visite remise à la semaine prochaine.

A la Sorbonne, tout va bien et j'ai pour M. Boutroux une leçon qui m'intéresse fort, sur le mouvement néo-Kantien. J'espère la réussir.

.....

Ton fils qui t'aime de tout son cœur.
MARCEL.

Paris, 2, *rue de l'Université.*
Dimanche, 26 *avril* 1891.

Ma chère maman bien-aimée,

.....

Dis à papa que je le remercie bien aussi de son mot, et de faire passer au *Phare* l'article sur Rabelais. J'ai reçu le volume avec un mot charmant de Heulhard qui m'écrit que l'article est le " meilleur et le plus étudié " qui ait paru dans la presse.

Quant au livre d'oncle Léon jusqu'ici Magnier ne m'a pas permis d'en parler à *L'Echo de Paris*, c'est Lepeltier qui l'a fait. J'espère obtenir des articles de Léopold Lacour et de Gustave Geffroy. J'ai préféré demandé aux autres avant, afin de ne pas avoir l'air de prêcher pour mon propre saint.

.....

Ici il n'y a que bien peu de nouveau — ni à la Sorbonne ni ailleurs. J'ai à peine le temps de travailler avec M. Bijvanck qui partage son temps

(1) Alphonse Daudet, qui aima et protégea Marcel Schwob, camarade de classe de Léon, à ses débuts.

entre la Bibliothèque Nationale et les Archives.

Renard(1) qui est allé jeudi chez Daudet m'écrit :

" Hier soir, chez Daudet, nous avons beaucoup parlé de vous. Vous avez produit une excellente impression au Maître qui vous trouve une tête " toute pleine ". Je vous parlerai de tout cela à notre prochaine causerie ".

Je ne l'ai pas encore vu depuis.

MARCEL.

Paris, 2, *rue de l'Université*.
14 *mai* 1891.

Ma chère maman bien-aimée,

Il est vrai que je ne t'ai pas écrit jeudi dernier parce que je n'avais pas reçu de lettre de toi — et que tu m'avais oublié dimanche. — J'ai pensé que je recevrai ta lettre vendredi et je me proposais de l'attendre afin d'y répondre si tu m'y demandais quelque chose de particulier. Puis vendredi j'ai eu beaucoup à faire — et le temps m'a manqué — et samedi, Maurice arrivant, j'ai pensé que tu ne serais pas inquiète puisque tu recevais directement des nouvelles par lui. Si j'avais pu me douter que je te fasse de la peine par ce silence, ainsi que ta lettre me le fait sentir, je t'aurais envoyé un mot immédiatement. J'espère que tu ne m'en voudras plus — mais quand je ne reçois pas régulièrement de nouvelles, je ne sais que penser.

.....

(1) Jules Renard, très lié avec Marcel Schwob. Voir son *Journal*.

Dis à papa que je le remercie bien d'avoir reproduit mon article sur Rabelais — et demande-lui de dire à M. Brunschwicg que je lui suis bien reconnaissant de la lettre qu'il m'a adressée pour m'en féliciter.

Magnier m'a délégué hier son secrétaire de la rédaction pour me demander de reprendre ma collaboration. Je vais peut-être donner un article pour voir — mais cet homme est vraiment ennuyeux !

Maurice a pu te parler de M. Bijvanck avec qui il a dîné deux fois. Il continue à travailler beaucoup et il compte me laisser un grand nombre de documents dont il ne se servira pas avant son départ. Quant aux Archives, j'ai dû les abandonner ce mois-ci — je n'ai que le temps pour la Sorbonne. Nous y faisons maintenant des leçons d'un quart d'heure. Une innovation introduite par M. Brochard — et qui a sa valeur parce qu'elle permet à un autre candidat de répondre à la même conférence et qu'on saisit beaucoup mieux les défauts, — d'autant qu'il n'y a de pire critiques que les camarades.

Heureusement l'ouverture du Congrès des Sociétés Savantes a été reculée. Cela me donnera trois jours de plus pour préparer ma lecture, qui, je l'espère, sera intéressante.

.....

MARCEL.

Paris, 2, *rue de l'Université*.
Dimanche, 31 *mai* 1891.

Ma chère maman bien-aimée,

.....

Dis à papa que je le remercie bien pour la citation de *L'Officiel* et que cela a été pour moi une très

agréable surprise de la trouver dans *Le Phare*. Tu vois que cette petite communication a soulevé toute une discussion.

M. Bijvanck est parti hier soir. Il a laissé ici à Champion(1) une plaquette qui paraîtra le mois prochain et il va publier dans la *Romania*, la revue de Gaston Paris, un article à propos de Villon. Nous sommes entendus de publier le jargon en collaboration, j'espère d'une manière définitive.

Je suis allé jeudi soir chez Daudet qui m'a reçu d'une manière charmante, m'a présenté à tout le monde et a passé la soirée à causer avec moi. Il y avait là Goncourt, naturellement, Lockroy, Léon Daudet et sa femme, Paul Margueritte, etc.

Pour ce qui est de M. Bréal, il est vrai que je vous en parle beaucoup moins parce qu'il s'absorbe énormément dans son travail, et ne voit plus, pour ainsi dire, personne. Je le vois à la Société de Linguistique — et nous sommes si loin d'être en froid qu'il m'a — tu l'as vu — délégué à la Sorbonne avec M. Victor Henry et M. de Saussure. Mais la mort de sa femme — qui seule d'ailleurs le poussait à voir du monde — a changé son caractère du tout au tout.

L'agrégation s'approche maintenant et cette semaine nous serons fixés sur la date.

.....

Paris, 2, *rue de l'Université.*
Dimanche, 7 *juin* 1891.

Ma chère maman bien-aimée,

Je n'ai pas de lettre ce matin et je ne laisse pas

(1) Honoré Champion, libraire éditeur, qui publia la plaquette de Bijvanck : *Le Grand'garde derrière*.

que d'en être un peu inquiet. J'espère que papa a bien reçu hier la lettre que je lui ai écrite vendredi pour lui souhaiter son jour de naissance.

Nous avons un temps abominable — des orages tout le temps — particulièrement cette nuit un orage qui a duré presque toute la nuit et qui m'a complètement empêché de dormir. Quant aux gens du Grand Prix, ils vont probablement être abominablement saucés aujourd'hui ; Catulle Mendès aussi puisqu'il s'est battu avec le directeur du *Gil Blas* aujourd'hui à midi. Vous saurez le résultat du duel avant que cette lettre n'arrive probablement.

Nous avons encore un mois de bon pour l'agrégation ce dont je ne suis pas fâché ; les compositions sont les 3, 4, 6 et 7 juillet. C'est pour cela que nous avons su la date si tard. Je compte profiter de ce surplus de temps pour travailler à fond mon oral sur lequel je compte beaucoup. Je crois avoir fait des progrès pour l'exposition orale. Quant à la dissertation écrite, il est difficile d'en préjuger.

Oncle Léon fait sa dernière leçon pour cette année à la Sorbonne mercredi prochain ; il voulait cesser déjà il y a quinze jours — ses élèves l'ont prié de continuer encore ce mois-ci. Il a des élèves très sérieux, qui, je crois, lui feront honneur et travaillent pour lui très assidûment.

M. Bijvanck est rentré en Hollande et j'ai reçu de lui une lettre charmante où il me remercie de tout ce que j'ai fait pour lui pendant son séjour ici. Il va écrire une série de notes sur le mouvement littéraire en France dans le *Gids*, leur grande revue qui correspond à notre *Revue des Deux-Mondes*. Son séjour ici, joint à ma préparation de l'agrégation, m'a forcé de négliger un peu les Archives — et je

vais aller cette semaine voir M. Longnon pour le lui expliquer.

Rien de nouveau à part cela. Il a dû y avoir de belles ventes pour le petit Phare à propos de la fête du soixante-cinquième et de l'accident en Loire.

.....

MARCEL.

Paris, 2, *rue de l'Université.*
Jeudi, *mars* 1892.

Ma chère maman bien-aimée,

.....

J'ai vu Brunetière lundi, et avec machiavélisme, je ne lui ai remis que la première partie de mon article (1) (qui est très long) en lui disant que j'attendais son avis avant de continuer. J'étais sûr ainsi d'une lecture et d'une réponse immédiate. Là-dessus il a compté les lignes de l'article, et m'a dit tout de suite : " mais je ne vois pas pourquoi vous ne continueriez pas ? " Enfin mardi soir il m'a écrit : " je crois que vous pouvez en toute sûreté terminer votre travail, mais dès à présent je vous avertis que je vous demanderai quelques modifications dans le préambule."

Je vais lui remettre la fin lundi ou mardi, et je lui modifierai tout ce qu'il voudra. Cela se présente donc aussi bien que possible — et avec cette lettre de Brunetière je suis sûr de passer. Te voilà

(1) Il s'agit de l'article sur François Villon par lequel Marcel Schwob inaugura ses études sur le poète.

donc, je pense, satisfaite pour le moment. J'avoue que pour ma part cela me fera grand plaisir de paraître à la *Revue* — d'autant plus que cet article aura je crois, une certaine importance de restitution de milieu et de psychologie, et qu'on sera obligé à la Sorbonne d'en tenir compte.

Au revoir, ma chère maman bien-aimée, embrasse bien papa de ma part.

Ton fils.
MARCEL.

Paris, 2, *rue de l'Université.*
Dimanche, *mai* 1892.

Ma chère maman bien-aimée,

.....

Malgré un travail acharné depuis ce matin je n'ai pas fini. C'est bien plus difficile que je ne pensais. J'écris cela bien lentement et avec un mal terrible. J'ai été obligé de relire Alain Chartier, Jean de Meung, Eustache Deschamps, pour me mettre tout à fait au point. Enfin, j'en suis aux deux tiers et je voudrais bien avoir fini. Je le terminerai cette semaine, vaille que vaille, et j'espère que cela sera au goût de Brunetière.

.....

Le livre de M. Bijvanck est prêt et j'ai vu ce matin M. Terrain — il doit en paraître un grand fragment à la *Revue Bleue* le 25 mars. En attendant Anatole France fera sa préface de sorte que le livre paraîtra fin mars.

Oncle Léon est à Versailles aujourd'hui pour voir

René. Son livre avance bien et va être fini sous peu. Il sera très beau.

.....

MARCEL.

Paris, jeudi mai 1892.

Ma chère maman bien-aimée,

Deux lignes seulement pour que tu ne sois pas inquiète : je n'ai pas une minute à moi, tant j'ai de travail — j'ai hâte aussi que mon article paraisse à la *Revue* et je voudrais avoir terminé la modification du préambule.

De plus, Catulle Mendès, de chez qui je t'écris(1), me prie de faire un article à *L'Echo* sur son nouveau livre, *Luscignole* qui vient de paraître — et comme Anatole France va en faire un également, je voudrais que le mien soit bien. Je suis tout à fait de ton avis pour le Théâtre Libre et *Leurs Filles* me semble une pièce très remarquable et qui n'est pas plus immorale que *M. Alphonse*.

.....

A dimanche une plus longue lettre.

MARCEL.

Paris, dimanche mai 1892.

Ma chère maman bien-aimée,

Tu m'as écrit ce matin une terrible lettre qui était très peu méritée, car tu sais bien que je t'écris régu-

(1) Marcel Schwob servait alors de secrétaire à Catulle Mendès pour la rédaction du " Supplément littéraire " de *L'Echo de Paris*.

lièrement et que c'est par exception seulement que ma lettre de jeudi était écourtée.

Mon temps est horriblement absorbé, surtout à cause du séjour de M. Bijvanck qui fait un nouveau livre et que j'accompagne un peu partout. Nous sommes allés voir Daudet vendredi matin, et il nous a invités à dîner pour jeudi prochain. Le matin nous avons passé la matinée chez Anatole France, qui nous a retenus à déjeuner avec lui(1). Il a été enchanté de M. Bijvanck, qu'il ne connaissait pas. Mardi soir nous dînons avec Rosny, et dans le courant de la semaine avec Forain. Sans compter mercredi chez Mme Arman(2), tu vois combien mes soirées sont peu libres. J'ai rappelé à Mme Arman que tu lui avais donné des leçons ; malheureusement, elle ne se rappelle presque plus rien de ce temps-là. Mais c'est bien cela; elle demeurait place Saint-Georges et les Kœmpwarter sont ses cousins.

.....

Pour mon article à la *Revue*, il ferait quarante-cinq pages de la revue, et Brunetière me demande de le couper pour qu'il n'en ait que trente-neuf. C'est très grave — et — il faut que je réfléchisse aux coupures.

.....

MARCEL.

Paris, 2, *rue de l'Université*.
Dimanche.

Ma chère maman bien-aimée,

Deux lignes seulement pour te dire que je vais

(1) Anatole France devait écrire une préface pour *Le Hollandais à Paris*.

(2) Mme Arman de Caillavet.

très bien, je ne sais encore rien mais je crois que cela ne va pas tarder. Est-ce que Maurice est parti ? Aussitôt que je serai délivré de l'examen, je pourrai venir. Envoie-moi toujours ma passe, en tout cas.

Je viens de recevoir deux mots de Daudet, voici le premier :

" Etes-vous là, mon cher Marcel Schwob, peut-on vous dire combien votre livre m'a paru original et beau et le plaisir que nous aurions à vous voir un de ces jeudis à Champrosay ? Votre ancien camarade Léon Daudet serait heureux de boire avec nous au succès de *Cœur Double*.

Votre ami.
A. D. »

La seconde lettre m'apportait une invitation à dîner pour jeudi prochain. J'irai certainement.

....

MARCEL.

Paris, 2, *rue de l'Université.*
Dimanche, *juin* 1892.

Ma chère maman bien-aimée,

Je suis désolé de ce que tu me dis pour Maggie — mais je ne peux rien y faire. A son retour elle s'est plaint que tu l'avais reçue froidement, que tu ne lui avais rien demandé — et elle avait l'air peiné. Je lui ai dit qu'elle te rendait très malheureuse en ne t'écrivant pas. D'ailleurs elle va bien.

.....

Pour la *Revue des Deux-Mondes*, je suis très ennuyé.

On dit que Brunetière est en congé et que ce n'est qu'un euphémisme pour dire qu'il la quitte. Il serait remplacé par Vogué. En tous cas Emile Pouvillon qui y écrit et vient de publier les *Antibel* m'a promis de s'informer tout de suite de mon article auprès de Buloz — et de me renseigner. Je saurai de la sorte à peu près à quoi m'en tenir. Je serais désolé d'être traîné et berné pour une chose qu'ils devraient en somme être heureux d'avoir à la Revue.

J'ai dîné hier soir chez Maurice Barrès avec Léon Daudet et sa femme et je vais être sans doute obligé d'aller jeudi à Champrosay. Guillaume m'a écrit pour le petit livre des *Mimes* et il va faire commencer le travail d'illustration.

.....

MARCEL.

Paris, 2, *rue de l'Université*.
Dimanche.

Ma chère maman bien-aimée,

.....

Je suis un peu inquiet de mon article à la *Revue* car je n'ai rien reçu de Brunetière depuis que j'en ai remis la fin. Comme je ne pense pas qu'on l'ait donné directement à composer (quoiqu'ils aient fait cela pour Reibrach) je vais aller demain même m'enquérir. Je pensais que Brunetière m'écrirait pour me dire : cela va, sauf les modifications que je vous demande. Après quoi j'aurais modifié ce qu'il voulait. Enfin demain soir j'en aurai le cœur net.

J'ai vu l'éditeur des *Trois Contes* de Flaubert, Ferroud. La préface ne sera que pour paraître à la fin de cette année. De sorte que j'ai tout le temps. Mon dîner de Daudet a été bien drôle jeudi. C'était le soir de la réception: Loti et Goncourt étaient en fureur, à cause des attaques contre le naturalisme. Daudet était hésitant, plutôt fâché tout de même, mais au fond un peu content que Zola ait écopé. En tous cas c'était amusant.

.....

MARCEL.

Paris, 2, *rue de l'Université.*
Dimanche.

Ma chère maman bien-aimée,

Je te remercie bien de ta lettre de ce matin.

....

Je suis aussi impatient que toi, ma chère maman bien-aimée, du résultat de l'examen — mais rien n'a transpiré. Ce sont maintenant tous des examinateurs *professionnels*, de sorte qu'il est devenu impossible d'en rien obtenir. Il faut que nous ayons de la patience.

Quant à mon livre, je n'ai jamais désiré beaucoup d'articles. J'ai vivement désiré celui de France, — et je l'ai eu; je pense en avoir un aux *Débats*, soit de Jules Lemaître, soit de Gaston Deschamps ; je serais ainsi très satisfait de ma publicité, Lepelletier me faisant un compte rendu à *L'Echo de Paris*, et France m'ayant promis un second article. En tous cas ici je ne pensais pas obtenir un effet *moral* sem-

blable à celui que ce livre a eu. De toutes parts, je reçois des félicitations. Je montrerai les lettres à Maurice, mercredi, et il vous les racontera ; de Claretie, Huysmans, Rosny, Paul Margueritte, etc. La meilleure preuve d'ailleurs en était que Barrès m'avait soigneusement trié parmi les vingt ou vingt-cinq noms publiés pour son mariage, — tandis que je n'y étais pas. — Daudet m'ayant fait demander de venir le voir encore, j'y irai sans doute jeudi soir avec Rosny — il est en ce moment à Champrosay.

Aujourd'hui j'ai un désagréable travail : Catulle Mendès m'a prié d'écrire sur lui un article qui va paraître avec son portrait à la *Revue Illustrée* — et je suis très embarrassé et empêtré. Je ne sais pas du tout comment m'en tirer : on marche sur des épines.

....

MARCEL.

Paris, 2, *rue de l'Université*.
Jeudi.

Ma chère maman bien-aimée,

.....

Je n'ai plus de nouvelles de la *Revue des Deux-Mondes*. Cela m'ennuie un peu. On attend quelquefois quatorze mois, et ceci ne contribue pas à me rassurer. De plus, il circule de sinistres bruits sur la retraite de Brunetière qui se brouillerait définitivement avec M. Buloz. Dans ce cas je serais définitivement coulé, car je n'ai que lui et c'est peu. Enfin ! Chez Lecène, ils m'ont demandé des couvertures et des

modifications — de sorte que j'ai simplement porté le volume chez Ollendorff. Ce n'est pas une brillante affaire mais j'aime mieux cela. Pour Guillaume, le livre sera long à préparer, et ne pourra sans doute être fait que vers la fin de l'année.

.....

MARCEL.

Paris, 2, rue de l'Université.
Jeudi.

Ma chère maman bien-aimée,

Je te remercie beaucoup de ta lettre de ce matin quoiqu'elle soit vraiment un peu énervée.

.....

Je dîne chez M. de Caussade avec oncle Léon (M. Bijvanck) — ce matin nous avons déjeuné avec M. Faguet qui (je l'ignorais) est lecteur chez Lecène et Oudin. Il vient de donner un avis favorable sur mon livre. Cela va donc être une affaire entendue. — Maurice a dû recevoir une longue lettre de Friedlander qui attend une réponse de lui. Il ferait bien de lui écrire un mot avant son voyage de mardi. J'ai oublié de le renseigner pour la *Revue Hebdomadaire:* c'est une revue de reproduction que fait la maison Plon et dont le directeur M. Jeantet m'a demandé l'autorisation de mettre mon nom avec les autres, contre promesse d'autoriser la revue à reproduire la première, moyennant vingt-cinq centimes la ligne, mon premier roman (!!!): j'ai naturellement consenti — mais cela ne m'enrichira pas de quelque temps, pour sûr. Nous venons de voir le résultat de l'Aca-

démie — Lavisse élu par vingt-sept voix — cinq à Brunetière. C'est tout à fait abominable — car si je n'aime pas Brunetière, il mérite l'Académie, dix fois contre Lavisse.

. . . . . .

Au revoir ma chère maman bien-aimée, embrasse bien papa, Maurice et tante Estelle, Jo pour moi et garde les meilleurs baisers de ton fils qui t'aime de tout son cœur.

MARCEL.

Paris, 2, *rue de l'Université*.
Dimanche, 1892.

Ma chère maman bien-aimée,

J'ai vu Albert qui a d'excellentes nouvelles de Maggie.

. . . . . .

Pour moi, tout va on ne peut mieux. Nous sommes allés voir Brunetière vendredi, M. Bijvanck et moi; il a été charmant et nous avons causé ensemble plus de trois-quarts d'heure. L'article est reçu, et je vais retourner le voir mardi pour m'entendre avec lui sur la modification à apporter au préambule.

Je ne suis pas allé mercredi chez Mme Arman, M. Bijvanck m'ayant demandé avec insistance de dîner avec lui. J'y vais aujourd'hui. Je ne pourrai d'ailleurs pas bijvancquer beaucoup — puisque j'ai ce conte à donner à la *Revue Bleue* le plus tôt possible — et le remaniement pour la *Revue des Deux-Mondes*.

Alfred Bruneau (1) que j'ai rencontré m'a chargé de ses meilleurs souvenirs et remercîments pour vous.

Dis à Maurice aussi que j'ai vu Jacques Friedlander qui sera en mesure de lui donner renseignements et conseils; nous déjeunerons ensemble. Boucheron m'a également exprimé le désir de faire retirer des *Miss Helyett*. Maurice pourrait donc écrire dans ce sens à Larcher.

.....

MARCEL.

Paris, 2, *rue de l'Université*.
Dimanche, 1892.

Ma chère maman bien-aimée,

.....

Mon article est définitivement reçu à la *Revue*, comme tu sais. Brunetière m'a promis de le faire passer le plus tôt possible, ce qui n'est peut-être pas bientôt parce que la *Revue* est encombrée d'articles en ce moment et qu'elle expédie le reliquat pendant les mois d'été. Enfin, au petit bonheur. — Maintenant je me mets au travail pour la *Revue Bleue*, car Ferrari vient de m'écrire une lettre de rappel. J'ai vu aussi Lecène et Oudin afin de m'arranger avec eux pour un nouveau volume de nouvelles. Ollendorff est décidément trop voleur. Il est plus que probable que je m'arrangerai très bien avec Lecène.

(1) Le musicien, qui avait conduit le *Rêve* à Nantes et était en relations avec la famille Schwob.

Paul Margueritte en a été très content. Nous sommes allés ce matin chez Alphonse Daudet avec M. Bijvanck, et cet après-midi nous allons chez Léon Daudet, qui nous a demandé de venir le voir aujourd'hui.

.....

Paris, 2, *rue de l'Université*.
Dimanche 1892.

Ma chère maman bien-aimée,

.....

Mon horrible grippe ne me lâche pas — et j'ai depuis jeudi soir une migraine qui m'empêche d'écrire et de faire aucun travail. Elle semble se dissiper un peu cette après-midi — et j'espère que demain cela sera fini. J'ai bien besoin de travailler ; il faut absolument que mon Villon soit remis le plus tôt possible — et j'ai bon espoir. N'aie d'ailleurs aucune inquiétude — ce sont de simples maux de tête et une grippe qui m'abrutissent, seulement je suis particulièrement gêné parce que cela m'arrête dans mon travail.

J'ai dîné mercredi avec Magnard(1), que je ne connaissais pas, M. et Mme Darmesteter, etc. Mme Arman m'a fait mousser auprès de Magnard d'une manière si gênante que je n'ai pas pu dire quatre mots, de peur d'avoir l'air de lui mettre le couteau sur la gorge.

.....

MARCEL.

(1) Francis Magnard, rédacteur én chef du *Figaro*.

Paris, 2, *rue de l'Université.*
Jeudi, 1892.

Ma chère maman bien-aimée,

Voici avant tout, l'excellente réponse de Brunetière :

" Monsieur,

" Je ne vous cacherai pas que j'avais l'intention de faire moi-même quelque chose du Villon de M. Longnon ; mais il m'est facile d'y renoncer, et c'est ce que je fais sans difficulté. Bien entendu je ne saurais vous dire à l'avance, si votre travail nous conviendra, mais en raison de la nature du sujet, j'ai tout lieu de l'espérer. Ayez soin seulement de n'y pas mettre trop d'érudition, si j'ose ainsi m'exprimer, et croyez d'ailleurs, à l'expression de ma considération la plus distinguée.

F. BRUNETIÈRE. "

Je lui ai répondu que je suivrai son conseil de près et que mon étude qui est biographique n'empêcherait nullement une critique littéraire et une critique de l'édition. Me voilà donc embarqué et j'espère que cela marchera. Mais c'est très dur à composer. Anatole France fait son article de samedi là-dessus — je lui ai apporté tous les documents nécessaires. Quant à Ferrari, il m'avait écrit il y a une quinzaine pour me prier de le prévenir aussitôt que je me remettrais à un nouveau conte pour lui. Je le ferai dès mon travail pour la *Revue des Deux-Mondes* terminé !

Mais ils m'ont fait passer à *L'Echo !* J'ai paru

lundi matin — et ces Mimes m'ont valu même un mot autographe de Daudet pour m'inviter à dîner ce soir, de sorte que j'ai un conte encore samedi matin ; tu vois que je n'ai pas une sinécure : un article sur le livre de Renard — un long article que j'ai dû faire au *Mercure de France* — et dont j'ai les épreuves là — les paperasses du livre de M. Bijvanck qui commencent à faire une montagne — et tout le reste. — Je t'assure que j'ai peu de liberté, et il ne faut pas m'en vouloir si mes lettres sont parfois écourtées.

.....

MARCEL.

P.-S. — Il ne faut tout de même pas vendre la peau de l'ours... et j'aimerais mieux qu'on ne dise rien de la lettre de Brunetière jusqu'à ce qu'il ait vu mon article.

Paris, 2, *rue de l'Université*.

1892.

Ma chère maman bien-aimée,

Deux lignes seulement pour te dire que je vais tout à fait bien — je suis en plein travail et je ne veux pas l'interrompre.

Je tâcherai d'écrire cette semaine encore. Donne-moi des nouvelles de vous tous. J'ai été désappointé de ne pas en avoir ce matin.

Embrasse bien papa pour moi ainsi que tante Estelle et garde les meilleurs baisers de ton fils qui t'aime de tout son cœur.

MARCEL.

Paris, 2, *rue de l'Université.*
Jeudi, 1892.

Ma chère maman bien-aimée,

Enfin je vois l'extrémité de mon travail et je vais le remettre demain ou samedi au plus tard. Après quoi j'attendrai que Brunetière l'ait lu et m'impose les modifications que j'attends avec résignation. D'ailleurs la chose se présente bien. J'ai eu l'occasion de rendre service à un rédacteur ordinaire de la *Revue*, Victor du Bled, qui serait intime de Buloz et lié avec Brunetière. Il m'a offert spontanément d'appuyer très chaudement l'article auprès de Buloz. J'ai accepté bien entendu.

.....

J'ai reçu ce matin une lettre de l'éditeur Ferroud qui publie les Trois contes de Flaubert pour me prier de venir le voir afin de m'entendre avec lui sur la préface de *Un Cœur Simple*. Cela va être très dur à faire, et je ne sais pas comment je m'en tirerai.

.....

MARCEL.

Paris, 2, *rue de l'Université.*
Jeudi 1892.

Ma chère maman bien-aimée,

Tu n'es vraiment pas raisonnable de t'être inquiétée puisque tu avais reçu ta lettre régulière de dimanche. J'ai été retardé et il m'a été impossible d'écrire comme je le voulais.

J'ai été obligé en effet de rendre une visite à Anatole France, qui m'a fait perdre la moitié de ma journée, tant il m'a gardé. J'y suis arrivé — c'est à Passy — à dix heures du matin, et je n'étais de retour à l'Institut pour déjeuner qu'à deux heures de l'après-midi. Il m'a répété à deux reprises qu'il avait été gêné dans son article parce qu'il ne me connaissait pas, mais que maintenant qu'il me connaissait, il en referait un autre. Et puis il paraît qu'il y a des amis de Darmesteter qui les supplient depuis longtemps de m'amener chez eux — et où je vais être forcé d'aller avec lui, maintenant, je ne sais pas qui c'est.

Dis à papa que je n'étais nullement au mariage de Maurice Barrès, j'avais reçu une lettre de faire part (mais je n'y ai pas mis les pieds, ne tenant pas à coudoyer Laisant ou Déroulède). Seulement Barrès, qui a composé sa liste de noms, a tenu — je ne sais pourquoi — à m'y fourrer.

Je suis très heureux que cet article de France(1) vous ait fait plaisir à tous, moi il m'en a fait un immense, à tous les points de vue.

Pour l'agrégation, je ne sais rien de nouveau encore, la correction est à peine au quart.

Tu sais que Maggie ne m'a pas envoyé un *mot*. Seulement ne lui dis *absolument rien*. Elle n'est pas contente parce que je ne lui ai pas dédié ce livre. Or j'ai trouvé — et je crois avoir raison — qu'il était peu convenable de dédier à une jeune femme

(1) Il s'agit de l'article du *Temps*, sur " Cœur Double " recueilli dans *La Vie Littéraire*, IV, p. 318. " Aussi je ne crois pas donner une médiocre louange à M. Marcel Schwob en disant qu'il vient de publier un excellent recueil de nouvelles ".

— et sa sœur — un livre où il y avait des parties aussi brutales que celui-ci.

. .....

MARCEL.

Paris, 26, *rue Vaneau.*
Lundi, 31 *Août* 1896.

Ma maman chérie,

Deux lignes pour te dire que je suis allé chez Maggie ce matin — qu'elle est bien arrivée, avec très bonne mine, et m'a remis l'argent dont je te remercie de tout mon cœur. J'attends impatiemment maintenant la nouvelle de ton départ pour Vichy afin d'être fixé sur la date à laquelle je te verrai. J'espère alors que tu ne seras pas pressée et que tu pourras rester avec nous.

La seconde série de mon traitement a l'air de réussir un peu mieux. Je suis certainement plus fort, mais mon ventre est toujours malade. Albarran revient d'ici deux ou trois jours et je le verrai de suite. J'ai les premières épreuves de mon volume d'essais(1) dont la confection va marcher très vite — il sera extrêmement joli et, je crois, très intéressant.

.....

MARCEL.

Paris, 26, *rue Vaneau.*
Vendredi, 1896.

Ma maman chérie,

Tu ne me donnes pas ton adresse à Vichy. Je

(1) Il s'agit de *Spicilège*.

ne pense pas me tromper en t'écrivant à l'hôtel Monbrun. Je ne puis te dire combien je suis heureux de te savoir partie — au moins je suis sûr de te voir dans vingt-et-un jours. Je suis content aussi que Maurice se repose à l'île d'Aix. Chagriné seulement par le mauvais état de tante. Pour moi, toujours un peu plus de forces, mais l'état local pareil. J'espère voir Albarran lundi, son premier jour de consultation. J'ai toutes les premières épreuves de mon livre, qui, je crois, sera excellent. Je les corrige et je pense paraître le 25. Si seulement je pouvais travailler ! Et c'est impossible avec ces souffrances continues du ventre. Ne t'ennuie pas trop à Vichy, ma maman chérie, et écris-moi vite.

.....

MARCEL.

P.-S. — As-tu vu l'article du *Petit Journal* sur la Loire navigable ? J'en ai été bien heureux pour Maurice.

Paris, 26, *rue Vaneau.*
Vendredi 1896.

Ma chère maman bien-aimée,

Je te remercie de tout mon cœur pour ton envoi de ce matin, j'espère que tu n'en seras pas gênée, cela m'ennuierait tant de le penser. J'ai envoyé hier à Albarran l'exemplaire de la *Chaîne d'Or* que Ferroud venait de me donner, et je lui ai remis le paiement pour son aide. Sitôt que je pourrai lui faire un autre beau cadeau — je le ferai — car celui-là ne vaut que trois cents francs. Il en a été d'ailleurs enchanté.

Aujourd'hui il m'a examiné à fond pour la première fois depuis l'opération. Il trouve l'état des muqueuses modifié en bien. Seulement il lui paraît probable que dans plusieurs mois il devra procéder à une nouvelle opération — gratter l'intestin et enlever tous les tronçons extérieurs qu'il a dû laisser pour empêcher le rétrécissement par la cicatrisation dans des muqueuses malades. Ce n'est pas certain mais probable. En attendant et pour trois semaines, on me fait tous les deux jours sous sa surveillance des cautérisations au nitrate d'argent. De plus, j'ai une assez forte dilatation d'estomac qu'il faut soigner de près. — Voilà l'exacte vérité. — Avec ce nouveau traitement il m'est impossible de partir avant que les résultats en aient été constatés par lui.

Je suis ennuyé de la rougeole de Lucette(1), mais elle est vigoureuse — et c'est de son âge — je ne suis donc pas inquiet. Dis à Maurice combien je pense à lui — car il doit être désolé. Toi, ma maman chérie, je t'aime et je t'embrasse du meilleur de mon cœur.

MARCEL.

Paris, 26, *rue Vaneau.*
Dimanche 1896.

.....

Je vais toujours de même. Plus fort, mais je souffre du ventre. Cependant j'ai pu corriger entièrement les premières épreuves de mon livre, qui,

(1) Lucie Schwob, fille de Maurice Schwob, en littérature Lucie Cahun.

je crois, sera excellent. Eugène Morand(1) vient souvent causer de notre pièce en préparation et nous avons au moins deux sujets en dehors du roi Jean — mais alors pour une pièce originale pour leFrançais.

.....

MARCEL.

Paris, 11 *octobre* 1896.

Ma maman chérie,

J'espère que tu as reçu la lettre que je t'ai écrite à l'île d'Aix. Il a fait si mauvais temps hier que je n'ai pu aller chez Albarran au Bois de Boulogne, et que j'ai dîné chez oncle Léon, où ils vont tous bien. Dépêche-toi de venir, ma maman chérie, que nous passions de bonnes journées ensemble, et que tu puisses te faire faire par Mariette(2) des choses que tu aimes. Je serai si heureux de t'avoir à la maison ! Je suis un peu mieux depuis deux jours — et si cela pouvait durer je me promets au moins un peu de joie de ton voyage.

Embrasse bien Maurice pour moi ; toi, je t'aime et je t'embrasse de tout mon cœur.

MARCEL.

Paris, 19, *rue d'Armaillé*.

Jeudi.

Ma maman chérie,

Enfin, je peux t'envoyer deux lignes, levé un instant aujourd'hui, moins faible que la première

(1) Collaborateur de Marcel Schwob dans ses essais dramatiques. C'est le père de Paul Morand.

(2) Servante très dévouée.

fois. Je n'ose encore me réjouir : j'ai été déçu si souvent. Cependant je commence à souffrir un peu moins; je voudrais surtout être hors d'ici — mais Pozzi(1) retarde, retarde — j'attends Maggie pour avoir de vos nouvelles. Mme Moreno me charge de ses meilleurs souvenirs. Embrasse Maurice, tout le monde, toi je t'aime et je t'embrasse de tout mon cœur.

MARCEL.

P.-S. — Amusez-vous bien au Croisic.

Paris, 122, *rue du Bac.*
Mardi, *juin* 1897.

Ma maman chérie,

Je suis très fatigué par ce temps d'orage, et je ne puis t'en écrire long. Merci pour ta bonne lettre. J'ai vu Pozzi hier soir. Il m'a examiné et il est très satisfait. Mais il faut encore beaucoup de soins, et malheureusement l'infirmier reste indispensable à cause des cautérisations et de lavages si compliqués qu'il faut savoir pour les faire. Il m'ordonne absolument l'Engadine en août et la campagne immédiatement. Pour l'Engadine, il faudra voir si l'air ne m'a pas suffisamment remis. J'arrête donc à Valvins près Fontainebleau, une maison très confortable, à côté de chez Stéphane Mallarmé. On nous prend trois cents francs pour la saison aussi tard que nous voudrons. J'emmène l'infirmier et Mariette. Nous irons le 1er juillet. Nous avons quatre chambres à coucher, salle à manger, cuisine, écurie et remise.

(1) Chirurgien et ami de Marcel Schwob.

Je ne pense pas payer de suite, de sorte que la dépense ne sera pas immédiate. Seulement je te demande de m'envoyer pour le 29 au lieu du 1er, deux cent quarante francs d'infirmier et les quatre cent cinquante francs qu'il me faut pour les dépenses de la maison, — afin de pouvoir partir. Je ne sais comment te dire l'ennui que j'ai de ces affreuses dépenses. Mais il faut que je me guérisse. Je vais t'avoir coûté un argent fou, ma maman chérie ! Embrasse bien Maurice, Marie, les enfants. Mme Moreno me charge de ses affectueuses amitiés. Toi je t'aime du fond de l'âme et je t'embrasse.

MARCEL.

Valvins par Avon.
Dimanche, 23 août 1897.

Ma chère maman bien-aimée,

J'espère que cette lettre t'arrivera à temps pour te dire combien je vais penser à mon pauvre papa dans la triste journée de demain et combien j'aurais voulu être avec toi : malheureusement c'est impossible.

Je continue à me sentir un peu mieux, ainsi que je te le disais hier, mais je crois que le refroidissement du temps y est pour beaucoup. J'espère que tu me diras dans ta réponse si vous savez quelque chose pour la décoration de Maurice, cela me ferait tellement plaisir. Il faudrait qu'il trouve un très beau titre pour son nouveau volume ; ce sera je crois une des conditions essentielles pour le grand succès. Si vous avez le même temps de pluie qu'il

fait ici, j'avoue que je ne regrette pas trop pour lui Pen Bron, et qu'il doit être aussi bien pour travailler à Nantes. Dis-lui donc que je trouve depuis quelque temps le *Petit Phare* un peu trop *morcelé* et en particulier les articles de tête beaucoup plus courts et beaucoup moins substantiels et d'intérêt général qu'ils étaient auparavant. Ils s'écartent beaucoup des Thomas Grimm. Est-ce exprès ? Embrasse bien Maurice pour moi. Toi, ma maman chérie, pense que je suis avec toi en esprit, que je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur.

MARCEL.

Valvins par Avon. (*S. et M.*)
26 *août* 1897.

Ma chère maman bien-aimée,

Je te remercie bien de ta bonne lettre à laquelle je n'ai pas répondu hier parce que Morand est arrivé pour travailler à Hamlet, et que j'étais trop fatigué après le travail. Il va rester ici cette semaine et j'espère bien que nous pourrons traduire à peu près la valeur d'un acte, étant donné que nous commençons comme toujours par le rôle de Sarah, c'est-à-dire le rôle d'Hamlet. J'espère que la traduction viendra aussi bien que celle des trois premiers actes qui, je crois, est réussie. Pour moi il me semble que j'ai un mieux depuis quelques jours ; en tout cas je souffre beaucoup moins, mais les facultés d'invention ne reviennent pas. Ce qui est certain c'est qu'à ma rentrée à Paris, c'est-à-dire au début du mois prochain, je pourrai reprendre

mes lettres(1) au *Phare*, ce que je désire bien vivement et ce qui du moins sera quelque chose. Mais malheureusement j'ai toujours besoin de l'infirmier, et ce qui m'ennuie, je ne trouverai pas à mon retour Pozzi, toujours absent, ni l'interne de la maison de santé, celle-ci étant fermée et l'interne en Normandie. Il fait ici un temps abominable de pluie ; je sors tout de même, mais ce n'est pas agréable. La voiture pouvant se couvrir, on n'est pas trop mouillé.

.....

J'ai reçu d'Uzanne une lettre où il me dit que le dessinateur travaille et que le livre va commencer à s'organiser(2) et en rédiger le prospectus de souscription. Pour Brunswicg, je serai enchanté de le voir; pourvu qu'il ne vienne pas le matin à l'heure de mes soins qui sont très longs et guère finis qu'à onze heures.

.....

MARCEL.

Paris, 122, *rue du Bac.*
Mercredi, 8 *septembre* 1897.

Ma chère maman bien-aimée,

Je suis un peu inquiet d'être sans nouvelles de vous, et j'attendais une lettre de toi pour répondre,

(1) Les *Lettres Parisiennes* adressées au *Phare de la Loire*.
(2) Il s'agit des illustrations de Georges de Feure pour *La Porte des Rêves* qui parut seulement en 1899.

sachant que tu ne pouvais être tourmentée de moi, à cause de mes "lettres parisiennes". Mon état continue le même ; les forces ne reviennent que très lentement, et je suis de nouveau dans une période médiocre. Les pansements restent malheureusement indispensables. Ce qu'il y a de pire c'est le vide de la tête. J'essais de travailler pour *Cosmopolis* et je ne parviens à rien de bien(1). J'ai voulu voir le docteur Pozzi mais il est encore à Bergerac pour une dizaine de jours, et quand il viendra il faudra le saisir au passage, car il ne reprend ses consultations qu'en octobre. Quand à l'interne que j'aurais bien voulu avoir à son défaut, il chasse en Normandie. Je suis donc obligé de prendre patience. D'ailleurs il est probable que ni lui ni l'autre ne changeraient rien à mon traitement.

J'ai vu Uzanne vendredi au sujet de mon livre qui portera décidément le titre de *La Porte des Rêves*, titre qui enchante Uzanne(2). Les illustrations et encadrements sont presque tous livrés par le dessinateur, et il ne reste plus que le texte à revoir et à classer pour que le livre soit prêt à imprimer. Les illustrations ne me plaisent pas, mais elles sont très curieuses ; quant aux encadrements de pages, ils sont extrêmement jolis. D'ailleurs comme ce volume ne sera tiré qu'à deux cents exemplaires, cela n'a pas une grande importance.

. . . . . .

MARCEL.

(1) Marcel Schwob écrivait alors le conte de l'Etoile de bois.

(2) Octave Uzanne, le bibliophile écrivain, l'historien des quais.

Paris, 122, *rue du Bac.*
Samedi, 12 *septembre* 1897

Ma chère maman bien-aimée,

Je ne vois pas bien pourquoi j'aurais avisé Maggie de mon retour, alors qu'elle ne m'a pas avisé du sien de Barbozin, et cela après la lettre que je lui avais écrite là-bas. Il lui a plu de se fâcher avec moi sans cause — j'en suis attristé mais certes je ne lui demanderai pas pardon. En effet, le lendemain de mon retour, j'ai dû aller rendre des livres à la Bibliothèque(1) et oncle Léon m'ayant aperçu de sa fenêtre je suis monté. Seulement Maggie t'a-t-elle aussi dit dans son rapport qu'elle est arrivée quelques minutes après moi, et que tante Palmyre lui ayant dit que j'y étais, elle a refusé d'entrer " *afin, a-t-elle dit, de ne pas me voir* ". Ce qui est bien gentil vraiment, n'est-ce pas ? Et le lendemain elle est encore venue dire à tante Palmyre qu'elle espérait bien que tante ne m'avait pas dit qu'elle était venue pendant que j'étais là. Elle n'a aucune raison au monde pour m'en vouloir...

Je vois qu'une de mes "lettres parisiennes" est arrivée en retard : mais on a su bien l'utiliser et il n'y a que demi-mal.

Je suis très fatigué de mon travail pour *Cosmopolis* qu'il a fallu livrer absolument et qui est très mauvais. Je ne suis capable de rien.

J'espère voir Maurice de bonne heure lundi. Ne pense-t-il pas rester quelques jours ? J'ai vu

(1) La Bibliothèque de l'Institut où demeurait Léon Cahun.

Brunschvicg, comme tu dois le savoir, et il a été bien gentil.

Embrasse Maurice pour moi en attendant que je le fasse moi-même lundi ; toi je t'aime et je t'embrasse de tout mon cœur.

MARCEL.

Paris, 122, *rue du Bac*
Jeudi, 17 *septembre* 1897.

Ma chère maman bien-aimée,

Deux lignes pour te donner de mes nouvelles puisque Maurice reste encore ici demain. Il est venu déjeuner ce matin et sort d'ici à l'instant. J'ai vu Maggie hier ; elle revient cette après-midi, et toute cette stupide affaire est terminée à ma grande joie : elle est très susceptible, et bien inconsciemment je lui ai fait de la peine absolument sans le savoir. Pour moi, malgré un gros rhume que j'ai, des névralgies qui m'ont obligé à faire arracher une dent, mais qui n'ont pas cédé, j'éprouve quelque amélioration qui me permet au moins de faire régulièrement ma lettre. Il faudrait maintenant être assez fort et avoir la tête assez solide pour reprendre aussi le reste de mon travail régulier. J'espère que cela viendra bientôt. J'ai malheureusement encore besoin de l'infirmier. J'ai fait un mauvais conte pour *Cosmopolis* mais je ne pourrai guère en juger sainement que lorsque je l'aurai revu d'ensemble sur les épreuves. Je prépare mon texte pour le volume d'Uzanne. Voilà tout ce qu'il y a de nouveau. J'espère que tu as pris du bon air à Piriac et

que tu n'y as pas eu mauvais temps. Je t'embrasse mille fois de tout mon cœur.

Ton fils qui t'aime.
MARCEL.

Paris, 122, *rue du Bac.*
Lundi, 20 *septembre* 1897.

Ma chère maman bien-aimée,

Je te remercie de tout mon cœur pour ta lettre de ce matin et Mlle Moreno me charge de t'en remercier, de te dire toute son affection, et qu'elle t'écrira aussitôt que cela lui sera possible. Aujourd'hui elle est hors de danger, mais il faut des précautions extrêmes et elle est encore sous la glace au moins jusqu'à demain — et depuis huit jours sans aucun aliment qu'un peu de bouillon glacé de sorte que tu penses si elle est affaiblie, ayant vomi pendant cinq jours presque sans interruption. Enfin, elle va se remettre — mais cette absence forcée du théâtre est terrible pour elle.

Quant à moi je vais aussi bien que possible ; cette forte inquiétude m'a donné un coup de fouet qui m'a rendu un peu de vigueur. Je compte bien à la fin d'octobre pouvoir congédier Jean et continuer à me soigner moi-même. Je peux un peu travailler, très peu, mais un peu. Mon conte pour *Cosmopolis* est assez long et moins mal que je n'ai cru. J'espère que tu l'aimeras. Je pense voir Maggie demain, si, comme elle me l'a dit, elle rentre de Royan demain. Il y a très longtemps que je n'ai vu personne de l'Institut, ni René. J'ai remis le texte de mon livre

ordonné et corrigé entre les mains d'Uzanne — de sorte que ce livre paraîtra sûrement avant la fin de l'année. Je pense faire un article pour Henley sur un poëte dramatique contemporain de Shakespeare, Heywood, au sujet duquel j'ai fait une découverte — et Henley va demander à Brunetière que je fasse un article sur son édition de Burns qui va paraître. Enfin, j'attends maintenant Morand de jour en jour pour finir Hamlet. J'ai été bien heureux du séjour de Maurice ici et de ce que tout le monde espère de son nouveau livre dont le plan me semble parfait. Dis à Girod(1) que je le remercie infiniment de sa lettre, que c'est bien moi à qui M. Bréal faisait allusion, mais que j'ai trahi ma réputation et que je n'ai pu envoyer à Sarcey l'explication de " poser un lapin ". As-tu pris du bon air à Piriac ? Embrasse bien Maurice ; donne-moi vite de vos nouvelles à tous deux ; Mlle Moreno me charge de mille choses, moi je t'aime et je t'embrasse de tout mon cœur.

MARCEL.

Paris, 122, *rue du Bac.*
Vendredi, 25 *septembre* 1897.

Ma chère maman bien-aimée,

Mille fois merci de ta bonne lettre. On a pu porter aujourd'hui Mlle Moreno sur la chaise longue pendant une heure, mais elle est bien fatiguée. Cependant la guérison s'avance, et il ne faut plus que reprendre des forces et beaucoup de prudence.

(1) Rédacteur au *Phare de la Loire*.

Elle me charge de bien te remercier et de te dire toute son affection. Pour moi je ne vais pas mal ; je mange assez bien, je ne souffre pas et si je n'avais pas encore besoin de l'infirmier matin et soir, si j'avais l'esprit un peu plus alerte pour le travail d'invention, ce serait parfait.

Morand est arrivé hier soir et demain matin nous allons recommencer à travailler pour finir Hamlet aussitôt que possible. Sarah lui a télégraphié là-bas qu'elle comptait sur nous pour continuer et finir à temps. Quant au livre pour Uzanne tous les dessins sont maintenant livrés et je pense que sa confection sera assez prompte.

Je suis bien heureux que Maurice ait pu se mettre au travail et j'ai très bon espoir de son livre qui lui fera le plus grand honneur.

Rien de nouveau à te dire par ailleurs. Embrasse bien Maurice pour moi ; toi je t'aime et je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton fils qui t'aime.

MARCEL.

Paris, vendredi 1er *octobre* 1897.

Ma chère maman bien-aimée,

Merci mille fois de ta lettre et de l'argent que tu m'envoies ; j'espère bien pouvoir économiser l'infirmier en novembre si je continue à aller mieux. Je suis désolé de ne t'avoir pas écrit pour Rosch Haschana(1), mais je n'ai eu personne pour m'avertir

(1) La fête juive.

de la date, et quand Maggie me l'a dit, il était trop tard. Je te souhaite, ma maman chérie, avant tout une bonne santé, et je me souhaite de t'épargner cette année les horribles soucis et les cruels ennuis que je t'ai causés.

J'ai vu Georges hier soir avec Maurice et Maggie. Il est magnifique, très grandi, avec une mine admirable, et bien gentil ; il s'est énormément amusé avec Nikko(1). Quant à Maurice, je lui trouve bonne mine, et j'ai vu avec plaisir qu'il tient son livre en esprit tout à fait. Je pense le voir ce soir, mais je suis obligé de t'écrire avant de l'avoir vu, de peur de manquer le courrier.

Mlle Moreno me charge de ses plus affectueux souvenirs. Elle est encore trop faible, sans quoi elle t'écrirait elle-même : mais elle ne peut encore rester assise et elle ne se tient pas debout. Ses forces sont très lentes à revenir. Pour moi, j'avance bien doucement aussi, et je dors très mal en ce moment, ce qui m'affaiblit et me vide la tête du peu qui a pu y revenir. Mais enfin je ne souffre plus ou bien peu, et c'est ce que je pouvais le plus désirer. Maurice t'apportera le numéro de *Comospolis* qui vient de paraître avec mon conte. Morand vient travailler tous les matins deux heures, et dans quelques jours nous aurons terminé le quatrième acte : plus de la moitié du cinquième est déjà faite. De sorte que je compte que le 15 octobre tout sera fini et Sarah ayant pris une pièce de Donnay pour remplacer celle de Porto-Riche, il ne faut pas compter que nous passions avant fin janvier ou février, ce qui

(1) Charmant petit chien japonais que Marcel Schwob affectionnait.

d'ailleurs serait une admirable époque parce que la saison à Londres suivrait de très près la série de représentations à Paris. Le secrétaire de *Comospolis* m'a écrit qu'il viendrait me voir dès son retour de Biarritz pour tâcher d'arranger des articles réguliers. Je voudrais bien : car je crois que la revue paye un prix assez élevé, plus que n'importe quelle autre en France.

Au revoir ma maman chérie, tu vas bientôt ne plus être seule et ravoir tout ton petit monde autour de toi. Cela va te paraître bon ; je voudrais bien être là, moi aussi. Je t'embrasse mille et mille fois de tout mon cœur.

Ton fils qui t'aime.
MARCEL.

Paris, 122, *rue du Bac.*
Mercredi, 13 *octobre* 1897.

Ma chère maman bien-aimée,

J'espérais t'écrire que j'allais tout à fait bien, mais depuis trois jours, je suis repris d'ennuyeux malaises qui m'abattent beaucoup. Heureusement Pozzi est revenu et je le vois demain après-midi. J'aime mieux cela. Que ma convalescence est pénible avec ses hauts et ses bas ! Je n'arrive pas à m'y habituer. Je n'ai pas vu Maggie ces jours-ci, ce qui m'inquiète un peu. Si elle ne vient pas, M^lle^ Moreno lui téléphonera demain. Morand vient travailler tous les jours et je pense que samedi nous aurons tout fini, sauf la révision des deux derniers actes.

Je ne reçois rien de *Comospolis* — et j'ai réfléchi

que c'est le numéro d'octobre — qu'on ne paiera donc qu'en novembre — coutume anglaise. Veux-tu donc être assez bonne — comme j'ai le loyer à payer après-demain, pour m'envoyer deux cent cinquante francs que tu me retiendras à la fin du mois. J'espère que cela ne te gênera pas.

Rien de nouveau à part cela. Mme Guieysse vient de venir me voir, toujours la même. Elle revient de Saint-Cast où sont encore Auguste(1) et sa femme avec M. Bréal.

Donne-moi des nouvelles du livre de Maurice, et dis-moi s'il avance. L'autre jour Vaillant, l'associé de Flammarion, m'a dit qu'on l'attendait. Embrasse-le bien pour moi, ainsi que Georges, Lucette et Marie, toi je t'aime et je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton fils qui t'aime.
MARCEL.

Paris, jeudi 122, *rue du Bac.*
Jeudi, 14 *octobre* 1897.

Ma chère maman bien-aimée,

Je sors de chez Pozzi et je ne suis pas bien content de ma visite. Il m'a longuement, longuement examiné — et ce sera malheureusement encore très long — au moins un an, dit-il, si tout va bien. Le traitement doit être rigoureusement suivi — et défense absolue de toute fatigue, de toute excitation,

(1) Auguste Bréal, le peintre ami de Marcel Schwob, fils du linguiste.

et examen par lui chaque mois. C'est bien ennuyeux, je m'y résigne puisque je souffre moins, et que je puis un peu aller et venir, mais je n'ai pas l'esprit libre, et ces soins continuels rendent la vie ordinaire bien difficile. Enfin, que veux-tu ! Pozzi m'a dit : " Il faut que vous vous imaginiez que vous étiez phtisique — c'est-à-dire l'équivalent de cela. Eh bien la phtisie est longue à guérir".

Mlle Moreno a téléphoné à Maggie qui était sortie. Donc elle ne va pas mal, et je suis rassuré. Nous aurons fini Hamlet avec Morand après-demain.

Rien d'autre à te dire. Mlle Moreno me charge de sa meilleure affection. Elle aussi, hélas, Pozzi va venir la voir ces jours-ci. Embrasse bien Maurice, les enfants et Marie, toi, je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton fils qui t'aime.
MARCEL.

Paris, 122, *rue du Bac.*
Mardi, 27 *octobre* 1897.

Ma maman chérie,

Deux lignes pour dire à Maurice la grande joie que j'ai de son immense succès, dont je ne doutais pas. J'ai lu hier sa conférence qui est admirable de clarté et de composition. Il me semble que ce Congrès de Tours marquera un grand pas et fera beaucoup d'honneur à Maurice. Nous allons mieux tous les deux. Je suis obligé de me soigner minutieusement ; c'est mon horrible et coûteuse sujétion, mais je reprends un peu de force. Mlle Moreno va pouvoir

sortir un peu en voiture avec moi tout à l'heure.

Maintenant quand viens-tu ? J'attends impatiemment ta lettre pour savoir si Marie va mieux.

Embrasse bien Maurice et les enfants ; moi je t'embrasse et je t'aime de toute mon âme.

Ton fils.

MARCEL.

Paris, 122, *rue du Bac.*
Jeudi, 29 *octobre* 1897.

Ma maman chérie,

Je reçois ta lettre ce matin, et n'étaient les mauvaises nouvelles de Marie, je m'en réjouirais bien. J'étais certain de l'immense succès si mérité de Maurice, et tu penses si je comprends toute ton émotion. Pauvre papa aurait été si heureux !

. . . . . .

J'ai pu sortir un peu à pied aujourd'hui sans trop de fatigue. Je voudrais tant me remettre pour pouvoir beaucoup travailler. Je vais commencer mon article sur M. Bréal pour *Cosmopolis* mais il paraîtra Dieu sait quand ?

Mlle Moreno a eu aujourd'hui le désappointement de voir Lara avoir beaucoup de succès dans le rôle de la pièce de Silvestre(1) qui lui était destiné. Elle n'a vraiment pas de chance. Enfin elle va mieux — c'est l'important — et elle me charge

(1) C'était *Tristan et Iseult* qu'une maladie empêcha Marguerite Moreno de jouer.

de te dire toute son affection et combien elle se réjouit du succès de Maurice.

Tout est tellement en l'air au théâtre de la Renaissance que nous ne savons rien de précis pour Hamlet. Il va falloir de la patience, là encore.

. . . . . .

MARCEL.

Paris, 122, *rue du Bac.*
30 *novembre* 1898.

Ma chère maman bien-aimée,

Je te remercie bien de ta lettre d'hier, mais je ne saurais te répondre aujourd'hui à tête reposée en présence du titre ci-joint que je découpe dans le *Petit Phare* de ce matin. La Libre Parole ne mettrait pas mieux. Une autre fois il faudra que M. Domerc(1) écrive *Dreyfusards*. Il est odieux qu'un journal républicain dirigé par Maurice, raille le mouvement d'opinion auquel prend part tout ce qui en France est la France, le Sénat tout entier, Poincaré, Barthou et Ribot.

. . . . . .

MARCEL.

Paris, 122, *rue du Bac.*
6 *décembre* 1898.

Ma maman chérie,

Je voulais t'écrire hier et je n'ai pas eu un instant

(1) Rédacteur au *Phare de la Loire*.

pour le faire : en effet Brunetière m'a écrit pour me commander mon article sur la vie de Shakespeare, et me demande de ne pas le faire attendre. De sorte que je n'ai que le temps et suis en plein travail. — Je t'envoie aujourd'hui ton exemplaire de la *Porte des Rêves* que j'ai eu hier : je n'y ai rien écrit, parce qu'on ne le fait pas sur ces livres de luxe ; mais tu sais qu'il est pour ma maman bien-aimée que j'aime de toute mon âme.

. . . . . .

Pour moi je suis horriblement enrhumé et fiévreux. Autrement l'état est stationnaire — mais je vais voir Pozzi ces jours-ci à l'occasion de la dédicace de mon livre et j'espère qu'il m'indiquera un traitement définitif. Je t'assure que j'en ai assez de cette existence d'infirme.

Rien de nouveau par ailleurs. Est-ce que Maurice pense au livre sur la Loire navigable que je lui ai conseillé de faire ?

. . . . . .

Paris, 122, *rue du Bac.*
Mercredi, *janvier* 1899.

. . . . . .

Pour moi si je ne t'ai pas écrit ces jours-ci c'est que cet horrible temps m'abat beaucoup et me rend bien souffrant et triste. Je puis à peine travailler et mon article pour Brunetière que j'espérais avoir fini bientôt n'avance guère. Par contre je puis aller un peu à la Bibliothèque et j'ai moins d'effort de tête à faire, et là mon travail s'avance. J'espère pouvoir commencer à écrire mon livre sur Villon

cet été. Peut-être demanderai-je à faire une nouvelle communication à l'Académie dans quelque temps. Mais il faudrait que je sois mieux portant.

. . . . . .

MARCEL.

Paris, 122, *rue du Bac.*
Vendredi, *février* 1899.

Ma maman chérie,

Je vais un peu mieux aujourd'hui et j'ai pu aller faire ma lecture à l'Académie(1). Elle a eu beaucoup de succès et je veux te l'annoncer de suite. D'ailleurs, j'avais vu avant Gaston Paris qui m'avait chaudement félicité, surtout parce que cela confirmait une hypothèse à laquelle il tenait. Et puis l'attitude de Loubet me remonte un peu le moral. Nous allons peut-être sortir de l'ordure où nous a plongés la bande cléricale. Mais je voudrais des nouvelles de Maurice, le plus tôt possible. Dis-moi comment il va. Pour moi je souffre moins, mais il faut que je sois très prudent.

. . . . . .

MARCEL.

P.-S. — Je suppose que *Le Temps* de demain soir — peut-être *Le Petit Temps* — contiendra le texte de ma communication que j'ai remise, cette fois, il faut l'espérer, assez tôt aux reporters.

(1) Il s'agit du mémoire sur la " date de la condamnation à mort de Villon " ; lu à la séance du 24 février 1899.

Paris, 122, *rue du Bac.*
5 *mai* 1899.

Ma maman chérie,

Je vais un tout petit peu mieux aujourd'hui et je me hâte de te l'écrire. Mais c'est de tes nouvelles que je voudrais. Envoie m'en bien vite. Tu me demandes pourquoi je ne recours pas à une nouvelle opération. D'abord c'est parce que en ce moment c'est l'intestin qui est malade, et malade des suites de l'inflammation factice de l'opération, état devenu chronique : il faudrait que je sois fou pour aggraver mon état pour une petite amélioration à un point qui ne me gêne pas. Ensuite c'est que je crains, en recommençant, justement de rendre cette inflammation d'entrailles inguérissable — que j'ai assez de la maison de santé — que je peux un peu travailler maintenant — et que ce serait au contraire pour une année encore de l'inaction, de la souffrance — et une guérison problématique. Non — je continuerai à me soigner et je suis persuadé que peu à peu l'amélioration qui se fait arrivera jusqu'au bout. Actuellement c'est mon ventre qu'il faut guérir — et cela n'a rien de commun.

. . . . . .

MARCEL.

Hôtel Bellevue — Samaden.
Samaden, 20 *août* 1899.

Ma chère maman bien-aimée,

J'espère bien que cette lettre t'arrivera pour la

triste date qui me pèse d'avance depuis bien des jours déjà. Cela m'est bien dur de ne pouvoir être avec vous pour cette journée-là. Ma seule consolation c'est que les horribles événements au milieu desquels nous vivons ont été épargnés à pauvre papa qui en aurait tant, tant souffert. Au moins il n'aura pas connu cela et il n'aura pas souffert moralement(1). Mercredi je serai en pensée avec vous tous.

Pour moi quoique plus fort, je suis éprouvé par l'air de la montagne qui me fatigue et me courbature, et je souffre beaucoup de l'abcès au pied qui ne m'a pas quitté avec des alternatives depuis que Maurice m'a vu. C'est un grand ennui parce que cela m'empêche de marcher et de dormir. Heureusement cela ne peut interrompre la cure d'ici qui consiste uniquement à respirer l'air élevé. Je suis incapable de tout travail et complètement abruti. Cela vaut peut-être mieux. Je ne saurais te dire combien les choses qui se passent à Rennes et à Paris m'affligent. Tout me semble tourner au noir et je ne vois pas comment nous en sortirons.

. . . . . .

Ici, il fait extrêmement froid malgré le soleil — et nous venons d'avoir trois jours de temps couvert et de vent. Le pays est extrêmement beau. Hier nous avons rencontré Montesquiou qui est à Saint-Moritz et qui a été très gentil. Il était en mail coach avec la duchesse de Rohan, qui a poussé des cris de joie en retrouvant Mlle Moreno qu'elle aime beaucoup. — Voilà toutes les nouvelles.

Maurice a dû passer à Rennes une journée bien

(1) **L'affaire Dreyfus.**

émotionnante. Je ne la lui envie pas car j'étais malade de la nouvelle de l'assassinat de Labori(1). Il ne s'est rien passé de plus odieux depuis les guerres de religion.

Mlle Moreno me charge de toutes ses tendresses. A l'heure qu'il est tu as dû recevoir sa lettre, embrasse bien pour moi Maggie et Maurice ; mercredi je penserai bien à vous tous ; toi je t'aime et je t'embrasse de toute mon âme.

MARCEL.

Paris, 122, *rue du Bac*.
15 *septembre* 1899.

Ma chère maman bien-aimée,

Je suis très tourmenté d'être sans lettre de toi. Je sais bien que c'était hier Kippour(2) mais il y a longtemps que j'attends des nouvelles. Comment allez-vous tous ? Malgré des souffrances pour moi je suis un peu plus fort et je peux travailler. Je ferai vendredi prochain, je pense, une communication à l'Académie : j'ai encore fait d'intéressantes découvertes au cours de mon travail qui s'achève. — Quel horrible arrêt qu'est l'arrêt de Rennes ! Il a fait à Dreyfus plus de partisans que le suicide d'Henry.

. . . . . .

MARCEL.

(1) Le défenseur de Dreyfus, Fernand Labori, victime d'un attentat.
(2) La fête juive.

Paris, 122, *rue du Bac.*
19 *septembre* 1899.

Ma maman chérie,

Je suis désolé de ce que tu m'as dit de la lettre de Marie et de l'inquiétude de Maurice. J'espère que ce ne sera rien. Tiens-moi au courant je t'en prie. Je comprends très bien tes sentiments pour Kippour et tu as joliment bien fait d'aller au temple. Ils ont signé la grâce de ce malheureux (1) aujourd'hui — mais le crime n'en reste pas moins là abominable — une hideuse cruauté qui déshonore la France.

. . . . . .

Pour moi sans aller bien fort, je souffre un peu moins et je peux travailler; mais ma tête n'est pas encore revenue à l'invention, malheureusement.

Je travaille à ma communication pour l'Académie, qui sera très intéressante et que probablement je lirai vendredi.

. . . . . .

MARCEL.

Paris, 122, *rue du Bac.*
8 *octobre* 1899.

Ma chère maman bien-aimée,

. . . . . .

La préparation de mon livre s'avance beaucoup

(1) Capitaine Alfred Dreyfus.

mais je ne pourrai guère encore t'indiquer la date à laquelle il sera fini. Cependant, j'espère bien qu'il s'achèvera dans le courant de l'an prochain, s'il plaît à Dieu ? Je crois aussi avoir fait une très belle découverte : un admirable poëme du XVe siècle, complètement inconnu, de la plus haute valeur littéraire et historique, et que tout me porte à croire l'œuvre inédite de Philippe de Commines(1). Quand je vais pouvoir le démontrer — et j'espère que ce sera bientôt — ce sera une véritable révélation que de savoir que l'un des plus grands historiens du Moyen-Age a été aussi un de nos plus grands poëtes. J'aurai certainement par cette publication un bon prix à l'Académie.

Mlle Moreno me charge de t'embrasser tendrement. Elle vient d'avoir beaucoup de succès dans *Dona Sol*, d'Hernani, et elle va jouer *Andromaque*, en attendant *Phèdre*.

J'ai vu Morand hier : il revenait d'auprès de Rambouillet où il était à la campagne avec son beau-frère Combarieu, près du président. Nous ne savons pas du tout si Sarah reprendra Hamlet ; mais je crois pour ma part qu'elle y sera forcée.

MARCEL.

. . . . . .

Paris, 122, *rue du Bac*.
21 *octobre* 1899.

Ma maman chérie,

Quelques lignes — je ne peux pas écrire, toujours

(1) Il s'agit du *Prisonnier desconforté* que j'ai publié sur sa copie après la mort de Marcel Schwob.

étendu, horriblement grippé. — Je ne pourrai pas m'asseoir même avant mercredi. Dans cet état tu penses combien m'ont été agréables les potées d'ordures de Raphaël Viau dans la *Libre Parole* — que j'ai ignorées jusqu'à l'immonde article d'avant-hier. Je ne connaissais ni l'attaque ni la réponse de Tailhade dans *La Petite République*. Le misérable ne pouvant plus se battre avec M... se rabat sur moi. Si j'avais pu me tenir debout, j'aurais donné dans le piège. Après avoir consulté mes amis, l'avis absolu a été qu'il ne fallait rien faire et Tailhade m'a fait dire qu'il me suppliait de ne pas bouger. Il y a diffamation positive et je peux le faire condamner, mais Théry(1) me le déconseille aussi. Il n'aurait paraît-il, avec nos admirables juges, qu'une amende de cinquante à cent francs et profiterait du procès pour recommencer.

Quel est l'avis de Maurice ?

J'ai écrit une lettre à Tailhade destinée à être publiée — mais il juge mauvais de faire une réponse quelconque.

. . . . . .

MARCEL.

Paris, 122, *rue du Bac.*
31 *octobre* 1899.

Ma maman chérie,

Je suis un peu inquiet d'être sans nouvelles de vous tous. J'allais me mettre à aller mieux et ce

(1) L'avocat José Théry, grand ami et conseil de Marcel Schwob.

temps de pluie m'a de nouveau assailli de douleurs de ventre qui m'empêchent de travailler. Je n'ai pu reprendre encore ma lettre, malgré tout mon désir. J'espère bien que mercredi j'irai mieux, rien de nouveau d'ailleurs. Théry a vu le dossier et juge qu'il n'y a malheureusement rien, rien à faire. C'est abominable ! Je le renverrai à Maurice demain sous pli recommandé. J'ai pu griffonner un article qui m'a été commandé par *Literature*, le supplément littéraire du *Times* et *La Fortnightly Review* m'en a commandé deux grands de quinze pages chacun, qu'on me paiera, promet-on, trente guinées les deux, — ce qui est un bon prix. Seulement ce sera bien long à écrire; et de plus je n'ose guère écrire directement en anglais. Il faudra donc faire traduire, et cela diminuera grandement le bénéfice. Enfin ? Tout cela naturellement sur Villon.

Cela préparera admirablement la vente de mon livre (1) en Angleterre sur laquelle je compte beaucoup. — Frank Harris (2) m'ayant déjà fait promettre de lui réserver le droit de priorité pour la publication en Angleterre, peut-être simultanément avec celle ici.

. . . . . .

MARCEL.

Paris, 122, *rue du Bac*.
12 *novembre* 1899.

Ma maman chérie,

J'ai été retardé pour t'écrire par Morand qui

(1) Il s'agit d'un grand livre sur François Villon dont Marcel Schwob ne rédigea jamais que deux chapitres.

(2) Ecrivain anglais, ami d'Oscar Wilde et de Marcel Schwob.

vient travailler avec moi tous les jours pour préparer notre traduction d'Hamlet pour l'impression : il paraîtrait que Sarah compterait le reprendre — si nous n'avons pas la peste d'ici là ! Il s'en va tard et je n'ai juste que le temps de faire ma lettre — et après je suis épuisé. Je souffre un peu moins depuis quelques jours. Je veux espérer que cela va durer. Donne-moi de vos nouvelles à tous. J'en suis très privé. Dis à Maggie que j'ai lu *Bleu d'Outre-Mer*(1); je ne suis pas du tout de son avis sur les femmes anglaises — mais l'article est très bien, tout comme celui sur Glück — Sidney Colins(2) vient de publier en deux volumes la *Correspondance de Stevenson* où figurent en belle place les lettres qu'il m'a adressées. Rien de nouveau d'ailleurs. Je redoute beaucoup. l'arrivée de la peste, qui me paraît imminente.

MARCEL.

P.-S. — Babin dîne avec nous ce soir et me charge de ses affectueux souvenirs. J'ai reçu aussi la visite d'André Brunschwicg ; et l'album — très beau — de Grandjouan(3) à qui je vais écrire.

Paris, 12?, *rue du Bac.*
16 *novembre* 1899.

Ma maman chérie,

Nos lettres se sont croisées. Hier j'étais encore souffrant et n'ai rien pu envoyer au *Phare*. Je ne

(1) Sa sœur s'occupait de littérature.
(2) Ami de Stevenson, érudit anglais. Conservateur au British Museum.
(3) Dessinateur aux tendances politiques très avancées, originaire de Nantes.

suis pas très brillant aujourd'hui. C'est vrai, c'est moi le coupable du silence. C'est le voyage de Maurice qui m'a fait oublier que je t'avais promis une seconde lettre.

17 *novembre.*

Je reprends ma lettre ce soir — hier j'ai été interrompu par le travail avec Morand et après il était trop tard pour le courrier. Nous avons donné les deux premiers actes à l'impression ; demain je pense que nous pourrons donner le troisième, et j'espère que nous aurons fini mardi : il ne restera plus ensuite pour moi que l'introduction qui sera dure. — J'ai reçu de très belles propositions pour mon livre sur Villon d'une nouvelle maison d'édition la *Société d'éditions artistiques*, dirigée par Pierre Gaultier, qui va publier le magnifique livre sur le château de Versailles de Pierre de Nolhac. On me propose de le publier à 4 fr. 50 — en me donnant 0 fr. 80 l'exemplaire — tirage à trois mille payable à la mise en vente — ce qui ferait 2.400 francs. Malheureusement je crains de ne pouvoir me limiter au format à 4 fr. 50. J'ai écrit à M. Gaultier et je vais causer avec lui. Je pense qu'en tout cas nous nous arrangerons.

Rien de nouveau par ailleurs. La petite Marguerite et oncle Léon vont mieux. M^lle^ Moreno a un assez mauvais rôle dans *Diane de Lys* mais elle va jouer *Andromaque*. Elle me charge de mille tendresses. Dis à Maggie que j'ai lu son feuilleton musical sur Orphée et qu'il était très bon.

Je vais un peu mieux aujourd'hui, et j'avoue que la majorité du ministère me rend un peu de

courage. Sera-ce pour longtemps ? — *Literature* a publié une lettre que j'ai écrite au sujet de la nouvelle édition d'Hamlet par le professeur Dowden et je commence à être bien connu en Angleterre.

La publication de la *Correspondance de Stevenson* y aidera aussi beaucoup. C'est une grande ressource pour l'avenir à cause des revues anglaises, qui paient extrêmement bien.

Donnez-moi bientôt des nouvelles, ma maman chérie ; embrasse mille fois Maggie, Maurice, les enfants et Marie ; toi je t'aime et je t'embrasse de tout mon cœur.

MARCEL.

P. S. — J'ai vu avec plaisir que M. Sarradin a été contraint de citer toute l'enquête du *Phare* sur le projet de chemin de fer.

Paris, 122, *rue du Bac.*
22 *novembre* 1899.

Ma maman chérie,

Merci de ta bonne lettre de ce matin ; je ne saurais te dire combien je me réjouis de te savoir bien portante malgré l'hiver. Pour moi, c'est très instable. Je suis un peu plus fort, mais le moral est bien mauvais et je ne sors pas des humeurs noires et du découragement, sans qu'il y ait d'autres raisons que la santé qui doit exercer une déplorable influence. Enfin !

Je suis occupé de l'introduction d'Hamlet que nous avons enfin achevée hier avec Morand et terminé de livrer à Fasquelle. A ce propos tu m'avais mal

compris quand je t'ai parlé des tournées de Sarah : je t'avais dit qu'elle ne le jouait pas *pour ainsi dire* : en effet, elle l'a joué en moyenne trois fois par mois depuis juin. — Seulement quand elle joue à Vienne ou à Lisbonne, c'est là-dessus qu'elle se fait sa réclame.

Je te disais aussi que j'avais reçu de belles propositions de la Société d'éditions artistiques pour mon Villon. — J'ai à peu près traité avec eux — ils feront tout ce que je veux pour la matière même du livre, avec photogravures et illustrations. — Tirage à trois mille ici et à deux mille dans la traduction anglaise, avec 0 fr. 80 par exemplaire tant ici que là-bas — et (c'est encore là le point litigieux) 1 franc par exemplaire pour les éditions qui suivraient.

Je suis allé cette après-midi voir oncle Léon pour te donner des nouvelles fraîches. Un peu moins bien aujourd'hui, il va bien mieux depuis une quinzaine, dort bien et n'a pas de crises.

. . . . . .

J'ai lu les articles de Maggie qui sont très bien — "les docks Saint Paul," etc., et je suis bien heureux de ce que tu me dis du succès de Maurice.

. . . . . .

MARCEL.

Paris, 122, *rue du Bac.*
22 *décembre* 1899.

Ma maman chérie,

J'ai pu juste sortir hier pour t'envoyer *Hamlet*. J'espère que j'en aurai pour Maurice et Maggie.

— J'ai pu en faire envoyer un par l'éditeur à Brunschwicg — mais les recettes sont très mauvaises — trois mille francs — nous ne gagnerons rien à cette reprise qui ne pourra durer longtemps. C'est de la guigne : pièce interrompue — si cette gredine (1) nous avait joué un mois plus tôt on faisait soixante représentations admirables.

. . . . . .

Paris, 122, *rue du Bac.*
jeudi, 28 *décembre* 1899.

Ma maman chérie,

Merci de ta bonne et prompte lettre qui m'a rassuré. Je suis toujours bien patraque sans être positivement souffrant — et ne puis travailler : dès quatre heures je suis exténué. Tu as vu qu'*Hamlet* a déjà été remplacé par la *Dame aux Camélias*. — on le rejouera mais c'est bien mauvais signe. J'en suis désolé ! Mlle Moreno va mieux. Dis à Maurice et à Maggie que j'ai pu avoir deux exemplaires d'*Hamlet* pour eux et je les leur enverrai sitôt le jour de l'an passé pour plus de sûreté. Rien de nouveau par ailleurs. Je ne vois personne à cette fin d'année, qui fait toujours office de machine pneumatique. Cette lettre ne compte que pour t'empêcher d'être inquiète.

. . . . . .

MARCEL.

(1) Sarah Bernhardt.

Paris, 122, *rue du Bac.*
31 *décembre* 1899.

Ma maman chérie,

Avant toute chose je te souhaite une bonne santé, beaucoup de tranquillité, et moins de soucis, si Dieu le permet. Embrasse Maggie et Maurice pour moi et souhaite-leur une bonne et heureuse année. J'ai bien reçu ta lettre ce matin et son contenu dont je te remercie de tout mon cœur. Oui, hélas, la reprise d'*Hamlet* est bien mauvaise, et hier Sarah a fait relâche pour cause d'enrouement, dit elle, mais en réalité parce que la recette était nulle et qu'elle perdait encore moins à ne pas jouer. J'en suis désolé. Les réclames que Fasquelle pourrait faire ne serviraient guère en ce moment, noyées qu'elles seraient parmi les livres d'étrennes. Comme je suis ennuyé de ce que tu me dis sur la santé de Maurice ! Il faudrait absolument qu'il prenne quelques jours de repos. Si Marie est un peu moins bien, pourquoi ne l'emmène-t-il pas avec lui soit au Croisic, soit ailleurs ? Il me semble que ce serait une chose possible à faire. Je suis assez surpris de ne pas trouver ma lettre parisienne dans *Le Petit Phare* — j'en ai envoyé une vendredi et une autre hier soir. Je crains qu'elles aient été retardées par cette maudite poste, et je le regrette bien, car je n'en étais pas mécontent.

Je suis bien heureux que la traduction d'*Hamlet* t'ait fait plaisir. Oui, certes l'introduction m'a donné beaucoup de mal, mais j'espère qu'elle me fera honneur, surtout en Angleterre. L'un de mes articles a paru là-bas dans *Literature* mais je n'en ai

pas encore été payé. Quelquefois on ne reçoit son argent que trois mois après, ce n'est pas très pratique. J'ai reçu un mot bien bien gentil de M. Brunschwicg et de Grandjouan — dont je les remercie bien.

Nous enverrons des étrennes aux enfants chez toi, afin que tu aies le plaisir de les leur donner, aussitôt que les magasins seront abordables. Hier il n'y avait pas, demain il n'y a pas à y songer.

Mlle Moreno joue Œdipe Roi cette après-midi. Elle m'a chargé de mille souhaits pour vous tous et de t'embrasser tendrement.

Je ne vais pas beaucoup mieux et je souffre sans être bien souffrant — mais tous ces changements de temps et de température m'éprouvent beaucoup. Je voudrais bien, ma maman chérie, te savoir débarrassée de ta vilaine névralgie dentaire. Si c'est très localisé essaie donc des vaporisations de chloréthyle (tubes de Benque) à l'extérieur bien entendu. Cela cause un froid intense qui souvent fait disparaître le mal sur le champ. Car je suppose que tu as dû prendre de l'antipyrine.

Embrasse mille fois Maggie, Maurice ; et les enfants pour moi, ainsi que Marie ; toi je t'aime et je t'embrasse de toute mon âme.

MARCEL.

P. S. — Dis-moi s'il y a quelque chose qui puisse te faire plaisir. — Je serais bien heureux de te l'envoyer.

Paris, 122, *rue du Bac.*
13 *janvier* 1900.

Ma maman chérie,

Je ne t'ai pas répondu plus tôt parce que nous

avons été très en l'air ces jours-ci. Maurice avait dû te dire que nous désirions déménager, pour plusieurs raisons dont la principale était la distance, d'où l'obligation horriblement coûteuse des voitures. L'autre c'est qu'il manquait ici une pièce où mettre les gens pendant que je travaille. Après bien de la difficulté nous avons enfin trouvé l'idéal — un appartement donnant sur le Palais-Royal, 41, rue de Valois, au second, avec un salon de travail plus grand, plus lumineux et plus gai que le nôtre, chambres à coucher et salon donnant sur les jardins. C'est plus cher qu'ici de cinq cents francs — 2.200 — mais nous y économisons encore fortement puisqu'aucun de nous n'aura jamais ni jour ni nuit pour nos occupations quotidiennes à prendre de voiture, et que je pourrai dans ce quartier marcher bien plus et sortir le soir. De plus la vie sera moins chère à cause du marché Saint-Honoré et du voisinage des Halles. Enfin l'appartement est beaucoup moins froid que le nôtre — sur les jardins le soleil l'après-midi — et rue de Valois le matin. De là, j'irai facilement à toutes les bibliothèques sans jamais prendre un fiacre. Je ne crois pas que nous ayons fait là une chose déraisonnable. Nous déménagerons en avril. — Voilà les nouvelles — Je suis bien heureux que Lucette aille mieux ; dis à Georges que j'ai reçu sa lettre et qu'elle m'a fait bien plaisir.

Dès que je saurai les jours de représentation pour Hamlet la semaine prochaine, j'enverrai une place au fils de Lessard. Sarah, qui est souffrante, a coupé la moitié de la pièce et la joue n'importe comment au milieu de la totale indifférence du public : c'est monstrueux. Tu penses que je n'y ai pas mis les pieds. J'ai écrit à Brunschwicg pour le remercier

de son gentil article. D'ici deux ou trois jours j'enverrai leurs exemplaires à Maggie et à Maurice. J'ai un peu moins souffert ces jours derniers — si cela pouvait durer !

. . . . . .

MARCEL.

Paris, 122, *rue du Bac*,
20 *janvier* 1900.

Ma maman chérie,

. . . . . .

Pour moi je souffre beaucoup localement depuis trois jours et je vais voir, si cela ne cède pas, Jayle le chef de clinique de Pozzi, qui lui-même est inabordable en ce moment. Cela m'énerve au dernier point, m'empêche de dormir et arrête tout travail. La décoration de Morand ne m'a pas indigné : Quant à moi je ne voudrais pas l'avoir avant Maurice : ce serait une chose très injuste. Et puis j'avoue que je n'y tiens pas. J'aimerais mieux être bien portant je t'assure.

Mlle Moreno a eu un grand succès dans un infect à propos pour Molière, et Roujon s'occupe activeà contraindre Claretie à lui faire une belle place au Théâtre Français. Il est disposé à aller jusqu'au bout, et ce ne sera pas trop tôt.

J'ai vu ces jours-ci un critique américain Vance Thompson qui m'a fait un magnifique article dans un beau livre qu'il vient de publier : *French portraits*. Il paraît que j'ai un public très passionné en Amérique. Et moi qui ne peux pas souffrir ce pays-là ! Enfin ! Il me dit qu'il veut m'arranger une série de conférences là-bas. Si je pouvais je gagnerais

beaucoup d'argent. Il faudrait aller bien. En tout cas ce sera une précieuse ressource.

Rien de nouveau par ailleurs. J'ai été bien heureux que tu approuves notre déménagement. A tous les points de vue nous serons mieux et moins isolés. Je pourrai beaucoup plus facilement revoir des journalistes, quoique je n'y tienne guère pour le moment et que la littérature dans les journaux soit devenue un fichu métier. Je vais essayer d'envoyer une "lettre ce soir(1)" — et dans ce but je te quitte.

. . . . . .

Paris, 122, *rue du Bac*.
28 *janvier* 1900.

Ma maman chérie,

. . . . . .

L'article de Maurice était très bien. J'ai été un peu plus fatigué ces deux jours et n'ai pu envoyer de lettres. Je n'ai pu encore voir Jayle qui est très occupé, et que je ne veux pas faire venir exprès, ces visites étant coûteuses. Dis à Maggie que ses articles étaient très bien et que je me réjouis de tout cœur de ses succès que tu m'as racontés. Mon travail s'avance et je fais un beau livre — j'en ai maintenant l'absolue certitude. Malheureusement les recettes d'Hamlet sont basses : Sarah le joue d'une manière *infâme* ainsi que je l'apprends de tous les côtés.

Rien de nouveau par ailleurs.

. . . . . .

MARCEL.

(1) Une " Lettre Parisienne " pour le *Phare*.

Paris, 122, *rue du Bac.*
24 *février* 1900.

Ma maman chérie,

Deux lignes pour que tu ne sois pas inquiète. J'ai pu aller chez Pozzi lundi, mais j'ai été repris par la grippe et la fièvre très fort. Aujourd'hui je suis un petit peu mieux. Je n'ai pu revoir Pozzi à cause de cela et à cause de la Haute-Cour. Mais sitôt qu'il aura un instant je le verrai. — Rien d'autre; Mlle Moreno a eu un grand succès dans *Andromaque*. Anatole France est venu l'entendre et a été ravi — si je peux je travaille demain, lundi et mardi au Dr Jeckyll(1), le premier acte est fait, il y en a quatre.

. . . . . .

MARCEL.

P.-S. — J'avais écrit à Emile Faguet pour le féliciter de son élection à l'Académie. — Voici ce qu'il me répond :

" Monsieur et cher confrère et futur " confrère " je suis particulièrement sensible à vos aimables félicitations et je vous en remercie de tout mon cœur. Signé : Em. FAGUET ".

C'est plutôt flatteur.

Paris, 122, *rue du Bac.*
1er *mars* 1900.

Ma maman chérie,

Deux mots donc pour te dire que Maurice et

(1) Projet de pièce d'après la nouvelle de R.-L.- Stevenson.

Georges sont venus déjeuner. Je comprends tout ton chagrin du départ du pauvre petit. C'est un enfant ravissant, beau et intelligent au possible et quelle adoration il a pour son père ! Enfin, il est impossible de rêver un garçon de onze ans plus gentil, plus sérieux et plus affectueux. Ils dînent chez oncle Léon ce soir et déjeuneront ici demain. Merci, maman chérie, pour l'argent que Maurice m'a bien remis. Pour moi, je vais un peu mieux aujourd'hui mais tu as dû voir à l'absence de " lettres parisiennes " que j'avais été affreusement repris par la grippe. Je ne pourrai voir Pozzi que lorsque tout cela sera un peu calmé. Autrement il ne pourrait rien y voir ni y comprendre.

Malgré cela nous avons pu avancer le Dr Jeckyll et il n'y a plus maintenant qu'à fixer l'extrême fin du quatrième acte. Tout le reste est fait, sauf la révision, et il me semble que c'est une très belle pièce. En tout cas, elle nous fera honneur. — Mais j'aimerais mieux l'honneur et l'argent.

Rien de nouveau autrement. Mlle Moreno a a trouvé Georges ravissant; elle va jouer la semaine prochaine Camille dans *On ne badine pas avec l'amour* et rejouer Andromaque où elle a eu un grand et beau succès, très discuté, mais suivi passionnément par les amateurs de la Comédie.

. . . . . .

MARCEL.

Paris, 122, *rue du Bac.*
Dimanche, 18 *mars* 1900.

Ma maman chérie,

Je travaille beaucoup à ma pièce avec Thompson.

La pièce anglaise est finie. Il s'agit maintenant de faire la française et le premier acte est bientôt terminé. Il y en a quatre. Je compte la lire à Coquelin et je pense qu'il sera enthousiasmé du rôle. Si cela pouvait marcher !

. . . . . .

MARCEL.

Paris, 122, *rue du Bac.*
1er *avril* 1900.

Ma chère maman bien-aimée,

Si je ne t'ai pas écrit aussitôt c'est que je ne l'osais pas, n'ayant pas compris par les télégrammes de Maurice si on avait osé te dire ou non l'horrible chose. Aucune douleur, ma pauvre maman, ne t'aura été épargnée. Sache seulement que mon malheureux oncle Léon n'a pas souffert même une seconde et que lui qui redoutait tant la souffrance a été emporté sans le savoir pendant son sommeil. Je l'ai vu à neuf heures et demie vendredi matin et il avait dû mourir à six heures du matin; il semblait dormir et il avait les yeux fermés — sans avoir fait un mouvement, la tête absolument reposée et calme et appuyée sur l'oreiller telle qu'elle l'était quand il s'était endormi. Il avait causé et ri avec son élève Métin jusqu'à dix heures puis s'était endormi — et il ne s'est pas réveillé. Je ne peux pas te dire quel a été, quel est mon profond chagrin... Maurice te dira tout. Je veux seulement qu'il apporte ce mot pour que tu saches que je n'ai pas

cessé de penser à toi dès la première seconde.

. . . . . .

MARCEL.

Paris, 41, *rue de Valois*.
25 *avril* 1900.

Ma maman chérie,

. . . . . .

L'installation ici m'a bien fatigué et je ne suis pas encore remis de cette lassitude. D'autant plus qu'il m'est venu un travail pressant. Vance Thompson a été prévenu que la grande actrice américaine Mme Carter manque d'un grand rôle pour la rentrée, et il a pensé à Jane Shore. Morand et moi nous y travaillons donc assidûment : il faut que la pièce soit livrée en anglais au mois d'août. Elle sera très belle. Nous la reprendrons ensuite ici en français. Si nous réussissons cela devra nous rapporter beaucoup — car les succès en Amérique sont très lucratifs.

. . . . . .

MARCEL.

Paris, 41, *rue de Valois*.
8 *mai* 1900.

Ma maman chérie,

Merci de tout mon cœur pour ta bonne lettre de ce matin et la charmante photographie de Loutte nous a bien fait rire. J'espère que nous la verrons bientôt, quant à Georges nous y comptons fermement; et toi, ma maman chérie, je voudrais bien que le moment fut venu où je vais pouvoir enfin t'embrasser. Je suis bien heureux du succès de

Maurice, je n'osais pas l'espérer si complet. Dis-lui qu'il sait bien ce que je lui souhaite : un peu de bonheur — il le mérite tant. Pour moi j'ai été souffrant toute la semaine passée, surtout à cause des orages que je ne peux pas supporter. Depuis deux jours je vais un peu mieux. Mlle Moreno joue ce soir ; elle a eu beaucoup de succès ces jours-ci dans la scène de *Ruy Blas*. Elle me charge de vous embrasser tendrement. Quant à ma pièce avec Morand, je suis moins désolé ; il est arrivé à travailler de la façon que je lui demandais. C'est une pièce superbe, et qui est assurée du succès. Le scénario des deux premiers actes est achevé, et nous sommes en train d'écrire la moitié du quatrième, qui est le grand acte. Nous ferons entièrement la pièce dans le courant de l'été. Je la crois assurée d'un très grand succès ; elle a tout ce qu'il faut pour cela. Je n'oublie pas que c'est encore à Maurice que je le dois, puisque c'est lui qui m'a apporté *The London Stage* où j'en ai trouvé l'idée. Ici les élections ont été navrantes. Contre mon attente, c'est la province qui nous sauve, mais la République va être sérieusement menacée aux prochaines élections législatives.

Rien de nouveau par ailleurs.

. . . . . .

MARCEL.

Paris, 41, *rue de Valois*.

18 *mai* 1900.

Ma maman chérie,

J'ai été encore bien mal à l'aise cette semaine sans quoi je t'aurais écrit plus tôt. Donne-moi des

nouvelles de Maurice qui doit bien s'ennuyer à Vannes. Je suis aussi furieux que lui du résultat des élections : les modérés ont trahi les socialistes. C'est abominable. Ici c'est un gâchis sans nom. Nous aurons un joli Conseil Municipal. J'espère qu'ils vont gaffer le plus possible. J'ai eu des ennuis avec Thompson : il a brusquement découvert que Jane Shore ne plairait pas en Amérique. Heureusement Morand et moi nous ne nous sommes pas laissé décourager et nous continuons à y travailler. Mais l'affaire américaine ne se fera plus. Quant au Dr. Jeckyll — après ce procédé singulier de Thompson avec nous, je suis obligé de le laisser de côté au moins pour l'instant. C'est fâcheux.

. . . . . .

Mlle Moreno me charge de bien te remercier de ta lettre qui lui a fait un grand plaisir. Elle joue presque tous les soirs. Demain elle joue la reine de *Ruy Blas*. Le 27, elle va à Rouen pour l'inauguration du monument de Guy de Maupassant. Plus elle va, plus elle est aimée et demandée par le public — ce qui ne diminue pas, comme tu penses, la jalousie des bons camarades. A Rouen on a écrit à Gustave Larroumet pour le supplier d'intervenir auprès d'elle pour la faire venir.

Je travaille doucement à mon livre : malheureusement mes souffrances m'énervent et empêchent le travail continu qu'il faudrait.

. . . . . .

MARCEL.

Paris, 3 *juin* 1900.

Ma maman chérie,

Maurice te dira que j'ai vu le Dr Jayle. Il ne voit

de possible pour moi que la résection de l'intestin qui risque de me laisser avec une horrible infirmité. Cependant il va essayer de me faire subir un traitement — qui sera je le crains — très douloureux — et que j'ai commencé hier. J'irai chez lui trois fois par semaine. Ce n'est pas gai. Enfin s'il pouvait me soulager un peu ! Mais je n'ai pas beaucoup d'espoir. — Nous déjeunons ce matin chez Mme Arman avec Anatole France. Elle est venue nous inviter hier pendant que j'étais chez le docteur.

Mlle Moreno me charge de te remercier et de t'embrasser. Elle a eu un immense succès à Rouen, comme tu as pu le voir dans les journaux. J'espère que je vais pouvoir travailler un peu si j'arrive à souffrir moins. Je le voudrais tant !

. . . . . .

MARCEL.

Heath Edge Haslemere — Surrey.
20 *août* 1900.

Ma maman chérie,

Je voulais te répondre hier et je ne l'ai pas pu, parce que c'était dimanche, et que la poste ne marche pas. Et puis, hier j'ai eu une assez mauvaise journée ; j'espère que celle d'aujourd'hui sera meilleure. J'ai un peu plus de forces ; je peux marcher un peu ; je souffre moins, mais l'état de mon ventre ne change pas et cela m'empêche de faire quoi que ce soit. Le pays ici est charmant et je crois que l'air y est excellent. Du moins on le fait payer. Je n'ai jamais vu d'endroit où on soit forcé de dépenser

plus d'argent pour les menus objets de la vie courante.

. . . . . .

Je ne puis te dire combien je pense à mon pauvre papa et le souvenir de plus en plus grand qu'il occupe dans ma vie. Toutes les choses qu'il m'a racontées me reviennent si souvent ! Et je regrette tant de n'avoir pas encore plus causé avec lui que je n'ai fait ! J'aurais bien voulu passer cette triste journée avec vous tous — et je suis bien loin. Je penserai bien à vous jeudi.

. . . . . .

MARCEL.

P.-S. — J'envoie un mot à Maurice sur l'autre page.

Mon cher Maurice,

L'avis de Baron n'a fait que me confirmer dans une résolution que j'avais prise. Whibley s'est adressé à son *lawyer* mais nous n'avons pas encore la réponse. Je pense qu'elle viendra demain. J'ai les pièces(1) de Marguerite mais je n'ai pas encore les miennes. Je ne crois pas qu'il y ait de difficultés. En tous cas, s'il y en avait je t'aviserais de suite. Merci de tout ce que tu fais pour nous ; je voudrais bien aller sérieusement mieux pour pouvoir faire à mon tour pour toi à mon pouvoir.

Embrasse Georges, Lucette et Marie dès leur retour.

Ton frère qui t'aime.
MARCEL.

(1) Les pièces d'Etat-Civil. Marcel Schwob devait se marier avec Mlle Moreno à Londres.

Heath Edge Haslemere-Surrey.
25 *août* 1900.

Ma maman chérie,

Je reçois ce matin ta lettre pour laquelle je te remercie de toute mon âme. J'ai confiance que tes souhaits de bonheur seront réalisés et que papa t'a entendue. Je ne puis te dire combien je suis ému de ce que tu m'écris et combien je t'en aime davantage, si c'était possible. J'ai copié ta lettre pour l'envoyer à Mlle Moreno. Crois que la journée de jeudi j'ai été avec vous tous par le cœur.

Il me semble que je vais un peu mieux et que je prends des forces. Ce qui est certain, en tous cas, c'est que Rieffel (1) a beaucoup soulagé mes souffrances. J'ai surtout à combattre maintenant une longue période d'affaiblissement ; je suis beaucoup moins énervé ; une des preuves c'est que je puis maintenant écrire une lettre à tête reposée.

Holman, le *lawyer* de Whibley (2), a vu le Registrar de Bartholomew's Close. Je suis tenu d'avoir une résidence dans la Cité, et à cet effet j'ai télégraphié aujourd'hui de louer une chambre à mon nom à Cannon Street, Hôtel-Cannon Street. Maurice voudra-t-il bien m'y faire expédier *Le Grand Phare* tous les jours et une lettre insignifiante. — Cela va coûter cher, naturellement : lundi il faudra que j'aille à Londres pour y déposer des bagages — peut-être y coucher. — De plus les deux consentements

(1) Chirurgien qui opéra et soigna Marcel Schwob.
(2) Charles Whibley, l'érudit anglais, ami de Marcel Schwob, qui le reçut dans sa maison de campagne.

doivent être traduits et légalisés. Veux-tu prier Maurice, si les pièces sont prêtes et n'ont pas été transmises de les envoyer sur-le-champ à Me Renaudin, notaire à Sceaux, qui fera faire de suite les légalisations nécessaires et me les transmettra. Mais c'est urgent. En effet je devrai me présenter le 15 septembre devant le Registrar pour faire ma déclaration et la cérémonie aurait lieu le 17 ou le 18. Je ne veux pas retarder d'un jour — car je me fais une telle joie de revenir t'embrasser à Paris que je ne voudrais pas qu'il y ait un contretemps.

. . . . . .

Ton fils.
MARCEL.

Heath Edge Haslemere-Surrey.
5 *septembre* 1900.

Ma maman chérie,

. . . . . .

Les pièces légalisées n'ont dû parvenir qu'hier soir au sollicitor de Londres ; tout cela nous a mis bien en retard. Néanmoins je serai sûrement de retour à Paris pour le 20 de ce mois : il le faut absolument pour mon travail avec Morand sur Jane Shore.

. . . . . .

Mlle Moreno me transmet ce matin une lettre de Maurice lui annonçant son arrivée pour vendredi à Paris avec Georges : il te précéderait donc. En ce cas je voudrais bien, s'il le pouvait qu'il avance de quelques jours son voyage en Angleterre afin de

pouvoir être avec nous : d'autant plus que quelques jours de campagne ne pourraient que lui faire du bien — il doit avoir tellement besoin de repos !

Pour moi, je continue à souffrir moins ; mais pour le reste il n'y a pas grande amélioration, la cause d'affaiblissement ayant plutôt tendance à se développer — sinon que l'air d'ici maintient mes forces. Mais mon état général est certainement meilleur en ce qui concerne les nerfs.

Nous allons donc nous voir dans peu de jours, ma maman chérie, et je ne puis te dire combien je m'en réjouis — il y a si longtemps que je ne t'ai embrassée ! M. Whibley me charge de ses meilleurs compliments pour vous tous : le troisième volume du Rabelais d'Urquhart qu'il vient de publier m'est dédié. Voici la dédicace, rédigée par Henley :

To
Marcel Schwob
Artist in the language and the slang of France
Scholar in many tongues
Student and historian of Francis Villon
This Frenchman's englishing
of an amazing
and immortal ancestor

July 1900.

Je ne crois pas pouvoir m'en plaindre !

Dis à Maurice qu'il prenne garde de pourvoir Georges de vêtements chauds : depuis quelques jours il gèle toutes les nuits. Dans la journée depuis deux jours le temps est admirable.

. . . . . .

MARCEL.

Paris, 41, *rue de Valois*.
19 *novembre* 1900.

Ma maman chérie,

. . . . . .

Je profite pour t'écrire de la première journée passable que j'ai eu depuis un mois. Néanmoins je puis travailler avec Morand à notre pièce qui s'avance bien. Nous avons de grands ennuis avec notre collaborateur Vance Thompson ; mais j'espère que nous parviendrons à les vaincre. Quant à Sarah, je suppose que vers la fin de ce mois, le 1er décembre au plus tard, elle commencera ses représentations en Amérique.

Un jeune peintre américain (1) a fait un très joli dessin de moi qu'il va faire lithographier. S'il est réussi je te l'enverrai aussitôt. Cela sera mieux qu'une photographie.

. . . . . .

MARCEL.

Paris, 41, *rue de Valois*.
Dimanche 1900.

Ma maman chérie,

. . . . . .

Maurice t'a dit que Marguerite a eu une petite bronchite qui l'a tenue cloîtrée pendant neuf jours. Elle va mieux maintenant. Claretie l'a autorisée à créer le rôle dans une belle pièce de Morand (2) qui

(1) Simpson.
(2) *L'Ile Heureuse*.

sera jouée aux Escholiers vers le mois d'avril. J'espère que ce sera un grand succès. Mais en attendant je voudrais qu'on puisse enlever son sociétariat ; et je ne peux dire combien je serai reconnaissant à Maurice de ce qu'il pourra faire.

J'ai écrit à la Société des Auteurs *lundi* pour l'avance de mes droits, afin de rembourser *Le Phare*. Je n'ai pas encore de réponse ! mais cela ne peut tarder. Ils se font tirer l'oreille.

. . . . . .

Notre pièce avec Morand sera bientôt finie et nous arriverons à temps pour la livrer à la fin de l'année. J'en suis très content, et je crois que c'est un gros succès assuré. Je voudrais être aussi sûr de voir ma santé se rétablir. Enfin !

Maurice a dû te parler du Chinois (1) que j'ai pris ? Je m'en félicite de jour en jour. Jean ne vient plus qu'une fois par jour et vers le 15 de ce mois il ne viendra plus du tout. C'est évidemment une dépense — mais c'est une économie sur Jean et au moins une utilité dans la maison. Il est très adroit, très soigneux et très attentionné pour moi.

. . . . . .

MARCEL.

Paris, 41, *rue de Valois*.
23 *janvier* 1901.

Ma maman chérie,

. . . . . .

Pour moi, me voilà encore bien patraque aujour-

(1) C'est le domestique chinois Thing, qui l'accompagna par la suite dans ses voyages et le soigna avec dévouement.

d'hui et je t'écris sur mes genoux. Pardonne-moi donc si j'écourte.

Bellasco (1) est enthousiasmé de notre pièce et nous devons passer en janvier prochain dans un nouveau théâtre qu'il fait construire à New-York et pour l'inauguration. Si nous pouvions réussir ! ce serait la tranquillité pour plusieurs années au moins.

MARCEL.

1, *South view villas, Havre des Pas, Jersey.*
26 *avril* 1901.

Ma maman chérie,

Je suis arrivé ici avant-hier bien fatigué et je n'ai pas eu le courage de t'écrire avant, tant je suis triste et découragé. Je suis ici tout seul et c'est affreux. Le Dr Chappuis me trouve bien affaibli et malade : je voudrais que Maurice lui écrive pour savoir à quoi s'en tenir. Son adresse est : Victoria Street Jersey. Il fait beau temps mais je ne puis guère en profiter ; il m'est interdit de marcher même modérément et d'ailleurs je ne le pourrais pas. Si je puis résister à cette vie solitaire, il faudra que je reste ici quatre mois et c'est seulement après que le Dr Chappuis songe à m'envoyer en septembre à Uriage : dont seul il espère quelque chose et pas grand'chose. C'est une dépense monstrueuse ; je ne sais à quoi me vouer et on m'interdit tout, même la lecture.

. . . . . .

(1) Directeur américain qui s'appropria la pièce sur Jane Shore.

1, *South view villas, Havre des Pas, Jersey.*
1er *mai* 1901.

Ma maman chérie,

Merci de tout mon cœur pour ta lettre, que je viens de recevoir, et pour l'argent qu'elle contient. Je crains bien que le Dr Chappuis n'ait subi aucune influence, car son avis est le même aujourd'hui qu'il y a huit jours. Sauf, les poumons et peut-être le cœur, j'ai tous les organes malades, et il sera très difficile de me relever de là. Je t'assure qu'il me faut un rude courage pour rester seul ici. Et il n'y avait pas d'autre solution possible, ma maman chérie, la qualité de l'eau ni la saison ne me permettant aucune des plages à proximité de Nantes et aucune des conditions sanitaires, de commodité, et de bon marché relatif où je me trouve placé. D'ailleurs personne n'aurait pu rester avec moi pendant quatre longs mois que cela va durer. Si seulement je pouvais avoir un espoir ferme, je supporterais bien des choses. Enfin le Dr Chappuis m'assure que je ne suis en danger que d'une maladie quelconque qui pourrait survenir. Il n'y a donc pas d'inquiétude grave à avoir pour mon état immédiat.

A l'heure où tu recevras cette lettre je pense que Marguerite aura vu Georges et sans doute Maurice. Cela me fait bien de la peine de ne pouvoir embrasser à son passage ce cher enfant que j'aime tant. Dieu sait quand je le reverrai maintenant.

Je suis bien heureux du succès de Maurice à Saint-Etienne. Je n'en doutais pas d'ailleurs. Veux-tu, ma maman chérie, me faire adresser ici *Le Petit*

Phare et le faire interrompre à Paris rue de Valois.

Que te dire ? Il fait mauvais temps. Cela m'empêche de sortir car on me défend de m'exposer au froid ou à l'humidité. Je ne puis manger que très peu et d'un régime qui me devient déjà répugnant tant il est monotone. Je force donc les doses de képhir ou de lait fermenté que je tolère et que je peux boire.

. . . . . .

MARCEL.

1, *South view villas*, *Havre des Pas*, *Jersey*.

24 *mai* 1901.

Ma maman chérie,

Le télégramme de Maurice que j'ai ouvert n'est arrivé qu'après le départ de Maggie. Je lui réexpédierai la lettre dès qu'elle arrivera. Je ne puis te dire combien je suis peiné par ta lettre, ma maman adorée. Je ne fais qu'y penser. Il n'est pas possible que ce brusque malaise des yeux (1) dure. C'est une mauvaise crise. En tout cas, sois sûr que je ne compterai pas avec toi selon mon pouvoir — car écrire me fatigue encore bien. Maggie t'aura dit mieux que je ne puis comment je vais. Un peu plus de forces, voilà. Autrement les progrès sont bien, bien lents. Peut-être après plusieurs injections de sérum y aura-t-il un réel changement, je l'espère de tout mon cœur. Le départ de Maggie me laisse bien seul et si Marguerite *peut* venir ce ne sera guère avant le milieu de juin. Si je pouvais travailler, la

(1) Mme Schwob mère devait devenir aveugle.

solitude m'affecterait moins ; mais jusqu'ici impossible.

Morand a lu *Jane Shore* à Sarah : il est probable qu'elle prend la pièce, mais nous n'aurons sa signature au bas d'un traité qu'à la fin du mois prochain.

Je suis à bout, ma maman chérie, pardonne-moi. Soigne bien tes pauvres yeux. Je pense de loin à la triste date du 6 juin, et ce jour-là, tu sauras que mon cœur est avec toi.

. . . . . .

Ton fils.
MARCEL.

Dimanche 1901.

Ma maman bien-aimée,

Comme je suis heureux de te savoir bien arrivée à Paris et que tu ne sois pas seule dans ce terrible chagrin. Et comme je voudrais être auprès de toi ! Crois-tu donc que moi aussi je n'ai pas besoin de toi, que je n'ai pas besoin de ma maman ! Crois-tu que la pensée de toi ne m'a pas souvent soutenue dans les affreux moments que j'ai traversés et que je traverse ? Prends courage pour l'amour de nous, ma maman bien-aimée, je t'en supplie, si dure que soit cette nouvelle épreuve et aime-nous toujours comme nous t'aimons.

Merci pour l'argent que j'ai bien reçu, merci de tout mon cœur. J'espère que tu te sens *at home* chez nous.

Je t'embrasse du meilleur de mon âme.

Ton fils qui t'aime.
MARCEL.

Paris, 41, *rue de Valois*.
Samedi.

Ma maman chérie,

Je suis désolé de savoir que tu as été tourmentée de ne pas recevoir de lettre de moi. Tu sais bien, ma maman bien-aimée que ce n'est pas mon habitude d'être négligent, et que dans les circonstances actuelles je n'ai pas envie de te faire gratuitement de la peine. Tout cela est un malentendu, je te croyais rassurée sur mon arrivée par le télégramme de Marguerite et les deux premiers jours j'ai été bien épuisé par mon voyage. Puis de jour en jour j'ai été comme l'oiseau sur la branche, croyant partir chaque lendemain, attendant des permis qui ne sont pas venus. Maintenant je ne pourrai partir que mardi soir. Je serai à Uriage dans la matinée de mercredi, n'y viendras-tu pas, ma maman bien-aimée ? Je l'avais cru et cela me rendrait bien heureux. J'écrirai à Maurice de là-bas. Je suis très éprouvé par la terrible chaleur qu'il fait ici et j'ai hâte de commencer mon traitement. Rieffel que j'ai vu a été moins encourageant à cet égard que le docteur Chappuis ; mais je n'ai plus aucune confiance en Rieffel et je suivrai scrupuleusement les instructions de Chappuis.

Embrasse mille fois pour moi mon cher Maurice, Marie, Georges et Lucette. Combien je voudrais voir ces enfants ! Un bon baiser à Lucette de son oncle. Toi ma maman chérie, je t'aime et je t'embrasse du fond de mon âme.

Ton fils qui t'aime.
MARCEL.

P.-S. — Je te télégraphierai d'Uriage à mon arrivée.

Uriage, Hôtel de l'Europe.
6 *septembre* 1901.

Ma maman chérie,

Je n'ai pu écrire à Maurice qu'à la hâte hier parce que je voulais absolument pouvoir lui envoyer à temps la lettre dont il avait besoin. Cela me fait une peine affreuse de savoir que tu as tant de mal à écrire en ce moment ; sois tranquille, ma maman chérie, je ne compterai pas avec toi et je ne croirai jamais que tu ne penses pas à moi. Pourvu que je puisse avoir de tes nouvelles, c'est tout ce qu'il me faut.

Il faut que je revois Doyen (1) avant de partir : il tire horriblement à la visite et il ne pourra rien me dire de plus. Les plaies sont en bonne voie, mais loin, très loin d'être fermées. L'état général est certainement meilleur. Seulement je vais me trouver pour mon départ en face d'une assez sérieuse difficulté. Sarah Bernhardt a signé, contre mon attente, notre traité avec Marion Crawford(2). Elle avait tardé si longtemps, malgré lettres et télégrammes, que j'avais considéré l'affaire comme perdue. Comme de juste je n'avais pas voulu travailler en vain, sans avoir une certitude. En l'état, je vais être forcé de finir cela avant de partir, et sans doute à cet effet, d'aller passer le mois d'octobre à Sorrente, en Italie, chez Marion Crawford, le séjour à Paris m'étant dangereux dès lors. Je voudrais bien en ce cas pouvoir m'embarquer sans refaire un long voyage en sens inverse. Sera-ce possible ? Voilà ce dont il faut que je cause avec Maurice.

(1) Le célèbre spécialiste du Cancer.
(2) Auteur américain, dont Marcel traduisit *Francesca da Rimini*. Il vivait près de Sorrente à San'Agnello.

Prie-le de ma part de m'envoyer un mot pour me tenir au courant de tout.

. . . . . .

MARCEL.

Paris, 41, *rue de Valois*
Lundi 1902.

Ma maman chérie,

Je suis désolé de savoir par Maurice que tu es de nouveau souffrante ; tâche d'aller mieux, je t'en supplie et donne-nous des nouvelles ! Dis à Maurice que j'avais pour ma "lettre" été coupé par la dernière heure des *Débats*. Mais aujourd'hui, faute de sujet, je ne puis rien envoyer. Je vais couci-couça — mais je peux travailler un peu. Calmette est aux eaux : je le verrai le 1er juillet, à son retour. Guéris-toi, ma maman aimée ; Marguerite t'envoie des tendresses ; embrasse Maurice, Marie et Lucette. Toi je t'embrasse de toute mon âme.

Ton fils qui t'aime.
MARCEL.

Paris, 11, *rue Saint-Louis-en-l'Ile*.
1er *août* 1903.

Ma maman chérie,

Je reçois de bonnes nouvelles de toi par Mlle Bécheux (1). Comme j'en suis heureux ! J'espère

(1) Caissière et secrétaire du journal le *Phare de la Loire*.

que tu vas rester à Portnichet, puisque tu t'y trouves bien. J'ai été si content de voir ton écriture dans la lettre que Maurice m'a envoyée ! Pour moi, ma maman, je suis très abattu ; je ne puis pas écrire. Grâce à M. Nigond(1) nous avons des permis pour les Pyrénées et, Marguerite de retour d'Orange, nous partirons mercredi ; il le faut pour moi. Notre ami Théry est là-bas pour choisir une petite maison le moins cher possible, peut-être à Argelès.

Mes livres ont eu beaucoup de succès ; on me demande d'Allemagne de traduire le *Livre de Monelle ;* en Angleterre j'ai eu un grand article de Gosse (2) à la *Daily Chronicle*, dans le *Blackwood Magazine*, dans la *Saturday Review ;* ici tu as vu sans doute le *Gil Blas* et la *Revue Bleue*.

Mais cela ne me donne hélas pas la santé.

Je t'embrasse et te remercie de ton envoi, ma maman adorée, du fond de mon âme.

Ton fils qui t'aime.
MARCEL.

P.-S. — Donne-moi des nouvelles.

Paris, 11, *rue Saint-Louis-en-l'Ile.*
30 *septembre* 1903.

Ma maman chérie,

Je te souhaite pour Rosch haschanah une bonne santé et tout le bonheur que tu mérites tant : je vou-

(1) Le père du poète, administrateur de la Compagnie du Paris-Orléans.

(2) Edmond Gosse, critique, poète et historien de la littérature anglaise, bibliothécaire de la Chambre des Lords.

drais bien que l'année qui vient maintienne et augmente l'amélioration de ta vue et de ta santé. Souhaite-m'en autant, ma maman bien-aimée : je voudrais tant être un peu plus fort.

Je n'ai que le temps de te griffonner ces mots : je suis seul et Jean Aicard arrive pour la *Légende du Cœur* que Marguerite va jouer cette semaine. Cela nous préoccupe bien. Elle a eu un magnifique succès à Tréguier(1).

Embrasse mille fois Maurice, Georges et Luce; toi je t'embrasse du fond de l'âme.

Ton fils qui t'aime.
MARCEL.

Paris, 11, *rue Saint-Louis-en-l'Ile.*
Mardi.

Ma maman chérie,

Marguerite a eu hier soir à la première (2)un véritable triomphe dont les journaux ne pourront te donner aucune idée parce que les compte-rendus étaient faits sur la répétition générale. Chaumié et Roujon, une grande partie du Conseil Municipal, assistaient à la représentation et sont venus ou l'ont fait féliciter. Au second acte (ce que je n'ai jamais vu à une première), toute la salle pendant plusieurs minutes a insisté pour lui faire bisser une tirade. Mounet Sully est venu dans sa loge lui faire amende honorable et lui dire qu'il était impossible de mieux jouer. Tu penses que tous les acteurs du Théâtre

(1) A l'inauguration du monument élevé à Renan.
(2) *La Légende du Cœur* de Jean Aicard.

Français étaient là, Lebargy, Segond-Weber, Albert Lambert, etc. Brandès. Nous sommes très heureux, et au Théâtre Sarah Bernhardt, ils sont tous ravis. C'était ce que nous pouvions désirer et cela justifie et ratifie complètement aux yeux de tous sa démission à la Comédie. Désormais elle a sa place prépondérante à côté de Sarah.

Nous avions bien besoin, ma maman aimée, de cette satisfaction pour la vilaine année que nous avons passée. Pour moi cela me rend beaucoup de courage pour travailler à la *Maison du Péché* (1).

Nous nous sommes bien réjouis du grand succès de Maurice et de la belle inauguration de la Salle des Dépêches.

Ecris-nous comment tu vas, ma maman bien-aimée, et si les enfants sont revenus.

. . . . . .

MARCEL.

P.-S. — As-tu vu le grand article qu'Octave Uzanne a fait dans la *Dépêche* de Toulouse du 19 septembre sur les Diurnales ?

Paris, 11, *rue Saint-Louis-en-l'Ile.*
Mardi.

Ma maman chérie,

Je suis bien ennuyé d'apprendre par Maurice que tu es souffrante. J'espère bien que c'est déjà

(1) Marcel Schwob travaillait à une pièce tirée du roman de Marcelle Tinayre.

fini et que tu peux retourner au *Phare*. Je voudrais tant au moins pouvoir me réjouir de te savoir, toi, en bonne santé, car pour la mienne elle est pitoyable. Je suis d'une faiblesse affreuse et ne puis pour ainsi dire, travailler. Marguerite vient d'avoir un nouveau et très beau succès dans l'à-propos que Jean Aicard a écrit pour les fêtes italiennes. Elle a dit en italien un sonnet de Dante et elle a été couverte d'applaudissements. Le comte Tornelli, ambassadeur d'Italie, l'a fait féliciter. Pelletan et sa femme étaient là, le préfet de la Seine, le Conseil municipal, et tous les directeurs de journaux de Paris.

Nous attendons Maurice et j'espère que malgré sa lettre il trouvera le temps de venir m'embrasser. Dis-lui que j'y compte bien.

Donne-nous des nouvelles de Georges et de Lucette.

Il fait un temps lugubre qui ne m'aide guère à reprendre courage. Enfin !

A bientôt, j'espère, ma maman chérie ; Marguerite me charge de toutes ses tendresses ; moi je t'embrasse du fond du cœur.

Ton fils qui t'aime.
MARCEL.

Paris, 11, *rue Saint-Louis-en-l'Ile*.
20 *février* 1904.

Ma maman chérie,

Je suis toujours tenu au lit, près d'un mois maintenant, par cette maudite grippe qui a eu des mieux mais des rechutes. Le médecin vient ce soir. Je

voudrais pouvoir me lever. Cela me fatigue beaucoup d'écrire. J'espérais faire ma lettre, mais le soir je suis fiévreux et las.

. . . . . .

MARCEL.

Paris, mardi.

Ma maman chérie,

Toi et Maurice vous me rendez un bien grand service en me permettant de reprendre des forces et de la vie. Je t'embrasse et te remercie du fond de mon cœur. J'espère, ma maman chérie, que tu y vois de mieux en mieux ; et que j'en jugerai moi-même, si je reviens par Nantes, ainsi que j'y compte.

Je viens de passer par de si cruelles douleurs de périostite que je n'ai guère la tête à moi.

. . . . . .

MARCEL.

P.-S. — Tu sais que Marguerite va jouer Roxane avec Coquelin dans *Cyrano de Bergerac*. C'est un rôle où elle sera parfaite.

Paris, 11, *rue Saint-Louis-en-l'Ile.*
Dimanche.

Ma maman chérie,

Quoique Kipour ne soit pas un anniversaire de joie, je veux t'écrire que je penserai bien à toi demain, et que j'espère de tout mon cœur que tu

vas aller mieux et que tu seras tirée des horribles soucis que tu endures. Je pense que Maggie sera encore auprès de toi quand tu recevras cette lettre. Embrasse-la mille fois pour nous ainsi que bébé.

Y a-t-il des nouvelles de Maurice ? Je voudrais savoir ce voyage en automobile terminé.

Pour moi je suis encore bien souffrant et désorienté. J'ai du mal à m'acclimater. Aussitôt que je le pourrai matériellement, je reprendrai mes "lettres parisiennes".

. . . . . .

MARCEL.

Havre, le 15 mai 1904.

Ma maman bien-aimée,

J'ai été si fatigué et pressé par mon départ que je n'ai pu t'écrire comme je le voulais pour te remercier du don que tu me fais et qui va me permettre, j'espère, de retrouver un peu de vie. Je t'aime de tout mon cœur, ma maman chérie, et je te remercie.

J'embarque ce soir — tout à l'heure — et nous partons demain matin vers onze heures. Marguerite a voulu m'accompagner et t'envoie mille tendresses. Elle vous renseignera pour m'écrire. Tâche que je retrouve bientôt une maman qui y voie bien clair.

Je t'embrasse de toute mon âme.

Ton fils qui t'aime.

MARCEL.

Marseille, 11 juin 1904.

Ma maman chérie,

Maurice t'a dit combien j'avais été souffrant.

J'ai bien pensé à toi pour le 6 et j'aurais bien voulu avoir de tes nouvelles. J'espère tant au moins que tes yeux vont bien. J'espérais pouvoir prolonger mon voyage sur mer — mais la Compagnie italienne a refusé mon passage à M. Moynier qui l'avait gracieusement demandé. Je pars donc demain matin pour Naples où je pourrai aller fréquemment dans le yacht de Crawford — et ensuite je retournerai par mer si je vais mieux de Marseille à Nantes. Je voudrais bien, ma maman chérie, regagner des forces pour venir t'embrasser. Mais je n'en ai pas encore assez repris et cette crise nouvelle d'entérite m'a bien abattu. Dis à Maurice qu'il serait bien gentil d'envoyer *Avant la Bataille* à M. Moynier, directeur de l'agence Gondrand, 89, rue de la République, Marseille. Il admire beaucoup le *Danger Allemand* et réclame le second volume. Fais-moi écrire à Sorrente, poste restante, comment tu vas, ma maman chérie.

. . . . . .

MARCEL.

Le Sableau, Sainte-Marie, près Pornic.
Lundi 1904.

Ma maman bien-aimée,

Cela me fait une double peine de te rappeler encore le triste anniversaire de demain, mais je veux que tu saches combien je penserai à toi, surtout dans cet endroit où nous avons passé des jours si heureux avec pauvre papa. D'ailleurs rien n'y est changé, et je peux me le figurer ici à chaque tournant de route.

Nous sommes bien petitement installés, mais c'est tout ce que nous avons pu trouver.

. . . . . .

MARCEL.

Mercredi 1904.

Ma maman bien-aimée,

Malgré tout mon désir je n'ai pu t'écrire pour Rosch hachanah : j'ai été bien souffrant tout le temps. Je te souhaite la santé, ma maman chérie, pour toi et pour tes pauvres yeux... Nous viendrons déjeuner *vendredi* vers midi, midi et demie (après-demain) et nous reprendrons le train de trois heures pour Paris. Je ne suis hélas pas assez bien pour séjourner à l'hôtel — et la pauvre Marie-Josèphe, Maggie étant là, serait trop empêtrée de nous. A vendredi donc, ma maman chérie. Embrasse mille fois Maggie et le bébé.

. . . . . .

MARCEL.

Paris, mardi 1904.

Ma maman chérie,

J'ai bien reçu de Mlle Bécheux ce matin ma mensualité du *Phare*, et je te remercie de tout cœur, mais elle n'ajoute pas un mot pour me dire comment tu vas et cela me peine d'autant plus que je suis plus souffrant aujourd'hui et que le retour de Marguerite ne semble pas très prochain.

Maurice t'a-t-il parlé de la série de leçons que

je désirais faire sur la Société Française au xv^e^ siècle — avec le Commentaire du grand Testament de Villon ? J'ai vu Alfred Croiset, le Doyen de la Faculté des Lettres, et je vais commencer ces leçons jeudi 8 décembre à quatre heures(1). J'ai le plaisir d'avoir comme premier auditeur inscrit M. Alphandéry, maître de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes, qui professe sur les hérésies au xiii^e^ siècle. M. Longuon va envoyer son fils — et beaucoup d'anciens élèves de Gaston Paris vont se grouper là. Pourvu que j'aie la santé nécessaire. En ce moment c'est bien juste.

Embrasse mille fois Maurice et les enfants et fais-moi dire comment tu vas.

Ton fils qui t'aime.
MARCEL.

Paris, 11, *rue Saint-Louis-en-L'Ile.*
1^er^ *novembre* 1904.

Ma maman chérie,

Merci de tout cœur pour l'envoi que j'ai bien reçu ce matin. Maurice qui a dîné ici hier soir nous donne malheureusement de mauvaises nouvelles de tes yeux. Je suis désolé de savoir qu'il n'y a pas d'amélioration. Mais j'espère que, le traitement aidant, il va y en avoir une bientôt.

Marguerite est rentrée hier matin — elle repart jeudi soir. Elle m'a donné d'excellentes nouvelles

(1) On les trouvera publiées dans la présente édition, et dans P. Champion, *François Villon, rédactions et Notes*.

de Maggie et du bébé qu'elle a vus à Toulouse. Maggie paraît s'y plaire beaucoup. Cette après-midi je pense voir Georges et Lucette au sortir d'une matinée où leur mère les conduit.

J'ai été bien heureux du grand succès obtenu par Maurice dans sa conférence et des articles qu'il y a un peu partout — notamment au *Figaro*, et où on lui rend justice pour tout ce qu'il a fait pour la Loire navigable.

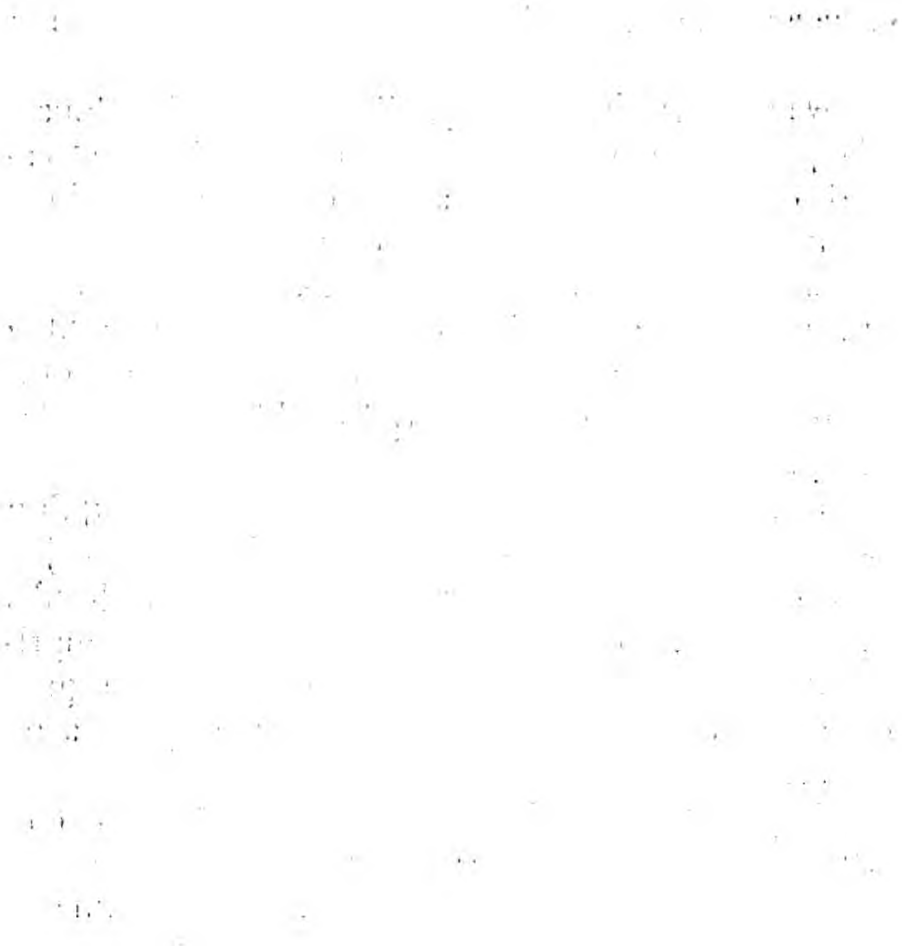
Pour moi, ma maman chérie, ma santé, bien qu'un peu meilleure, n'est pas ce qu'il faudrait et j'ai bien de la peine à pouvoir travailler un peu. Je n'ai pas encore fini ce maudit livre pour lequel l'imprimeur me presse (1). J'espère bien pouvoir venir quelques jours auprès de toi sitôt que j'en serai débarrassé.

Marguerite me charge de ses meilleures tendresses ; moi je t'embrasse de toute mon âme.

Ton fils qui t'aime.

MARCEL.

(1) *Le Parnasse Satyrique*.



Lettres à son Père

Dimanche 3 juin 1883.

Mon cher papa,

J'ai reçu ta lettre hier matin, et celle de maman ce matin. Je suis accablé sous la correspondance : j'ai à te répondre, à répondre à maman, à Maggie, et à écrire à Maurice. C'est épouvantable. Enfin dis à maman que je ne peux pas lui écrire aujourd'hui, et que ce sera pour jeudi, je lui promets une bonne lettre.

. . . . . .

Ci-jointes deux exemptions pour mes notes ; ce ne sont pas les seules, mais c'est pour effacer la vilaine impression faite sur vous par la communication de M. Chabrier(1). Du reste, il a l'air de se radou-

(1) Professeur au Lycée Louis-le-Grand.

cir — à sa manière, toujours — car hier soir, croyant me prendre en faute, il m'a fait expliquer brusquement un texte *difficile* de Plaute. Le Dialogue de Mercure et de Sosie dans *Amphitryon*. (Nous ne sommes pas forcés de préparer mais il fait un sermon quand on ne l'a pas fait). — Comme j'expliquais très couramment, lisant le latin et disant immédiatement la phrase française, il me dit : " *Vous avez préparé, ou du moins vous en avez l'air ; peut-être expliquez-vous Plaute couramment, je n'en sais rien* ".

Ce qui m'a fait grand plaisir, car enfin il faudrait être d'une bonne force pour expliquer Plaute à livre ouvert.

. . . . . .

Paris, 14 *juillet* 1884

Mon cher papa,

Tu as bien tort de supposer que j'aie la moindre intention de me poser en Galilée ou en Savonarole. Malheureusement, ce sont les gens qui nous examinent qui nous considérent ainsi. Il ne s'agit pas ici d'affirmer telles ou telles opinions, — mais de la tournure générale de l'esprit. J'affirmerai tout ce qu'ils voudront — je suis beaucoup trop jeune pour avoir des *convictions* arrêtées sur quoi que ce soit — mais je ne pourrai pas les empêcher de voir que M. Burdeau nous a fait un cours de philosophie très matérialiste. Si encore je passais avec Caro (1), cela

(1) Le célèbre professeur de Philosophie.

me serait indifférent : c'est un homme intelligent et tolérant, mais j'ai le malheur d'avoir pour examinateur Waddington, le cousin de l'ambassadeur, qui est bien la brute la plus sorbonnique que je connaisse. Il ne sort pas de la logique, de Malebranche et de Fénelon. — J'aurai pour l'histoire Berthold Zeller, le fils du professeur de l'Ecole (1).

Je ne sais pas encore quand je passerai ; ce sera d'ici au 26 juillet — c'est tout ce que j'en sais.

Remercie Maggie de ses quelques mots de ce matin. J'ai été bien ennuyé de savoir maman souffrante. J'espère que cela ne sera rien. Personne ne va bien par la chaleur qu'il fait. Dans huit jours vous aurez fini votre saison, et vous pourrez vous rafraîchir à Nantes, dans le jardin.

Rien de nouveau ici. J'envoie quelques mots à Maurice en lui expédiant un article d'oncle Léon " Affaires du Tonkin ". — J'espère qu'il daignera me répondre et me donner des nouvelles.

Comme je voulais me reposer un peu jeudi, je suis allé écouter la séance de la Chambre, pensant entendre l'interpellation de Lapierre et de Tony Révillon — et je suis tombé en pleine discussion sucrière. J'ai été très content d'y avoir été. J'ai entendu un long discours de Ribot qui était un vrai cours d'économie politique et une diatribe de Rouvier qui était un chef-d'œuvre de finesse et d'esprit.

Naturellement, comme il s'agissait de sucres, personne ne s'en est occupé.

. . . . . .

(1) L'Ecole Normale.

Paris, ce 19 *juillet* 1883.

Mon cher papa,

. . . . . .

J'ai effectivement reçu ma lettre de convocation au bachot pour le 24 *juillet*. Malheureusement — ces choses là n'arrivent qu'à moi — le mardi 24 est le jour du concours de version grecque, que je n'avais nulle envie de manquer, et où je savais devoir aller, bien que M. Jacob n'en eût encore rien dit. Cette lettre m'est arrivée mardi soir. J'ai donc été à la fin de la classe de mercredi matin demander franchement à M. Jacob : " Monsieur, est-ce que vous m'envoyez au concours en version grecque ? — Mais certainement, me dit-il, pourquoi me demandez-vous cela ? — Parce que voilà ce qui m'arrive et je lui tends la lettre — Ah ! mais non ! mais non, dit M. Jacob, c'est que je n'entends pas du tout de cette oreille-là. Je vous envoie comme premier au concours, ce n'est pas pour que vous me fassiez faux bond. Je vais vous donner une lettre pour prier ces honorables messieurs de la Faculté de s'arranger autrement ". — Alors, il a écrit sur une feuille à en-tête du lycée, qu'il a été chercher exprès chez le proviseur. " L'élève Schwob étant envoyé premier des nouveaux au concours de version grecque, le 24 juillet, je vous prie de différer son examen.

Le professeur de Rhétorique.
E. Jacob ".

De sorte qu'à la Sorbonne, ils m'ont rayé du 24 juillet, et m'ont répondu qu'ils m'enverraient une seconde lettre. — Voilà pour mon bachot.

J'ai composé au concours d'allemand ; nous avions un thème de Fénelon et une version de Schiller. J'ai fait une boulette dans mon thème : J'ai écrit *Der Haltnisse* au lieu de *Verhaltnisse* mais M. Alexandre me dit que cela n'a aucune importance. Je crois avoir bien fait le reste. Du reste je t'avertirai dès que je saurai être admissible à l'oral. du concours.

J'ai fait ta commission à oncle Léon, pour son article ; dis à Maurice que je lui fais bien mon compliment de la *Revue Scientifique ;* c'est clair et concis, c'est-à-dire juste ce qu'il faut. Le proviseur a introduit une innovation : on n'a pas le temps de faire composer en physique le reste de l'année mais, comme il faut un peu de physique, nous avons eu deux heures ce matin pour notre première et dernière composition. Nous avions comme sujet : " Des Solénoïdes ; de leur action sur les courants, les aimants et les solénoïdes ". Je crois avoir bien fait.

. . . . . .

Paris, 2, *rue de l'Université.*
Jeudi 1892.

Mon cher papa bien-aimé,

Je suis très heureux que ma lettre ait pu te faire plaisir.

. . . . . .

J'ai dîné hier soir chez Gaston Deschamps avec M. Perrot, sa femme et une de ses filles, M. Psichari et sa femme (la fille de Renan) et M^lle^ Geneviève

Taine. M. Perrot a été très aimable. Mme Psichari, dont je connaissais le mari, est remarquablement intelligente ; d'ailleurs elle a de qui tenir.

Ce soir je vais chez Daudet auquel je dois des remercîments. Il a obtenu en effet de Guillaume de publier mes " Mimes " avec des aquarelles de Rossi dans la nouvelle collection où n'ont paru jusqu'à présent que *Daphnis et Chloé* et *Werther*. Ce sont de tout petits livres charmants.

J'attends sous l'orme pour la *Revue des Deux-Mondes*. Je n'ai pas encore eu mes épreuves et je ne sais pas quand je les aurai. On attend quelquefois *quatorze mois*, m'a dit M. Séailles, qui a éprouvé cet intervalle pour ses articles sur Léonard de Vinci.

. . . . . .

Au revoir, mon cher papa.

MARCEL.

Lettres à son frère

Paris, 11 *juin* 1887.

Mon cher Maurice,

J'ai voulu attendre pour pouvoir te répondre un peu plus longuement, ce samedi soir où je n'ai pas grand'chose à faire. Toute cette semaine, cela m'a été à peu près impossible — j'aurais pu t'envoyer quelques lignes, mais j'aimais mieux t'écrire tranquillement. Je te remercie de tout mon cœur de ta bonne lettre ; dis à Marie que je lui suis bien reconnaissant des quelques lignes qu'elle a bien voulu y ajouter. J'ai cependant reçu le même matin une lettre très dure de papa qui avait lu, je ne sais comment, la lettre que je t'avais écrite. J'ai supposé que tu n'avais pas pu la lui montrer mais que maman sans doute la lui avait communiquée. Lorsque tu

m'écriras, éclaire-moi donc là-dessus. — J'ai reçu depuis, d'ailleurs, une lettre beaucoup plus aimable, dans laquelle maman me *permet* de lui écrire ; je le ferai dimanche. — Quant à Maggie, je suis radicalement sans nouvelles. Je crois que j'ai à peu de chose près cessé d'exister pour elle. Elle avait d'ailleurs envoyé il y a près d'un mois une dépêche à tante Estelle, dans laquelle elle annonçait une lettre — mais rien n'est venu. — Est-ce que de ton côté — tu as des nouvelles ? — Si tu en as, envoie-moi donc quelques lignes ; tu trouveras toujours un moment au *Phare*. Ta lettre m'a d'ailleurs bien attristé par le côté qui te touche.

. . . . . .

Pour en arriver à moi, tu as vu sans doute, par le mot que j'ai envoyé à papa que j'ai été second en français avec M. Merlet. J'ai composé hier en version grecque ; M. Hatzfeld, en expliquant le texte d'Aristote, ce matin, m'a dit du bien de ma version. — J'aurai sans doute une très bonne place. Ici, à Sainte-Barbe, j'ai le premier prix de composition latine — mais cela n'a pas grande importance, bien qu'il y eût ici dix vétérans forts, parmi lesquels trois admissibles l'année dernière.

. . . . . .

Bagnères-de-Bigorre, 21 *août* 1887.

Mon cher Maurice,

Je t'envoie l'article sur Tolstoï. Je n'en suis pas excessivement content — même pas du tout ; mais je l'ai recommencé trois fois, coupé, et recoupé. — Je

n'arrive pas à faire mieux. Papa dit qu'il va bien comme cela. — Je te l'envoie donc. Seulement, si tu ne le corriges pas toi-même, je te serai reconnaissant de m'envoyer la morasse à cause des noms propres.

J'espère que Marie va bien et qu'elle pourra sortir bientôt. Cependant ne serait-il pas imprudent de se risquer à aller tout de suite à Indret ? Si Guyot le permet, toutefois, je crois que M. Courbebaisse en sera très heureux.

Albert est arrivé hier soir pour passer le dimanche ici et voir jouer Coquelin. Il repart tout à l'heure à quatre heures quarante ; je pense qu'il reviendra dans le courant de la semaine prochaine.

. . . . . .

Paris, le 19 *juillet* 1888.

Mon cher Maurice,

Je te remercie bien de ta bonne lettre que j'ai reçue en retard. — Vraiment la poste devient terrible. Je ne me décourage pas ; mais j'ai eu une grosse déception. Malheureusement, il n'y a pas d'erreur dans mon cas. M. de la Coulonche, le correcteur de français, a noté entre 0 et 3 toute copie qui montrait ignorance complète du cours qu'il avait fait à l'Ecole Normale sur Molière : c'était son sujet de l'année. De même que moi, Fontaine sur lequel on comptait, et presque tous les admissibles de l'année dernière y ont été pris. Le premier sur la liste supplémentaire de l'an dernier, de Clercq a eu un 3 1/4 de français, j'étais son camarade de classe

— il écrivait d'une façon remarquable — il n'a donc même pas été admissible.

J'ai vu ce matin M. Charpentier à la Bibliothèque Victor Cousin où il corrigeait avec MM. Lachelier et Ravaisson les copies d'agrégation. Il m'a dit qu'il voulait écrire à papa ce qu'il pensait de moi — M. Brochard n'est pas content : on lui a coupé toute sa tête de liste. Aucun des cinq premiers en philosophie n'est admissible : et M. Perrot se plaint qu'on ne reçoive pas les Normaliens premiers à l'agrégation. Il est évident que si on ne reçoit pas ceux qui sont forts, les premiers sujets restent dehors.

. . . . . .

MARCEL.

Bourron (*Seine-et-Marne*). *Hôtel de la Paix.*
Mardi, 11 *août* 1896.

Mon cher Maurice,

J'étais un peu inquiet d'être sans nouvelles et j'en attendais pour répondre quand j'ai reçu ton mot. Je prends ici des forces et je parviens à marcher — je me sens plus vigoureux — mais l'état local ne se modifie guère malgré les cautérisations et je souffre encore beaucoup du ventre. Je serai sûrement à Paris le 19 et je n'ai pas besoin de te dire combien je serai heureux de pouvoir t'embrasser. Nous pourrions peut-être repartir pour Nantes ensemble si tu arrives à t'arranger pour cela. En tout cas le livre de Rider Haggard t'attend à la maison. Embrasse mille fois maman pour moi,

(Marie et les enfants sont à l'île d'Aix n'est-ce pas ?) J'embrasse tante Estelle, toi, je t'aime et je t'embrasse de tout mon cœur. . . . . .

MARCEL.

Paris, 122, *rue du Bac.*
Mercredi, 25 *octobre* 1899.

My dear old boy,

Merci de ta lettre et du dossier que j'ai reçu. Je croyais avoir à me plaindre : ce n'est rien auprès de ce que tu as enduré. Comme tu dis, il n'y a rien à faire : cependant, avant de te renvoyer tout cela sous pli recommandé, je veux le faire voir à Théry qui vient demain soir. Il me semble qu'en poursuivant étant donné la persistance et l'infamie des attaques, et leur nombre, on obtiendrait tout de même une sérieuse condamnation. En attendant, comme toi, je classerai mon dossier (1).

Enfin je peux m'asseoir et écrire et j'espère reprendre ma lettre demain. Veux-tu bien embrasser maman pour moi et lui dire que Mlle Moreno l'embrasse tendrement et la remercie pour sa lettre de ce matin. — Pour moi, j'espère recommencer à travailler, je suis encore bien grippé. — Bravo pour les articles sur Nantes ! On voit que cela intéresse profondément le public. Les dessins de Dobrée étaient très bien.

Dis à Maggie que j'ai lu " Simple Visite " et

(1) Polémique avec un journal local.

que les sermons étaient très amusants. Embrasse-la pour moi.

. . . . . .

MARCEL.

Heath Edge — Haslemere, Surrey.
Vendredi, 24 août 1900.

Mon cher Maurice,

Je suis bien inquiet de ne pas recevoir les papiers qui me sont nécessaires : tu sais qu'ils doivent être légalisés, outre les signatures des juges de paix de canton, au Ministère des Affaires Etrangères et ensuite à l'Ambassade d'Angleterre à Paris. J'ai ceux de Marguerite depuis plus de huit jours. Je suis allé à Londres avec Whibley pour prendre les dispositions nécessaires. C'est moins facile qu'on le croit. J'ai dû louer une chambre à Londres afin d'y avoir une résidence d'au moins quinze jours : car nous ne pouvons être mariés que par un *registrer* et il n'y en a pas à Haslemre.

En l'occurence ce sera celui de Bartholomew's Close. — Holman, lawyer de Whibley, fait le nécessaire auprès de lui : je lui ai remis les papiers de Marguerite mais il est urgent que je puisse lui donner les miens. Ce seront bien entendu des honoraires à payer — il y a déjà ceux du notaire de Sceaux, mais il n'y a pas moyen de faire autrement.

Marguerite est allée passer deux ou trois jours au Tréport pour se reposer. Elle doit être rentrée à l'heure qu'il est.

Pour moi, malgré de forts malaises, il me semble

que je vais un peu mieux ici. Si cela peut se maintenir, j'en reviendrai peut-être un peu plus résistant.

J'ai bien pensé à vous tous pendant la journée d'hier et j'aurais bien voulu être avec vous.

. . . . . .

Je n'ai guère encore pu travailler, malheureusement ; j'ai la tête vide et l'esprit brouillé. Mais si les forces reviennent le travail devra suivre. Comment se fait-il que ce soit toi qui écrives quotidiennement la question du jour ? Te manque-t-il un rédacteur ? Non pas que le lecteur s'en plaigne — mais je crains que tu ne te fatigues.

. . . . . .

MARCEL.

Uriage. Hôtel de l'Europe.
17 *août* 1901.

Mon cher Maurice,

Ainsi que je l'ai écrit à maman, j'ai vu à mon arrivée le docteur Doyen. Il est de l'avis du docteur Chappuis, en opposition à Rieffel, mais n'espère pas grand'chose du traitement d'ici. Il dit que mon cas est d'une complication telle qu'on se trouve à peu près désarmé. Cependant, à son avis, j'aurai une vie suffisamment possible par un retour prolongé à la mer après le séjour d'ici, " dans un yacht (!) " m'a-t-il dit. Je crois donc devoir choisir la solution d'un voyage en Australie. Peux-tu t'informer : 1e d'un bon voilier qui irait à la Côte Est ou en Tasmanie, et de ses escales ; 2e d'une bonne ligne de steamers dans la même direction. J'ai le choix entre le Cap et l'Est Australien. Tout pesé,

j'aime mieux le second à cause de sa longue traversée. Mais c'est un dur parti à prendre. J'aimerais mieux un bateau anglais, à cause de la sécurité et des lignes plus constantes. Surtout je voudrais un capitaine en qui on puisse avoir confiance.

Merci, mon chéri, et pardon de la peine que je te donne. Je ne puis vous dire à maman et à toi, combien je vous suis reconnaissant de m'aider. Mais j'espère que je reviendrai en état de vivre et de travailler.

Embrasse mille fois maman pour moi, ainsi que Marie, Georges et Lucette. Toi, mon cher Maurice, je t'embrasse du fond du cœur.

Ton frère qui t'aime.
MARCEL.

P.-S. — J'aime beaucoup le nouvel aspect du *Grand Phare*. Mais je voudrais bien causer avec toi de tout cela.

Uriage, Hôtel de l'Europe.
2 septembre 1901.

Mon cher Maurice,

Un mot pour t'expliquer mon télégramme qui peut ne pas te sembler clair. Doyen doit me dire demain si je peux partir après les vingt-et-un jours fatidiques, lesquels expirent mercredi. En ce cas je ne voudrais pas prolonger ma dépense ici, comme bien tu comprends.

J'ai été désolé de la décision du Conseil général de Maine-et-Loire. Mon pauvre Maurice, c'est surtout pour toi que j'ai eu une grosse peine. *La Loire*

Navigable était une si belle œuvre que cela me fait mal au cœur de voir s'en aller en pure perte toute l'intelligence, toute l'énergie que tu y as dépensées.

Cela m'a fait du bien de te voir te ressaisir dans le projet de canal Nantes-Orléans.

Bientôt, dear old fellow, nous causerons de tout cela.

Je voudrais bien avoir des nouvelles de maman.

Pour moi, je suis plus fort un peu et je souffre beaucoup moins ; mais jusqu'ici le résultat espéré n'est pas obtenu. Seulement je constate une action sérieuse de ces eaux sur mon état général.

Embrasse mille fois pour moi notre maman chérie. Embrasse bien mon cher petit Georges (que je vais bientôt voir !) Lucette et Marie.

Toi je t'embrasse de toute mon âme.

Ton frère qui t'aime.

MARCEL.

Paris, 11, *rue Saint-Louis-en-l'Isle.*

Mercredi, 18 *février* 1903.

My dear old Maurice,

Je n'ai pas eu un instant pour t'écrire, tant j'ai eu d'interviewers sur le dos depuis dimanche. Mais si tu as jeté les yeux sur les journaux, tes inquiétudes ont dû se dissiper, et tu as pu constater que l'accord est unanime, là comme ailleurs, pour approuver Marguerite de sa décision. Le feuilleton du *Temps* de dimanche t'assurera encore mieux à cet égard. Marguerite débutera presque certainement par un très beau rôle dans la *Maison du Péché*, pièce à laquelle

je travaille déjà avec Marcelle Tinayre et qui passera en octobre prochain *irrévocablement*.

Merci de ce que tu fais auprès de Crouan. Mais sous Claretie, et tant que Le Bargy ne sera pas effectivement muselé, Marguerite ne rentrera *jamais* à la Comédie.

Je voudrais bien avoir de meilleures nouvelles de maman, quoique ce que tu me dis de ses yeux soit bon. Embrasse-la tendrement pour nous.

Ci-joint ma lettre : mais je voudrais qu'on ne me mette pas asile quand j'écris aide, et Crozière pour Nozière.

MANY KISSES.
MARCEL.

Lettres à Marguerite[1]

(1895)

(1) D'après les extraits publiés par Pierre Champion, *Marcel Schwob et son Temps*, p. 109-115.

" Il y a très longtemps que je ne t'ai écrit, mon âme chérie, et cela me fait de la peine. Je suis si triste dès que je suis loin de toi. Maintenant que je dors un peu, je te vois en rêve, et que je souffre ou que je sois heureux, je te vois. Mon âme, je suis affreusement jaloux. Pardonne-moi, je t'en supplie. Je ne savais pas ce que c'était. J'apprendrai à me vaincre pour ne pas te faire de peine. Je t'aime si tendrement, si dévotement. Je parle comme toi maintenant, et mon écriture va ressembler à la tienne sans que je le fasse exprès. Je voudrais être à tes pieds, comme hier soir, Marguerite. Et surtout, mon âme, que nous puissions bientôt jamais nous quitter. C'est trop cruel de te sentir entrer dans une autre vie. Quand tu t'en vas, je tombe dans une sorte de torpeur. — Mais toi, tu vis autrement, de ta vie, ma chérie. Et cela me fait beaucoup souffrir.

Vois-tu, maintenant que le printemps est là pour te caresser d'air bleu et de soleil blanc, je voudrais

tant partir avec toi, pour tous les pays que nous aimons. Ma chérie, c'est bête, je te vois en face de moi dans un wagon, et nous filons parmi de grandes prairies plates avec de hauts peupliers très minces et très tremblants, et nous nous en allons. Rien ne m'intéressera plus, mon âme, que d'espérer cela, et de voir ta figure, et de sentir ton souffle tiède dans mon cou, et de t'écouter parler, mon âme, parler encore, parler encore. J'aime tout ce que tu me dis ; je t'admire tant, ma chérie. Nous sommes jeunes, Marguerite ; je t'en supplie, ne perdons pas notre jeunesse. Nous avons trouvé l'amour qui luisait dans un creux de la route, où nous nous sommes rencontrés, comme un beau bijou perdu ; emportons-le vite, tous les deux, mon âme, et cachons-le à tout le monde pour que personne ne nous le vole. Ayons le courage de nous appartenir, mon cœur ; toute minute perdue est si irrémédiablement perdue. Je t'aime, Marguerite, et je te prie de m'aimer, mon âme, et que nous soyons heureux ensemble ".

— " Je m'ennuie, je m'ennuie, Marguerite, sitôt que je ne suis plus avec toi. Que faire — c'est affreux — je sens que je ne dormirai pas cette nuit. J'ai *ta* fièvre. Je te parle pendant que je ne dors pas : je te dis que je t'aime, que je t'aime. Oui, je t'aime éperdument. J'ai parlé de l'amour avant toi, mais je ne savais pas ce que c'est. Je sens que je pourrais être assassin, voleur et incendiaire. Et j'ai peur, j'ai peur, parce que je ne me sens pas digne de toi. Tu es si jolie. Tous les jours tu es plus jolie, et autrement. Voilà ce qui me fait peur. Je suis toujours le même et je voudrais inventer de nouveaux mots pour te plaire, des mots transparents de cristal,

chérie, des mots sanglants, *words of spring, words white like stones.*

Je vois tes lèvres qui buvaient hier soir (pour moi, chérie) — j'entends ta voix qui dit doucement (tu sais être si douce sous ta pluie de cheveux). *I am so thirsty this afternoon...*

Et aujourd'hui j'étais si fier et si jaloux d'être avec toi dans la rue — et, j'aurais voulu rester si longtemps agenouillé devant ton tiroir avec toi, pendant que tu me donnais à becqueter des miettes de ta vie. Je t'aime tant, beaucoup à cause de cela... Je voudrais t'entourer d'amour pour que tu reposes mollement. Mon adorée, je ne sais ce que je t'écris, j'ai la fièvre d'amour. Pardonne-moi si ce que je te dis est mal. Je te jure que je ne sais pas ce que je fais. Je voudrais être plus intelligent pour mieux te comprendre, pour savoir tout. Et je voudrais que tu m'emmènes loin, très loin, dans le Midi que tu aimes, et que j'aime, pour voir s'épanouir ta bouche rouge, pour te voir te dorer.

A Venise, chérie — un peu fiévreux ; il me semble que je te vois là. Tu serais comme la Renée de George Meredith, *like a delicate cup of crystal brimming full of the beauty of the place.* S'il y a encore là des palais obscurs qui tremblent dans l'eau immobile, je veux te voir contre leurs murailles. Laisse-moi te regarder là. Et puis, mourir de toi, car je ne veux plus rien. *I shall drain beauty out of my fair cup of crystal, out of the trembling curve of the red mouth of my love, I am yours unto death.*

MARCEL ".

— " ... Je ne pense qu'à toi, à ta petite signa-

ture Marg, comme mangée à demi par tes dents fraîches... Rien faire, en t'attendant que t'écrire. Je suis plein de toi. J'ai si peur que tu ne viennes pas, et j'ai tant besoin de t'embrasser tendrement... Marguerite, je t'aime, comment te le répéter assez souvent ? Je t'aime mortellement. Ton intelligence et ta clairvoyance m'épouvantent. Tu vois en moi mieux que moi-même. Chérie, tu aspires mon âme dans tes baisers et tu me la rends radieuse dans un chuchotement. J'ai hâte de partir avec toi et de respirer la mer grise — de te tenir au milieu des mornes paysages métalliques que tu désires, où il n'y aura que toi de flexible. — L'heure s'avance et tu ne viens pas. Je tremble que tu ne sois souffrante... Je voudrais que tu puisses mettre ma tendresse contre ton cœur. Le bienheureux petit bruit de ta clef ne vient pas. Je l'attends à toutes les secondes ; je sens que je vais être triste. Pardonne-moi — je sais que tu dois faire des miracles pour venir — mais j'aime, et je ne pense plus à rien. Chérie, je n'ai plus de patience jusqu'au jour où nous serons ensemble à jamais.

Je ne peux pas supporter l'attente ni la pensée que tu souffres toute seule. Si ma main pouvait être dans la tienne pour que tu la serres vite deux fois silencieusement. Mon Dieu, comme j'ai peur ! Tire-moi de peine, je t'en supplie. *I love you until death* — au delà.

MARCEL ".

— " Marguerite, je voudrais que tu sois heureuse. Je ne sais pas ce que tu apportes dans ma vie. Je n'ai personne que toi. Je m'ennuyais si affreusement.

Tu sais que j'ai perdu, il y a un an, ma pauvre petite amie. Elle était comme mon enfant. — Voilà tout — elle jouait avec des jouets que j'ai encore — et depuis rien, rien — aucun intérêt ici — tout noir, noir, affreusement noir jusqu'à toi. Et j'ai été si malheureux pendant huit jours parce que j'aurais eu besoin d'avoir ta lettre que j'ai ce soir. Je voudrais tant être avec toi, que tu sois près de moi, que tu me racontes tout, tout ce que tu penses, que je vive de ta vie. Je ne suis pas jaloux de ce que tu fais — nos actions sont au bout de nos doigts — je suis jaloux de toi, de toi, Marguerite, et je t'aime, je t'aime plus que je ne puis dire, plus que tu ne peux penser. Embrasse-moi.

MARCEL ".

— " Marguerite, je suis fou de toi. C'est affreux, je suis égaré, je tremble et je ne pense qu'à toi, qu'à ton nom. Sitôt que tu n'es plus là, je t'écris. Et tes lettres sont si courtes, elles me font si peu vivre avec toi pendant que tu n'es pas là. Ma petite Marguerite chérie, je t'en supplie, aie pitié de moi. Crois que je suis dans un état qui ne paraît pas possible. Tu sais que Sapho disait à celui qu'elle aimait : " Quand je te vois mes yeux se couvrent de nuit, ma langue se glace, je tremble ". Chérie, comment faire, j'éprouve tout cela quand je suis seul de toi. Ma vie est en toi ; je t'aime, je t'aime. Je ne peux pas te dire ce que c'est que cet amour. Il me tient partout, et au cœur et à la pensée. Je t'admire ma chérie, et je t'appartiens. C'est si extraordinaire que tu veuilles me prendre... O, chérie, je pense que je suis sous tes cheveux, et que ta bouche est

près de mon oreille, et que tu me dis tout ce que tu veux. Jamais je ne me guérirai de toi ; ne me force jamais à me guérir de toi, je n'y résisterai pas... Dieu que tu étais jolie ! moi qui n'avais pas envie de vivre, comme j'ai peur d'être malade et de ne pas te voir. — Crois-tu qu'on aime vraiment ? — Que tout ce qui est dans les livres que nous faisons est faux, vilain et bête ! Ma chérie, il n'y a que toi, que toi. Je ne sais pas ce que je t'écris ; il me semble que je te parle. Si tu savais comme il faut que je t'aime, que je t'aime, Marguerite, pour t'écrire tout ce qui me vient au cœur. Aime-moi, je t'en supplie. Ma chérie, je t'en conjure, aie pitié de moi ; je t'appartiens, fais de moi ce que tu voudras ".

— " Je t'aime, Marguerite, de toutes les forces de mon âme. Si tu savais comme je m'ennuie sans toi, comme toutes les conversations me paraissent sottes et fades, quand je songe à tes paroles. Mon cœur, je suis trop heureux. — Cela ne m'est jamais arrivé. Et j'aime tes lettres, ma chérie, je les adore, je les relis tout le temps. Dieu que tu écris bien ! Comme tu sais dire. Moi, mes paroles s'en vont errantes sur le papier. Je t'aime de tous les côtés à la fois. Tu m'entoures. Sais-tu que je ne vois plus rien dans la rue ! Je marche dans toi. Je vais me hâter, faire l'impossible pour que nous soyons ensemble toujours... Je haïrai ceux que tu hais, j'aimerai ceux que tu aimes. Je pense à tes cheveux — j'en suis fou. Chérie, chérie, je voudrais être à demain. Nous vivrons un peu ensemble. Crois-tu que tout cela soit vrai ? C'est si inexprimablement doux. Il y a des miracles, — oui, il y en a. Il est arrivé

un miracle entre toi et moi. Marguerite, moi qui suis mesuré, comme tu me l'as dit, avec ton intelligence si profonde, je t'aime démesurément. Je te le jure. Je ferai ce que tu *voudras*. — Tu entends. Je ne m'appartiens plus — je n'ai peur de rien — que d'une chose — ne me quitte jamais — ou tue-moi avant de me quitter. Je voudrais être tué par toi. Parce que la mort ce serait encore toi. N'est-ce pas que nous ne savons pas ce qui nous arrive ? Il me semble que j'entre dans un pays inconnu. Ma chérie, mon amour est très terrible parce que je ne sais pas où il va. Tout ton corps et tout ton cœur sont dans mon cœur. Vois-tu, je t'aime et je ne peux pas dire plus ".

— " Je tremble encore en t'écrivant. Tu te rends compte de ce que tu as fait ? Tu m'as tué ; je n'existe plus qu'en toi. Ah, chérie, que tu es terrible ! C'est ton âme qui m'a parlé à l'oreille, et elle est différente de toi. Je ne peux l'entendre qu'en fermant les yeux et elle me fera toujours pleurer. C'est la mort qui m'a parlé aussi. Maintenant je sais assurément que je mourrai de toi. Je ris de toutes les grandes amantes et des femmes dangereuses ; tu es la seule. Quelle puissance as-tu pour avoir deviné l'irréel dans ma vie et ce qui m'a fait sangloter de joie ? Comment sais-tu être divinement douce pour entraîner vers ce qui n'est pas ? Promets-moi que tu me donneras la plus haute volupté qui puisse exister, que tu me tueras dans notre rêve. Notre rêve — toi au soleil, avec ta bouche rouge sous une voilette blanche, toi dans les bois neigeux, près de l'étang qui ne reflète pas le ciel, marchant sur des feuilles

mortes qui sont de petites ailes rousses d'oiseau. Pitié ! pitié ! Car je ne sais plus dire avec des mots comment tu m'as fait frissonner. J'ai le cœur vide : toute ma tendresse est en toi — et j'en avais tant ! Je ne pourrai plus avoir pitié de personne au monde. Ne me laisse pas ainsi seul. Tu as vu mon âme, vraiment mon âme, celle que personne ne connaissait, celle dont j'avais honte et qui ne coulait même pas sous les larmes.

Crois que je ne suis pas faible — mais tu es trop forte pour moi — tu m'as terrassé. Que ce ne soit pas un jeu, ou que toi-même, tu me joues contre la mort. Entends-tu ? Tes petites paroles sous tes cheveux sont les degrés tendres de l'escalier par où je descendrai sous la terre. Je ne peux pas te dire que je t'aime. — Ce n'est pas assez fort ; je meurs de toi, et tu me fais mourir de toi. Ecrase-moi sous tes pieds.

MARCEL ".

Le voyage à Samoa

I

A bord de la Ville de la Ciotat.

Lundi 21 *octobre* 1901.
dix heures du matin.

Ma Marguerite adorée,

Je commence aujourd'hui cette lettre que je ne pourrai t'envoyer que de Port-Saïd. Merci d'abord de ton cher télégramme que j'ai trouvé à bord... Ma femme chérie, comme tu es bonne, comme je t'aime, et combien je voudrais de tout mon cœur te revenir bien portant. J'ai trouvé aussi une dépêche de maman et de Maurice. Donc hier après t'avoir écrit, je t'ai télégraphié et j'ai télégraphié au *Temps*(1). Puis à deux heures et demie nous sommes allés à bord avec D....

(1) Marcel Schwob avait sollicité du *Temps* le titre de Correspondant.

La *Ville de la Ciotat* est un très grand bateau nouveau, mais qui roule malheureusement beaucoup. J'ai une cabine qui m'a paru d'abord atrocement petite mais où je suis seul (!) et où je pourrai m'arranger tout doucement. La couchette est très bonne ; mais j'ai eu une heureuse inspiration d'emporter mon oreiller.

Nous sommes partis environ à cinq heures moins le quart de la Joliette. Il avait fait un temps épouvantable toute la nuit et la journée à Marseille avait été très lourde. Peu de houle au départ. Mais vers cinq heures et demie le bateau se met à rouler très fort. A six heures et demie presque tout le monde était malade. Le roulis devient infernal. On met le couvert pour sept heures. A sept heures, comme on allait dîner, deux coups énormes de rouli ont chaviré le dîner de cent cinquante personnes, cassé toute la vaisselle, et fait de la salle à manger un lac de vin, de faïence et de tessons de bouteille, parmi lesquels nageaient des biscuits à la cuiller et des mendiants. Il a donc fallu mettre les " violons ", c'est-à-dire, comme tu sais, tendre des cordes sur des cadres d'acajou, pour retenir assiettes, verres, etc. Tout cela n'a été prêt que vers huit heures. Personne n'était plus là. D... était déjà malade. J'ai essayé de manger, puis j'ai dû descendre me coucher et j'ai été malade un quart d'heure. A ce moment le bateau roulait follement et embarquait à chaque coup de roulis. (Nota : la dunette est environ à dix mètres au-dessus de la ligne de flottaison). Ting qui avait commencé par dormir sur mon lit (mauvais signe) est sorti de ma cabine juste à temps pour ne pas vomir et n'a pu revenir faire mon service. — Le *steward* m'a apporté un citron (!) ; puis je me

suis très bien endormi et j'ai bien supporté la très mauvaise mer que nous avons traversée.

Ce matin à six heures et demie je me suis levé : le temps est très beau, un peu frais, et nous avons traversé le détroit de Bonifacio. La mer est devenue belle mais ce grand bateau roule au moindre vent. Le passage du détroit est magnifique. La côte corse ne paraît pas merveilleuse. Mais la Sardaigne semble un très beau pays. De hautes montagnes et des falaises qui paraissent de basalte et de granit coloré en rose sous le soleil, plongent directement dans la mer. Mais décidément je n'aime pas beaucoup la Méditerranée et je ne trouve pas sa nuance très attirante. Elle est bleu-noir, sans aucune transparence ; seulement sous le soleil elle est d'un violent argent fondu.

D... est gentil, mais remuant, insupportable et formaliste. Il m'a obligé à m'habiller pour dîner hier soir. Le réglement veut, paraît-il, qu'on dîne en noir : je n'ai pas de vêtements noirs. C'est insupportable comme tyrannie : car je ne vais pas me mettre en habit tous les jours. Il y a à bord divers diplomates et explorateurs belges, des officiers en nombre, et (ceci pour notre maman) deux nourrices annamites qui me semblent soigner et amuser les enfants dans la perfection. A demain maintenant, ma chérie nous devons être, je pense, vers cette heure, en vue de Messine.

Mardi, 22 octobre.

Il faisait beau hier dans la matinée. Mais l'après-midi tout s'est gâté et nous avons été chassés au

large de la côte d'Italie par un grain formidable. D'abord cela n'a été que l'orage et une pluie torrentielle ; mais ensuite, à la fin du dîner, vers sept heures, le roulis nous a pris pour aller en augmentant. Je suis allé me coucher à neuf heures et demie ; et à dix heures on venait me visser à fond mon hublot en prévision d'une mer démontée dans la nuit. En effet tout s'est déchaîné peu après. Tout le vaisseau soufflait comme un animal qui peine à travers l'eau. Quand au roulis, qui d'ailleurs pour ma couchette est du tangage, je ne pourrais t'en donner idée. Cela, tous les ais qui craquent, les cloches qui sonnent de quart en quart, les piétinements sur le pont, le déferlement des vagues contre la coque, donne un tumulte composite qui n'aide pas le sommeil. Il y en a eu pour jusqu'à quatre heures du matin. Je voulais voir le Stromboli, mais nous y avons passé dans la nuit. A sept heures nous étions dans le détroit de Messine, qui est admirable. La ville de Messine est allongée au pied de montagnes vertes, avec des maisons peintes, à toits plats, cubiques, ou en blocs allongés. Ici le ciel et la mer changent de couleur. Le ciel est turquoise pâle. Tout à l'heure la mer, vert laiteux près du vaisseau, se fondait pour arriver à la côte sicilienne, dans une large bande d'indigo profond, presque pourpre violet. Et, au-dessus de cette pourpre, une montagne un peu embrumée, se découpait sur le ciel bleu pâle, la cime barrée d'un flocon blanc, avec des rayures étoilées de neige.

En ce moment la Sicile est encore en vue ; mais nous allons la quitter. Nous traversons une mer de saphir, belle, mais très désagréable. Car maintenant c'est le tangage qui nous a pris, et pendant que je

t'écris, cela va grand train. Nous en avons comme cela au moins pour la journée.

La qualité des passagers est odieuse. Le chargé d'affaires de Belgique à Pékin, chapeau gris Morès et monocle : figure et conversation à l'avenant. Le ministre du Japon en Russie et sa femme, grand personnage, mais tout petit Japonais, bien vilain en pyjamas. Des marchands de soie, des fonctionnaires mufles, des magistrats coloniaux et *tutti quanti*. Une famille hideuse composée de filles taurines, bovines, rousses, d'un jeune homme bovin albinos et qui a l'air d'une grosse fille de ferme habillée en homme ; la mère au crâne déprimé semble sortir de la caverne préhistorique la plus récemment ouverte. C'est la famille d'un M. C..., qui a entrepris de construire un chemin de fer en Annam et qui fait venir tout son monde à Lang-Bian où on n'arrive qu'à dos de mulet. Le comte de P..., son jeune frère, et M. de N..., noblesse lorraine. Ces messieurs, assez gentils d'ailleurs, vont d'abord à Batavia, et de là en Annam, pour chasser le tigre. Puis ils comptent aller voir la Corée. Chose singulière, le jeune de P... vient de sortir de l'Ecole des Chartes et bien entendu nous connaissons les mêmes gens.

Mercredi, 23 octobre.

La journée d'hier a été odieuse. Un tangage ininterrompu sous une atmosphère lourde. Le pont ressemblait au radeau de la Méduse. On n'y voyait que des formes pâles et prostrées. De pauvres religieuses (il y en a quatre) se traînaient tous les quarts d'heure pour aller vomir le long du bastin-

gage. Mal en train une partie de la journée je me suis forcé à manger et j'ai fini par très bien dîner sur une mer démontée. Bien entendu nous ne cessons pas de manger " aux violons " et je t'assure que les dîneurs ne sont pas nombreux. C'est un détestable passage. Enfin vers six heures l'orage a éclaté. A l'ouest un couchant de soleil rouge sang, avec des nuages striés en éventail, qui faisaient du ciel un dais chamarré, vaguement reflété dans la houle. La mer écumante, saphir sombre. Au sud-est de grands éclairs illuminant tout le fonds de l'horizon, épandus, zébrés, laissant, quand ils s'éteignaient, l'eau comme un désert sombre dans lequel le bateau s'enfonçait ; puis faisant trembler le ciel et l'écume et la grande plaine de saphir fondu d'une sorte de vie électrique.

A neuf heures et demie quand je suis allé me coucher, Ting avait le mal de mer. J'ai assez bien dormi, et ce matin le ciel est couvert et nous avons une mer mauvaise et sans couleur, roulis et tangage combinés. Nous faisons, paraît-il, quinze nœuds à l'heure, et, selon les prévisions, nous serons à Port-Saïd demain soir jeudi 24, vers six heures. J'ai à y acheter des vêtements blancs ou khaki : la mer Rouge, me dit-on, ne peut être supportée que dans cet uniforme. Dieu sait que ce n'est pas par goût que je m'habillerai ainsi.

Même jour. Deux heures.

Le temps a changé ; il fait beau, et décidément je ne résiste plus à la beauté de la mer Ionienne. Ici la réalité satisfait l'imagination. Le ciel bleu pâle est parsemé de petits moutons blancs ; la mer clapo-

tante d'un clapotis inutile, est d'un bleu profond inexprimable ; c'est de l'eau faite avec du saphir fondu, et du saphir de l'Inde, comme celui de ta bague. Tout à l'heure à bâbord, à cinq cents mètres, se balançait sur ce clapotis de saphir un bateau tout blanc, à haute voilure divisée en carrelets. On aurait dit une mouette qui hérisse ses plumes. Et à droite de la mouette blanche, séparées d'elle par un lac de saphir en fusion, les montagnes de la Crète, arides comme les cimes des Pyrénées, tachetées de verdure, et embrumées — de longues montagnes qui s'allongent vers l'est et avancent en montant, avec une seule maison éclatante de blancheur sur un col jaunâtre ; puis des pics plus hauts, avec des plaques de rocher qui brillent et de légers nuages où ils se perdent.

Le point consulté, il en apparaît que nous serons à Port-Saïd demain jeudi dans la nuit, vers minuit, trop tard pour que je puisse rien y acheter. Car on n'y reste que trois ou quatre heures. Ensuite l'escale est Djibouti d'où je pourrai t'écrire encore. J'espère même te télégraphier de Port-Saïd, si bien que tu aurais des nouvelles avant que cette lettre t'arrive.

La sottise des passagers, comme la beauté de la mer Ionienne, satisfait l'imagination. Voici la conversation que j'ai entendue hier de mon fauteuil, entre trois hommes du meilleur monde, qui se mettent en smoking tous les soirs.

A. — Mon cher, avez-vous lu *Quo Vadis ?* Croyez-vous que c'est beau, hein ? Il y a là des descriptions...

B. — Oui, oui, et j'ai lu *Par le Fer, par le Feu.* Des gens admirables ces Polonais. Et gamins au milieu de leurs tueries. Hein ? Et ces quatre héros...

Mon cher, savez-vous ce que ça rappelle, ces quatre-là ? Ça m'a rappelé étonnamment *Les Trois Mousquetaires*. Mais dame, ça, ça enfonce tout.

C. — Moi j'ai lu tout ça aussi. Mais c'est difficile à cause de la quantité de personnages. Voyons... Poppée, c'était bien la femme de César ?

A. — Il y en a tant, de ces Césars... Mais ça ne fait rien, Sicossié (Sienckiewicz) est un rude homme. Tenez, autre chose, Salenbeau (Salamm'bô) — eh bien, il y a là le passage des armées, avec la description de tous les peuples divers, eh bien — c'est magnifique. Ah Salenbeau, c'est fort ! Mais Sicossié, ça n'est pas à comparer. Il y a là des tueries, mon cher...

B. — Oui, oui. Eh bien je suis allé voir ça au théâtre, *Quo Vadis* — ça ne dit rien.

A. — Parce qu'ils n'ont pas su s'y prendre. Ainsi, moi, je l'ai toujours dit... La scène des arènes — magnifique — ils font passer ça dans la coulisse. Tandis que, avec le goût moderne des sports, s'ils nous avaient montré ça, l'arène, les jeux antiques, mon cher...

B. — Oui, mais la scène de la Porte Saint-Martin... Il aurait fallu l'Hippodrome.

C. — Oui, oui, l'Hippodrome !

A. — Peuh ! peuh !

C. (*tirant son carnet*). — A propos, dites donc, on m'a recommandé de lire quelque chose. Il paraît que c'est très rigolo. Ça s'appelle le *Festin de Trimalcion*. C'est par Pétrone.

A. (*avec mépris*). — Alors c'est une traduction. D'ailleurs, ce n'est pas celui de Sicossié, vous savez. Mais, mon cher, lisez *Par le Fer, par le Feu*. N'est-ce pas ?

B. — Oui, oui. *Les Trois Mousquetaires*, je vous dis.

A. (*claquant de la langue*). — Ah, ce Sicossié ! Je n'en ai pas entendu davantage.

Jeudi 24 octobre, dix heures du matin.

C'est aujourd'hui que je fermerai cette lettre. Nous roulons horriblement et c'est tout ce que je puis faire de t'écrire. Nous avons roulé toute la nuit ; mais je vais bien. Hier, comme je te le disais, nous avons longé la Crète et nous avons vu de près la petite île de Gaydo. C'est une sorte de narval schisteux qui s'allonge sur la mer ; et cette bête monstrueuse a son petit derrière elle : un îlot qui s'appelle Gavdopoulo — l'enfant de Gavdo. Rien que du schiste taché d'une lèpre noire, aride ; une crête où se profilent des arbres ténébreux, à la tête feuillue, malingres ; des taches d'ocre çà et là ; la roche feuilletée plongeant depuis la cîme directement dans la mer ; un petit phare blanc solitaire sur le dos du monstre. Et le long museau du narval est percé au bout de trois arches à travers lesquelles on voit trois saphirs faits de mer Ionienne. En avant, parmi un peu de brume, ce qui semblait d'abord une voilure carrée de feu ; à la longue-vue ce sont des rochers triangulaires et carrés, qui émergent de la mer et que le soleil couchant fait flamboyer. On dirait un dolmen marin dans un brouillard d'incendie. Le ciel est bleu de turquoise pâle, puis verdoie comme de la turquoise qui meurt et juste au milieu de ce verdoiement délicat un petit nuage semble une tache de rappel de la Méditerranée ; il est de son bleu. Le saphir a laissé sa touche sur la turquoise

comme une traînée d'or sur la pierre d'épreuve. Les nuages se font violet sombre ; deux miroirs d'argent bouillant y éclatent ; le disque rouge du soleil plonge dans le bleu obscur, et tout de suite la nuit, et les reflets de la lune sur la houle.

Hier soir on a dansé. J'ai longuement causé avec le ministre japonais. Il est intelligent ; mais ne parle qu'anglais. Il était très curieux de se rendre compte du succès de Sada Yacco. Elle est inconnue au Japon. Mais Kawakami, en revanche, est plus connu. Il n'y a pas de métier qu'il n'ait fait. C'est lui (comme tu l'avais bien vu) qui a du talent et qui a dressé Sada Yacco. Elle aurait près de quarante ans. Comme je disais au ministre la triste réception qu'on trouve à la légation de Chine, il a cligné de l'œil et m'a répondu : " Why did you not ask for the daughters of Mr. Yu ? They would have been delighted, I assure you — and they can speak English, if the secretaries cannot ".

A minuit le roulis a commencé. J'ai dû sonner pour faire donner un tour de vis à mon hublot. Et ce matin les " violons " sont tendus, comme de juste. Mais l'air est délicieux. La houle est si jolie qu'on regretterait qu'il n'y en eût pas. Comment te dire le bleu profond de cette mer ? C'est du saphir, mais du saphir vivant ; c'est la couleur d'yeux de femmes qu'on n'a jamais vus, et qui sont transparents, mais insondables, d'une sorte de pureté à la fois limpide et solide, joyaux vifs uniques sous ce ciel bleu pâle et blanc de brume. Et la crête de cette houle de saphir est faite en poussière de diamants liquides, qui s'envole comme une aigrette légère, à travers laquelle le soleil fait passer l'arc-en-ciel.

Je voulais tâcher d'écrire ces choses pour moi, mais je n'en ai pas le cœur. A toi, je puis les dire ; elles sont mal dites, mais garde-les moi tout de même — elles me serviront de journal et j'espère qu'elles te feront vivre un peu de ma vie.

Dis-toi surtout que si je suis bien triste d'être séparé de toi, je supporte bien ce voyage, que j'aime passionnément la mer, et qu'il faudra bien que cela me fasse du bien. Jusqu'à Djibouti, maintenant...

II

A bord de la Ville de la Ciotat. *Golfe d'Aden.*
Mercredi, 30 *octobre* 1901.

J'avais fermé ma lettre hier vers trois heures. Peu après nous entrions dans le détroit proprement dit de Bab el Mandeb. Notre bateau marchait à tous feux : c'était la première fois que le capitaine Fiaschi franchissait les passes de Djibouti, et il craignait d'arriver devant des récifs dangereux la nuit tombée. En ce cas nous aurions attendu le matin. Nous passons nombre d'îlots montagneux et stériles. Bientôt nous apercevons Périm, son fort anglais, son phare et ses hangars à charbon. C'est une île plate, allongée et déserte, au milieu du détroit. A peine une ligne vert-sombre le long du dos d'âne qui forme le corps de l'île indique-t-elle une maigre végétation. Les officiers anglais y sont changés tous les trois mois. Du côté du Yémen on voit s'élever dans le ciel le massif de rocs noirs où a été taillé, au détour de la passe, le poste fort d'Aden. L'aspect de la basse Abyssinie, vers le pays des Gallas, est

bien différent. Ce sont des montagnes tabulaires dont le plan s'élève peu à peu : puis une chute perpendiculaire — et plus loin l'effort recommence. Ce sont les jouets prodigieux de quelque terrible dieu nègre. Les montagnes d'Afrique sont telles depuis le Sud algérien jusqu'au Cap. La construction géologique du continent noir semble funèbre.

Rien ne peut peindre la radieuse lumière sous laquelle nous avons atteint Djibouti. Après Obock, quelques blocs de maisons éparses sur une grève nue, au pied de montagnes massives et sombres, la mer devient plate comme un miroir. C'est un golfe qui se creuse ; et la rade de Djibouti est à la pointe extrême. Voici à l'est, au ras de l'eau, des barres noires, disposées régulièrement, les alignements du port. A perte de vue s'allonge une nappe polie, divisée en bandes jaune clair, bleu clair, mauves, et bleu sombre, un spectre solaire liquide, et comme glacé de lumière. Au-dessus tournoient d'immenses mouettes blanches et noires. Ces bandes de couleur sont si franches qu'on croirait avoir devant soi, sous un ciel presque blanc, un champ de glace coupé de canaux fluides. La lumière, la désolation, les oiseaux, la magie boréale de la couleur ; tout semble polaire. A l'ouest les montagnes violacées d'Abyssinie, violettes de brume. Derrière la crête de la chaîne extrême le soleil va se coucher à cinq heures et demie. Son disque rouge s'enfonce de seconde en seconde. A l'est la mer lisse s'enflamme de nuances fuyantes ; le ciel miroite de couleurs ; c'est une atmosphère aérienne et liquide faite de plumes de bengalis, de gorge-coupées, et d'oiseaux bleus, de duvet de tout ce qui vole sous les tropiques, d'écailles multicolores de tout ce qui nage

dans la mer d'Arabie, d'ailes de poisson volant qui meurt peut-être ; car les tons s'enfuient, reparaissent, se fondent, rougeoient, verdoient, jaunissent, se font bleus, indigos, carmins, or et diamant. Et maintenant le roi de la lumière va mourir : une dernière flamme rouge incendie les montagnes lointaines qu'un halo orangé estompe dans le ciel. Brusquement le ciel d'Arabie s'est fait gris-plomb, la mer orientale grise et jaune sale comme la mer du Nord, polaire toujours par sa détresse morne et le froid qu'elle exhale après avoir rendu son âme lumineuse. Et alors, à l'occident, se lève derrière les montagnes, l'aurore boréale qui annonce pour demain la résurrection du soleil mort. Un bas arc du ciel s'éclaire ; le haut est frotté de lumière pâle vers laquelle jaillissent des panaches de rouge vaporeux et de jaune embrumé ; les montagnes lointaines sont houssées d'un voile bleu cobalt ; celles qui plongent dans la mer sont des blocs de houille très noire. L'horreur d'un monde inconnu m'entoure ; je me sens transporté dans un astre nouveau.

Toutes les opérations d'une arrivée se sont faites pendant le dîner. Nous étions au dessert, qu'une nuée de négrillons a envahi le pont. Par les fenêtres du salon ils avançaient leurs têtes rases où brillent de beaux yeux, et dont le sourire est éclairé par des dents éblouissantes. Et ils allongeaient aussi leurs mains fines, au creux de coquillages roses, pour demander des sous.

Aussitôt le café pris, je me dirige vers la coupée où je retrouve Ting qui me remet mon revolver. Nous dégringolons dans une grande pirogue à deux rameurs seulement, bien que nous soyons dix ; et nous voilà partis. Il est sept heures et demie.

La mer est lisse et douce ; une tendre haleine nous entoure ; les étoiles limpides tressaillent dans un ciel pâle ; quelques feux sont piqués sur la côte ; nous laissons derrière nous le grand paquebot où s'allument les fanaux électriques, comme un cétacé blanc échoué qui se ferait phosphorescent. Il nous faut vingt-cinq minutes pour atteindre l'extrémité de la jetée de Djibouti. Les nègres à tête rasée nagent dur, et se grattent alternativement le crâne. Rien n'égale en attouchement tendre la caresse de l'air que nous troublons en glissant sur l'eau morte. Une longue ligne noire s'étire vers nous du rivage ; nous atterrissons à l'extrémité. Des nègres nous attendent. Ils sont vêtus les uns d'un pagne, les autres d'une tunique blanchâtre, drapée sur l'épaule à l'antique. Un petit Somali marche tout près de moi. Il porte son haillon avec une grâce inexprimable et tient à la main la carte d'un café. Il a dix ans, des yeux superbes, un sourire de fillette et des dents blanches. Deux Abyssins nous accompagnent et causent en arabe. La route est longue jusqu'au palais du gouverneur, *bungalow* de troncs d'arbre et de ciment. Le petit Somali s'arrête devant une terrasse éclairée : " Ça palais gouverneur ". Maintenant nous arrivons à un bloc massif et gris percé d'étroites fenêtres grillées, tout sévère sous la nuit claire. Le petit Somali rit : " Ça prison ", dit-il. Et je demande : " Combien de prisonniers ? " — " Oh, beaucoup, beaucoup, dit-il ; tout, tout plein ". — " De blancs ? " dis-je. — " Oh non, hommes noirs ". Et il rit encore à toutes dents.

Maintenant la grande place de Djibouti, carrée, entourée d'hôtels, de cafés, de boutiques. Nous nous asseyons, Ting et moi, au café du Louvre, et

nous prenons des mastics (du raki). Je donne dix sous à mon petit guide. Il ne s'en va pas, mais reste près de moi, et m'évente la figure avec sa carte. " Moi donner vent à toi, faire frais ", dit-il. Et il sourit. Il a des cheveux crépus tout blondis par le savon samoli. Je veux lui donner à boire : il secoue la tête : " Somali boit jamais ", dit-il gravement. Des nègres s'approchent, et nous montrent, pour nous les vendre, des agates de Ceylan, des cristaux de la brousse, des bagues d'argent, des cornes de gazelle, des plumes d'autruche, un bouclier somali ; les policiers indigènes qui entourent la place, coiffés d'une toque à l'anglaise, un fouet à la main, les rouent de coups pour les chasser. Ils fuient et reviennent en rampant, sitôt que l'homme de police nègre détourne les yeux. Un malheureux petit estropié rampe près de nous à quatre pattes et nous implore de ses yeux de gazelle. Comme j'ai une casquette blanche, un Somali drapé dans un haillon rouge me demande : " Captain, are you English ? " Il est né dans le pays d'Aden. Je veux faire asseoir le petit Ali, qui fume une cigarette que je lui ai donnée : on le chasse à coups de fouet. Le gouverneur de la République défend aux noirs de s'asseoir sur les chaises des cafés, près des blancs.

Bientôt nous sommes rejoints par deux amis de Ting, un autre boy chinois et un marchand japonais. Deux Somalis (celui d'Aden et un autre) vont nous mener au village somali. Le petit Ali marche toujours près de moi en m'éventant. C'est une étrange et disparate troupe, comme tu vois, qui s'engage dans une première rue obscure, derrière la place. Nous sommes entourés de nègres qui rient et bavardent. Une rue transversale avec des cases

blanches, à droite éclairées par la lune, à gauche par les torches plantées sous les petits auvents. Une sorte de vérandah à piliers couvre des bancs de paille tressée, très souple. C'est un café indigène. A peine assis, une foule nègre s'appuie sur nous. On nous sert quatre tasses de café du Harrar, d'un goût exquis. Un nègre m'apporte un chevreau nouveau-né, fauve et blanc, qui meugle. Parmi des éclats de rire assourdissants on fait laper au pauvre petit chevreau, du café dans une soucoupe — et la petite bête lape tout. Ali m'évente toujours, debout derrière moi, en souriant. Après la querelle du paiement, la bataille pour les bakchich, les cris de *Roh ! roh !* que je dois pousser pour faire reculer la foule nègre, nous marchons sous la lune parmi les maisons blanches et carrées. L'autre boy chinois et le Japonais disparaissent. Où vont-ils ? Je ne veux pas le savoir. Nous entendons des rumeurs. Un policier indigène nous croise et s'enfonce dans les ténèbres du village.

Puis voici la place encore, et ses cafés éclairés. Le Somali d'Aden va m'accompagner au bateau : il porte une boîte de cheroots de Trickinopoli que j'ai achetée. Halte. Le pauvre Somali est empoigné par un agent noir, qui va le mener en prison. D'autres Somalis arrivent et plaident. L'agent reste sourd. J'explique que ce qu'il porte est à moi, que je vais le payer : peine perdue. L'agent nous accompagne, et sitôt que je serai parti, il enfermera le pauvre noir dans une cellule. Le malheureux me regarde en suppliant. Non, je ne laisserai pas faire, certes. Nous retournons tous à la place. J'y trouve le gros Français, chef de la police, en train de boire des bocks, coiffé de son casque blanc. A peine ai-je

parlé : " Très bien, très bien, dit-il — cet homme est libre ". — " Alors, dis-je, pourquoi le punir s'il n'a rien fait ? " — " C'est que, voyez-vous, monsieur, nous craignons que les noirs n'ennuient les Européens — et nous sommes bien forcés... " Pauvre exilé d'Aden, drapé dans son haillon rouge, qui suit des yeux ma pirogue ! Pauvre petit Ali, avec sa tignasse teinte, souriant tristement sur la jetée, la main sur la tête pour me dire adieu ! La bestialité de la race blanche a des profondeurs de bêtise et de férocité inconnues — comme la casquette de Bovary.

Voici ce que j'ai vu sur le pont du bateau, à minuit, pendant que le treuil gémissait et que les sacs de charbon se vidaient dans les soutes. J'ai commencé par mettre les deux pieds dans l'eau en enjambant de la jetée sur la pirogue. Elle est si douce et si chaude que je l'ai à peine sentie. Nous avons glissé encore à la lueur jaune de la lune sur la mer plate, vers le grand cétacé blanc qui souffle son haleine noire dans le ciel. L'escalier fixé à la coupée tremble suspendu dans l'air. Au haut de la coupée le colonel de S..., m'arrête pour causer. C'est le chef d'état-major du général Dodds, un vrai militaire, savant, courageux, franc, et qui ne mâche pas ce qu'il pense sur Voulet, Chauvine ou Marchand, Galliéni et *tutti quanti*. Des Abyssins et des Somalis errent sur le pont. Un groupe de passagers de seconde, qui ont forcé les limites, entoure un nègre qui offre de plonger du haut de la lisse. On lui promet cent sous. Plongeon sourd de douze mètres de haut. Le nègre ruisselant remonte à la coupée. Je continuais à causer avec le colonel, lorsqu'il me dit soudain : " Allons donc voir — il se passe quelque chose

d'étrange au fumoir ". Nous en approchions lorsqu'en surgit le malheureux nègre barbouillé de savon par les sauvages blancs — sous prétexte de le blanchir. Ils le chassent à coups de pied en hurlant. Une femme proteste timidement : et une voix unanime lui crie : " Qu'est-ce que ça fait ? C'est un sauvage ! "

La nation qui a proclamé les Droits de l'Homme traite une belle race intelligente comme on ne traite pas le bétail à l'abattoir. On les fustige ; on les livre à d'autres noirs féroces qui les fourrent en prison pour leur faire dégorger les quelques sous qu'ils ont pu gagner ; on les bafoue comme on ne bafouait pas les esclaves en Amérique. Et c'est la France qui donne cet exemple !

M. Clausson, un explorateur belge qui est à bord, et qui a passé sa vie en Chine, en Mongolie et au Thibet, a été révolté d'indignation. Lui aussi a offert à boire à un petit Somali. Et l'enfant lui a répondu : " Somali boit pas, jamais. Si Somali boit, lui fou, et mère couper tête à lui ". M. Clausson lui a offert vingt sous, quarante sous, cent sous, pour goûter un verre de bière. L'enfant est resté inébranlable.

Et c'est nous, bouilleurs de cru et buveurs d'absinthe, qui les traitons de sauvages !

En vue du Cap Guardafui.
Jeudi, 31 octobre.

Voici la fin de la terre d'Afrique. Nous sortons du golfe d'Aden. A tribord s'allonge un promontoire stérile, à longues grèves couvertes de paillotes.

Là demeurent les Somalis barbares et naufrageurs. Quand un vaisseau se perd sur ce cap maudit, les Somalis plongent et pillent l'épave. Pays désert et plein de danger. Le cap Guardafui pose sur la mer d'Arabie un gigantesque mufle de lion qui dort. C'est le sphinx d'Afrique qui regarde l'Orient.

Nous nous enfonçons à l'est dans l'Océan Indien. Maintenant nous ne verrons de terre que l'île Minikoï, près des Laquedives, jardin de verdure, dit-on, au milieu de l'Océan. Et déjà le vent de la grande mer nous saisit et la houle nous soulève.

Vendredi, 1er *novembre*.

C'est aujourd'hui la Toussaint et on dit la messe à bord sur le *spardeck*. Sous la toile à bâbord on a installé une chapelle. Au fond, un petit crucifix d'argent se détache sur une étoffe chinoise à soleil rouge. A droite on a tendu divers pavillons jaunes, rouges ou bleus. Quatre petits cierges brûlent dans de longues ampoules de verre. Le missionnaire qui officie à l'épais visage d'un porc qui aurait une barbe rousse. Messe basse, avec les génuflexions sacramentelles. En avant, dans un fauteuil, le commandant du bord. Quatre bénédictines blanches, deux religieuses à robes noires prient à genoux, tandis que le vent fait battre les ailes de leurs cornettes. Les passagers se pressent entre la lisse et le salon de musique, vêtus de blanc et de kaki, le casque à la main. Et la *Ville de la Ciotat* roule le crucifix, la messe, le prêtre et les dévots.

La mousson fraîche d'automne nous a reçus sitôt après le cap Guardafui ; elle souffle contre

nous et le vaisseau tangue et roule d'un mouvement très régulier. L'Océan Indien est vert le matin, plus bleu l'après-dîner, et les vents alizés y soulèvent une houle douce et perpétuelle. Jusqu'à deux heures le ciel demeure pur et frais comme notre ciel de France à six heures du matin. Il n'y a pas d'après-midi. C'est un ciel blanc sur une large bande d'horizon, à petits nuages opaques, blancs, ardoisés ou roses, et qui frissonne d'air matinal jusqu'à la voûte bleu pâle. Le soleil brille d'un éclat terrible, qui éclaire la mer d'une lueur de fourneau à haute fusion. Puis tout de suite le soir, sans crépuscule ; une bande rouge rose où des nuages sombres se découpent comme du papier noir capricieusement déchiqueté, et une grosse lune dévorée au tiers, qui se balance entre la lisse et le spardeck comme une immense lanterne chinoise mutilée.

Maintenant les escales sont terminées. Nous n'en aurons plus. L'attente de l'escale prochaine est la principale distraction du passager. " Descendrez-vous à terre ? On étouffera dans les cabines fermées pendant qu'on fait le charbon ". — " Mais il n'y a rien à voir ". Clichés traditionnels. Pour le café-concert, voici ce qu'on voit où ce qu'on pourrait voir :

A Port-Saïd
" *Le* Caïd " ;
A Suez
Deux pair' de fez ;
A Djibouti
Peau d'zébi ;
A Colombo
Tout en beau (je l'espère !)

La vie de bord est monotone, mais je m'y fais.

Un vaisseau eſt un petit monde individuel au sens le plus ſtrict. Il a son heure propre, qui n'eſt celle d'aucun autre point de l'Univers, et qui change officiellement chaque jour à midi, après le point, mais en réalité à chaque seconde de sa course. Son ciel eſt mouvant, et ses étoiles errantes, comme le ciel et les étoiles d'un autre aſtre qui a une révolution diſtincte de celle de la Terre. Son horizon varie sans cesse, et il se meut dans une eau et dans un air qui ne sont jamais les mêmes. Le langage de la vie, eſt différent ; il n'eſt pas une heure, deux heures, trois heures: mais on a piqué un coup, deux coups, trois coups. Ce n'eſt pas un timbre qui sonne dans une machine ; c'eſt un homme qui fait retentir une cloche. Bâbord et tribord sont deux parties diſtinctes de ce petit monde, où ne règnent ni la même atmosphère, ni la même température, ni le même temps. La mer peut embarquer des embruns à bâbord sans que personne à tribord s'en doute. Le jour et la nuit ne sont pas très diſtincts et le sommeil ne vient pas à des heures fixes, d'autant qu'à tout inſtant on peut fermer les sabords ou les rouvrir, et que le pont eſt un dortoir autant qu'un lieu de promenade, une allée, un jardin public, un parc où se tient une garden-party, ou la tonnelle d'un marchand de vin où on joue à la grenouille et au tonneau. Spardeck, lisse, cale, magasin, soute, cambuse, carré, caillebotis, panneaux, sabords, deviennent des lieux familiers comme le salon, la salle à manger ou la cuisine. Il y a même des dialectes divers parmi les indigènes de ce monde minuscule. Ainsi pour le matelot, un coup de mauvaise mer eſt une " grenasse " ; pour le maître-d'hôtel, c'eſt un " coup de tabac " ; et le comman-

dant dit qu'on " traverse quelques baleines ". Monde superstitieux d'ailleurs où on croit au serpent de mer et où un typhon est quelque " mauvaise bête " dont on peut attraper la queue.

Dans l'Océan Indien.
Samedi, 2 novembre.

Le point d'hier nous annonçait un parcours de 374 milles et déjà les passagers se voyaient à Colombo. Aujourd'hui il a fallu en rabattre et le commandant a fait une grimace quand on lui a apporté le résultat du calcul : 318 milles. Je crois que le second capitaine, qui ne me paraît pas fort, a commis une grosse erreur hier, et qu'il a essayé de la compenser aujourd'hui. Mais il n'en est pas moins certain que nous avons perdu six heures à de fausses manœuvres dans le canal de Suez, et que l'arrivage du charbon à Djibouti nous en a coûté deux autres. Nous aurions pu arriver à Colombo, mardi 9 novembre, de bonne heure : nous n'y serons que mardi soir, ou dans la nuit. D'autant plus que le vaisseau peine horriblement contre la mousson, qui souffle sous un ciel lourd. Les " baleines " nous attendent pour cette nuit ou demain et en attendant je t'écris au balancement d'un bon roulis et au rythme d'un tangage qui écœure la plupart des imbéciles du bord.

De ceux-là, il y a un certain nombre, et en premier lieu le jeune de P..., élève de l'Ecole des Chartes et futur tueur de tigres : le *tao-khou*, dit Ting. C'est un long vermicelle vaniteux, poseur, et qui gobe tout, indiscret et gaffeur (genre G..). Tu vois cela d'ici. Cet intéressant idiot, se mêlant

à notre conversation avec le commandant Fiaschi, l'autre soir, tandis que celui-ci nous rappelait un sinistre récent en mer, s'est écrié habilement " Qu'est-ce que ça fait ? Il n'y avait que des Corses à bord ! " Depuis il n'y a pas de sottises que nous ne lui fassions avaler. Gravement, nous lui conseillons de chasser le *lempt*, sorte d'autruche qui n'a qu'une patte, et qu'on prend en sciant l'arbre contre lequel elle s'endort ; ou le *camor*, en Chine *lang-pé*, qui a les pattes plus courtes d'un côté pour courir sur le flanc des montagnes. Ces animaux, bien entendu, ne peuvent se reproduire que sur les cols. Le jeune de P... écoute, s'instruit, et se fait renseigner de toutes parts. Il s'intéresse à tout, fait d'avance le partage de la Chine, conquiert l'Ethiopie et installe l'électricité au Harrar. Le colonel de S..., qui n'aime pas les raseurs, lui a fait le discours suivant, le lendemain de notre passage à Djibouti. (N. B. les officiers avaient vu dans un bazar de Djibouti un jeune guépard).

Le Colonel (à de P...) : " Eh bien, jeune homme, vous êtes allé à terre hier soir. Avez-vous tué le tigre ? "

— " Comment, vous n'avez pas tué le tigre ! Vous êtes chasseur de tigres de votre métier ; vous allez dans un endroit où justement il y a un tigre, et non seulement vous ne le tuez pas — mais vous ne l'avez même pas vu ! Eh bien, jeune homme, je vais vous dire la vérité ; vous n'avez pas cherché le tigre. On m'a dit que vous étiez rentré très affaissé. Vous êtes un petit polisson ; vous êtes allé chercher tout autre chose. Vous attraperez quinte, quatorze et le point ; et, en fait de chasse au tigre, vous irez à la chasse au mercure ".

Dimanche, 3 novembre.

Nous n'avons pas rencontré la " baleine " prévue, mais nous avons du mauvais temps. " Ce n'est rien que les grenasses, m'avait dit un vieux matelot breton, au départ de Marseille, mais méfiez-vous du mauvais temps qui vient lentement ". Il avait raison. Depuis trois jours de petits nuages blancs pâteux encombraient l'horizon ; le soleil se couchait rouge derrière des découpures de zinc noir ; l'Océan Indien de saphir clair devenait vert bouteille et la *Ville de la Ciotat* peinait contre la mousson. " Espérez un peu, m'a dit le vieux matelot, et vous verrez ". J'ai vu. Le ciel est une calotte de plomb ; l'air est fait de vapeur chaude ; tout suinte l'humidité tiède et écœurante, les vêtements, les fauteuils sur le pont, les rampes d'escalier, la lisse du bastingage ; une affreuse lumière blanche et terne déversée sur une mer presque noire : c'est un jour de pluie dans les mers des Indes. Elle est venue à onze heures, cette pluie, comme un torrent qui crépiterait, comme un déluge à travers un crible ; les gouttelettes frappaient la houle subitement aplanie comme de la grenaille étincelante : c'était une moire sombre saupoudrée de sucre. Et cette moire s'étendait jusqu'à l'horizon à travers un voile fait de hachures liquides et pressées. Par cette trame je voyais de temps en temps s'élancer un poisson volant comme un long lingot d'argent ; ses ailes humides battaient au ras des vagues, et, au bout de quelques secondes, il replongeait dans un petit tourbillon d'écume.

Les passagers commencent à gémir sur la longueur de la traversée. Pour moi le ciel et l'eau sur-

tout, "ondoyante et diverse", ne peuvent me lasser. Je ne puis lire, et ma seule occupation est d'écrire pour toi ces lignes.

Hélas, jamais je ne me serais mieux porté, en dépit de cette mauvaise chaleur humide, si je n'avais pas la douleur d'être loin de toi, et si je n'avais les ennuis que tu sais, mais qui ne me font pas souffrir. Maintenant le roulis me donne de l'appétit et me fait dormir comme un plomb. Levé à sept heures, je reste sur le pont jusqu'à une heure du matin, et j'y coucherais si je ne craignais la traîtrise de la mousson, dite fraîche, mais qui en dépit de la région du nord-est d'où elle vient, est tiède et moite. L'autre nuit elle soulevait les lames contre bâbord, où se livrait une longue bataille d'écume ; un large éventail lumineux et tremblant éclairait l'Océan sous la lune ; au-delà une mer ténébreuse, silencieuse et solitaire. Seul, j'étais appuyé sur la lisse ; çà et là quelques dormeurs ; nul bruit que le souffle du vaisseau et l'ahan étouffé de l'hélice.

Et le monstre qui me porte me semblait si petit, je me sentais si loin au milieu de cet Océan nocturne si profond avec son sol de corail et sa houle opaque sous laquelle glissent la bonite et les squales, que j'ai senti un peu de confiance en voyant les remous se tacher de lumières phosphorescentes, qui au moins montraient de la vie révélée.

On n'a pu faire le point aujourd'hui : le soleil est absent. Il a fallu recourir au livre de loch qui ne saurait permettre des calculs d'une précision extrême. Nous serions encore à 75 milles de Colombo. Demain vers midi nous devrons passer près de Minikoï, entre les Laquedives et les Maldives, et franchir par le chenal des Neuf Degrés la barrière

d'atolls et de récifs de corail qui garde du nord au sud la côte occidentale de l'Inde. Mardi, entre quatre et six heures du soir, nous toucherions Ceylan.

Lundi, 4 novembre.

Hier j'étais dans ma cabine au coucher du soleil, lorsque Ting me dit qu'on voyait une grande ville dans les nuages. Par mon sabord ouvert j'aperçois une étrange apparition. Le ciel plombé s'est ouvert par places au couchant ; deux, trois plans se révèlent par les ouvertures. C'est une cité de bitume, entourée d'arbres de cendres, au bord d'un lac de métal rouge où nagent des îlots de scories et de lave ; et plus loin un autre lac chauffé à blanc, pâle et exhalant sa vapeur panachée de feu jusque dans le fond du ciel. Et au-dessus de ce paysage damné, une rafale de nuages obscurs passe en se trouant, comme dans un tableau de Salvator Rosa, de taches livides ; ce sont des chairs qui se décomposent là-haut et qui nous éclairent de leur hideuse grisaille frottée de vert.

La nuit, mystérieusement chaude, tremblait d'électricité contenue. Noirceur profonde de la mer et du ciel ; mais les vagues soulevées par l'hélice sont de la mousse de feu blanc ; le sillage de la *Ville de la Ciotat* est fait de flamme candide et partout la profondeur tressaille de vie lumineuse. Au large, de grandes taches de phosphore s'étirent dans les ténèbres. Mais au-dessous de nous se jouent les mystères des profondeurs. C'est une procession de torches vertes, de feux liquides, d'ampoules illuminées, de lueurs vitrées, portées et brandies par des mains invisibles. La chevelure ardente des torches

semble s'épanouir à travers une transparence solidifiée. C'est un regard vert de félins à travers l'eau, une musique de lumières dans une atsmophère liquide. A onze heures un bolide bondit du ciel noir ; globe de feu rouge, blanc, irisé, violet, qui s'abat dans l'Océan au-delà de l'horizon. La pluie tombe, et ses gouttes, en passant à l'entrepont, strient l'obscurité par des traits de flamme.

Minikoï ne devait être en vue qu'à midi. Mais on a encore fait des erreurs de calcul. Ce matin à huit heures le colonel de S..., me signale un vapeur. En le regardant j'aperçois à droite une ligne noire : c'est le phare de Minikoï. La *Ville de la Ciotat* passe au sud, par le chenal des Huit Degrés. En quelques instants la mer se raye là-bas d'une longue ligne d'écume. Ce matin le ciel est bleu turquoise, avec une foule de petits nuages rouges, violets, ardoise, blancs-lait et lie-de-vin. Sur ce fond s'agite un éventail maigre fait de cocotiers, et une barre jaune s'allonge au pied des arbres. L'éventail feuillu si grêle est un atoll qu'un long récif de corail unit à Minikoï qui apparaît maintenant comme une oasis dans l'Océan. C'est une longue bande de verdure entourée d'une bande jaunâtre et d'une barre d'écume éblouissante de blancheur. Vers sa gauche un grand phare rond à cinq étages, au pied duquel on distingue deux maisonnettes. Derrière ce phare une large coupée dans la masse verdoyante doit marquer une route à travers l'île : c'est comme un morceau de ciel dans de l'herbe. Verdure compacte, à la fois sombre et claire au-dessus de laquelle on voit frémir de place en place la chevelure agile des cocotiers. Voilà ma première rencontre avec une île de corail : ce ne sera pas la dernière.

De Minikoï à Colombo on compte environ vingt-sept heures. Mais comme nous avons forcé de vitesse pour lutter avec le vapeur signalé, qui est un paquebot russe, et que nous avons dépassé, il est difficile de juger d'avance. Nous toucherons Colombo demain mardi entre une heure et deux de l'après-midi.

Je suis donc sur le point de fermer cette lettre : je ne la mettrai sous enveloppe que demain matin, afin de t'embrasser plus tard et plus tôt. Probablement je ne séjournerai pas à Colombo : j'irai en chemin de fer à Kandy dans la montagne par une route qu'on dit être la plus belle du monde. Puis, près de Kandy, sur les conseils d'un planteur de Ceylan qui est à bord, je louerai une charrette à bœufs et je prendrai un boy cinghalais. Je voyagerai étendu dans cette charrette et j'irai visiter ainsi les cités ruinées et les cavernes où demeurent encore les autochthones de Ceylan, les Vêdahas. Je verrai ainsi le pays et les indigènes sans dépenser presque d'argent et j'éviterai les frais d'hôtel.

A demain matin...

III

Colombo, Grand Oriental Hôtel.
6 *novembre* 1901.

... Je n'ai pu trouver un instant pour écrire à tête reposée... Je pars demain pour Kandy : ici la chaleur humide est effrayante. On me fera suivre tes lettres et j'espère pouvoir là t'écrire plus tranquillement. J'y prendrai sans doute une charrette pour aller voir Anuradhapura, la ville en ruines. Depuis

un jour et demi j'ai vu tant de choses que j'ai la tête brouillée. Parmi les temples hindous, bouddhistes, jaïnistes, les Tamouls, les Cinghalais, les Musulmans et Dieu sait quoi, je ne m'y reconnais plus. Et ni un arbre, ni une fleur, ni un fruit, ni une bête, qui ne me semble venue d'une autre planète. Ce matin j'ai marché deux heures avec un jeune Cinghalais bouddhiste dans une forêt de cocotiers, sous un soleil de plomb, pour voir les Boers et un temple où une femme peinte sur les murs tente les hommes, puis se change en démon pour les dévorer. C'est ici la Babel des religions. But more of this anon...

IV

Ceylan. Colombo-Kandy.

5-10 *novembre* 1901.

... Je reprends ici mon journal que j'ai dû interrompre bien à contre-cœur, tant j'ai de choses à faire et à voir.

Arrivée à Ceylan, 5 novembre midi et demie. Depuis onze heures on voit surgir à l'est des nuages bleuâtres, des pics de brumes, des masses plus épaisses que les vapeurs qui traînent au-dessus de l'horizon. Ce ciel de l'Océan Indien, sous la mousson du nord-est, a un nombre infini de plans. A l'ouest, des nuages épais sont véritablement bleus, du bleu indigo que devrait avoir le ciel pur d'Extrême-Orient. Tout le tour de la mer est une bande sombre, et au-dessus, divisés comme des flocons de laine nuancés, troués dans leurs intervalles d'air bleu, des nuages violets, pourpres, laiteux, rose d'aurore,

déchiquetés, pailletés, effeuillés. Au-dessous une mer grise, jaune, verdâtre, morne et terriblement plombée sous la chaleur humide qui pèse de plus en plus. En sortant de déjeuner voici de nouveau la même apparition qu'à l'île de Minikoï ; une ligne d'écume contre une barrière jaune d'or et au-dessus l'éventail grêle et vert qui se déploie sur la tête des cocotiers ; au-delà, des masses vert-sombre, comme baignées de vapeur chaude, une verdure forte, moite et tiède, vers laquelle glisse la *Ville de la Ciotat*. L'horrible fracas du treuil parmi lequel le battement de l'hélice se perd, si bien que le vaisseau semble planer sur l'eau parmi des aboiements d'airain. Maintenant apparaissent des docks et des maisons rouges, des masses de charbon sous des hangars, des ponts sur des pilotis, une multitude immense de grands vaisseaux immobiles qui encombrent la mer. Et au large, de place en place, la voile rouge carrée de ces boutres arabes ou hindous qui sortent, poussés par la mousson, sans laquelle ils ne savent pas louvoyer. Plus près, dans l'air, d'énormes mouettes aux couleurs inconnues qui tournoient, une nuée de corbeaux qui croassent ; sur l'eau, une foule de petits noirs, le pagne mouillé passé entre les jambes, accroupis sur deux poutres jointes, maniant une pagaye à balancier parmi des cris assourdissants de " A la mer ! à la mer ! à la mer ! " et le hurlement périodique de " Tararaboom de ay ". On entend rouler comme un cri continu : " A la mer, à la mer, à la mer, à la mer ! " Il va falloir débarquer. Je prends congé de mes compagnons de voyage. Tous nos bagages sont entassés tant bien que mal dans une sorte de pirogue indigène (car Colombo est

une rade foraine et les vaisseaux ne touchent pas à quai). Nous abordons à une longue estacade, et nous passons entre deux haies de Cinghalais multicolores. Le préposé noir des douanes me fait payer neuf roupies pour mon fusil et mon revolver — et nous sommes sur la terre rouge de Colombo. La route est rouge, les maisons de style oriental blanches ou rouges, la lumière aveuglante ; et la chaleur humide me fond en eau. Heureusement le Grand Hôtel Oriental est là, presque en face. Un tumulte de Cinghalais, d'Hindous, de Tamouls, de Malais, de Musulmans ; les Cinghalais avec leurs longs cheveux noirs, leurs yeux sauvages et leur diadème d'écaille ; les Hindous en turban rouge rayé ou blanc ; les Tamouls avec une tache bleue au milieu du front (quand ils s'habillent cette tache tatouée est couverte de poudre d'or) ; d'autres Tamouls de caste plus basse, au front barré de lignes blanches ou entièrement barbouillé de craie, la moitié de la tête rasée ; les femmes tamoules avec des colliers de perles blanches, rouges et d'or, des fleurons d'argent tressé dans les ailes du nez, des bagues aux doigts des pieds, les oreilles percées de larges trous d'où pendent des anneaux attachés à des cordelettes ; les Malais avec un turban ou une petite toque ; des Musulmans pieux, la tête complètement rase, coiffés d'un haut chapeau fait d'un tissu dur de soie orange à dessins géométriques rouges, d'autres d'un tarbousch, et semblant affublés d'un moule à glace. L'hôtel avec une grande vérandah ouverte, où s'étale une rangée de fauteuils profonds de paille tressée à longs bras de bois sur lesquels on allonge les jambes ; au-dessus de la tête un ventilateur électrique tourne rapidement sans bruit. Des

boys noirs, toujours noirs, vêtus de blanc, veste blanche, jupe blanche. Et tout ce monde pieds nus. Chaleur terrible et qui me dissout. Les jen-rikcha vous assaillent. Ce sont des voiturettes à deux hautes roues et qui basculent sur deux longs brancards entre lesquels l'homme court, comme un cheval, traîne la voiture, et fait deux lieues, toujours courant, avec la sueur qui coule sur sa peau noire. C'est révoltant. Il me semble que je me fais traîner par des Yahoos et que je suis un Yahoo d'une espèce pire. Les infortunés vous supplient de monter, vous harcèlent, vous expliquent que leur rikcha n'est pas chinois, qu'il a été fait à Colombo, qu'ils vous mèneront partout.

Il me faut trois costumes blancs ; ce que j'ai acheté à Port-Saïd, horrible camelote, est en lambeaux ; puis j'ai à passer chez Cook et chez M. F..., directeur du *Ceylon Observer*. C'est un bureau de journal comme les nôtres, avec tout le tumulte des apprentis d'imprimerie, des morasses, des dépêches sur feuilles volantes. Seulement les rédacteurs n'ont que le pantalon et la chemise, et le ventilateur électrique tourne sur nos têtes. M. F..., n'est pas là, et il part pour l'Inde demain ; son fils me reçoit très gracieusement — mais il n'est pas brillant. Depuis, le père F... m'a envoyé l'annuaire de Ceylan qu'il rédige, et Mme F... m'a prié de venir dîner : mais je partais pour Kandy. Le lendemain tous les journaux locaux annonçaient triomphalement mon arrivée et les marchands me suppliaient de leur laisser ma carte. Enfin le jeune F... me prie d'écrire pour son journal un *editorial* sur le différend franco-turc. Il m'offre le prix généreux de quinze roupies (une livre). Je crois que je n'accepterai pas.

Les commis des joailliers vous relancent sans relâche sous la vérandah de l'hôtel. Il faut céder. Pierres précieuses sans nombre, surtout des œils de chat et des alexandrites ; les rubis sont trop clairs, les saphirs trop noirs ; les pierres de lune admirables, mais sans valeur ; et les perles viennent d'Australie. Mais tout cela est très cher, et il est impossible de connaître la densité des pierres qu'on vous offre : car le rubis de Ceylan a le même poids atomique que le saphir blanc. Les rubis étoilés sont curieux : mais sauf d'énormes œils de chat et une très belle opale (non cinghalaise), je n'ai rien vu de mieux que ton saphir étoilé. Par exemple je suis tombé du premier coup sur le marchand qui l'a vendu. Tout ces joailliers, qui se font donner des certificats, ont les mains pleines d'attestations signées J.-C. M.... Il paraît que ce bon M... faisait un petit commerce de pierres qu'il achetait ici et qu'il revendait à Calcutta ou à Bombay.

Jen-rikcha sur l'esplanade qu'on appelle Galle-Face et au marché. Les couleurs de Galle-Face, sous ce ciel de métal sombre, sont surprenantes. La route rouge sombre entre des pelouses vertes ; les touffes de cocotiers et de palmiers royaux, d'arbres vert-noir où scintillent des fleurs de feu ; à droite, contre l'étroit liseré vert, entre le rouge sombre de la route et le verdoiement sinistre de la mer, une bande de sable jaune-orange. Contre toute cette ligne les lames se brisent incessamment avec un fracas morne, et les touffes d'écume s'éparpillent dans l'air. L'Océan Indien, vert d'un glauque opaque, le ciel lourd tout près de lui, l'horizon comme surélevé sans impression d'infini. Et l'œil est captivé par ces trois couleurs verte, rouge et jaune,

comme mêlées de ténèbres avec un liseré d'écume.

Le marché, incroyablement d'Orient, avec ses tas de noix de coco fraîches, vert-jaune, ou orangées, ou brunes et fibreuses, ouvertes, décortiquées ; les auvents chargés de grappes de bananes bleu de Prusse ou jaunes ; ses sacs de toile marron bourrés de riz, et les papayes vertes comme des melons d'eau taillés dans de l'émeraude, et le blanc de coco râpé, et les feuilles pliées où se vend la noix de bétel haché ; et les chiens cinghalais au poil ras, à la queue et aux oreilles de chacal, le museau pointu plongé dans une demie noix de coco parmi la crême blanche ; les joailliers faisant leur filigrane d'argent ; les barbiers à genoux rasant sur le seuil la tête du client accroupi ; les femmes pouillant les longs cheveux de leurs enfants nus ; les jeunes hommes pouillant les vieillards ; tout cela sous la pluie fine, parmi des cris cinghalais et tamouls.

Le soir, dîner avec le curry ; sept ingrédients différents dans le riz, parmi lesquels poisson sec et coco râpé ; bananes bleues, concombres, et gâteaux de riz au lait de coco frits dans l'huile de palmier. Et après, avec les officiers du bord, longue course dans la nuit en jen-rikcha vers une maison où il y a des Cinghalaises — un bouge, où par un escalier tremblant nous arrivons dans une soupente. Là se pressent cinq affreuses femmes noires au crâne déprimé, sous l'œil féroce d'un patron cinghalais, — œil jaune et noir. L'homme, nu sauf le pagne, a un torse redoutable. Une bouteille de bière coûte deux roupies ; nous la payons — cela suffit à ces messieurs. Il va sans dire que je n'ai pas d'objections.

Nuit dans une chambre ouverte par trois baies sur le ciel et sur les lacs où roule le cri des

grenouilles ; on transpire sans effort sous la moustiquaire et cette chaleur excite la sueur sans même qu'on s'en doute.

Jen-rikcha, le matin à un temple hindou, fait de ciment blanc, dans une ruelle, hideusement bariolé. L'un des prêtres nettoie les clous de cuivre de la porte : je n'ai pas le droit de franchir le seuil. A l'intérieur une horrible musique de démons, faite de cymbales, de tam-tams, de cornes ; vaguement par les ténèbres on voit les formes monstrueusement dorées et rouges de Vichnou, de Siva, et du dieu éléphant Ganesha.

Jen-rikcha, l'après-midi à Mount Lavinia, pointe de la baie de Colombo : j'appelle après-midi neuf heures du matin car je me suis levé à cinq heures. La route me surprend à chaque pas : les cocotiers en bouquet ; les acacias ; les bananiers ; l'arbre *jak* avec ses longs fruits verts maroquinés ; l'arbre à pain avec ses énormes pendeloques ; le jasmin espagnol ; la fleur de Bouddha, au calice fait de cinq pétales tachés à l'extérieur d'une traînée rose, d'un blanc lourd, disposés en spirale, et rentrant l'un dans l'autre comme des écailles de nacre, le fond de la corolle orangé, exhalant un parfum d'encens chaud ; la fleur rouge d'hibiscus qui laisse pendre un long pistil comme une langue mince et rosée, et qui est la boucle d'oreille des femmes dans les mers australes ; un autre arbre dont les graines rouges sont dures et luisantes comme du corail ; les bananiers en fruit, les bananiers en fleur fanée pendant comme un gros artichaut violet. Et partout des huttes et des boutiques, avec les gâteaux frits, les flacons pleins de sucre de coco, les petits paquets de bétel dans les feuilles, avec çà et là la flamme

orange d'un *King cocoa-nut ;* toujours des femmes pouillant des enfants ; et sur la route des petits noirs et des petites noires qui lancent des fleurs dans mon rikcha. — L'une me poursuit pendant deux kilomètres. D'abord elle supplie : " Aïbon, papa, aïbon, mama ; moi plus père, moi plus mère, toi père à moi, toi donner manger à moi ; toi argent dans poche ; aïbon, papa, aïbon, mama ! " Puis *aïbon*, salut cinghalais, se fait menaçant ; la petite figure est froissée de fureur ; *aïbon* est un aboi. Puis la supplication recommence, interrompue par un aboi impérieux. J'ai le bras meurtri, pincé. Le coureur de mon rikcha me dit de la frapper : outre que c'est puni d'une amende de dix roupies, la chose me répugne. — Cependant je lève ma canne — l'enfant recule comme un chien et se rue de nouveau. Alors j'arrête le rikcha et je donne des cents à d'autres pauvres, elle exclue. Elle gronde comme un chien fouetté — puis reprend : " Aïbon, papa, aïbon, mama ; toi argent dans poche, toi donner moi ". Je lui montre alors un chien cinghalais et lui dis : " Va demander au chien, lui aussi a de l'argent dans sa poche ". Alors l'enfant s'arrête net : me regarde dans les yeux, comprend que je me moque d'elle, et fuit en me criant d'une voix dure : " You very bad man ! "

Mount Lavinia : quel spectacle ! L'hôtel sur la falaise, avec son salon aux larges portes-fenêtres ouvertes sur la mer. Une nappe vert sombre battant les récifs de corail d'une battue écumante et monotone, son profond comme d'une cloche liquide. Encore le curry et le papaye — fruit-melon à la chair orange, faite de pommade douce, et qu'on mange après le repas pour digérer. Chose singulière :

à l'aide du papaye on digère tout, les concombres, le poulet dur, le beurre rance, l'effroyable épice du curry et de ses ingrédients, et la cuisine au coco et à l'huile de palme.

Le coureur de mon jen-rikcha m'a trouvé un jeune Cinghalais, qui vit là, sauvage, dans la forêt de cocotiers, pour me mener à l'hôpital des Boers. Nous gravissons une pente ; et, derrière un bananier, je cause longuement avec un burgher du Vrijstaat, qui s'appelle Jacobs. Ils sont là 250, en convalescence, sous la garde d'un sergent et d'un caporal qui nous tournent le dos. — De cela je te reparlerai.

Maintenant une longue marche dans la forêt sans branches, mais obscure de troncs, sous le soleil de midi. Un temple de Bouddha, avec les peintures de l'enfer. Ces peintures sont récentes : aussi le démon femelle qui tente le prince est-il coiffé d'une galette à plume d'autruche posée à la cascadeuse. Le prince a de belles moustaches et la royale. Premier tableau : la femme tente. Deuxième tableau : au moment de la réalisation, elle est un démon bleu à gueule rouge qui déchire, brûle ou dévore le pauvre pécheur. — Les avares sont étendus liés et on leur verse dans la bouche du métal fondu. — Ceux d'une caste inférieure qui ont blasphémé ceux d'une caste supérieure ont la langue percée par d'horribles instruments — aussi ceux qui ont blasphémé des prêtres. — Bouddha assis est protégé contre la pluie par un cobra qui a enflé sa gorge pour lui en faire un capuchon. Enfin le Bouddha futur, le Messie, le Boddhisatva qui doit naître, trône dans un coin, mystérieusement.

Route de retour par la forêt. Je transpire affreuse-

ment. Le jeune Cinghalais qui me guide a une beauté sauvage : il a seize ans. Son père, me dit-il, a une grande plantation de cocotiers et il est très riche. Mais l'enfant s'est sauvé de la maison depuis six ans. Il fuyait l'école pour aller jouer dans la cour du quartier des soldats Sikhs. Un jour son père l'avait battu pour le punir. Jamais l'enfant n'a pardonné — et depuis, quoique sa mère tâche de lui envoyer de l'argent, il le refuse, et il erre comme une bête sauvage dans la forêt de Mount Lavinia, avec une affection d'animal meurtri pour les prisonniers boers. Il m'écrit son nom en cinghalais : il s'appelle Hermanis Gomis. — Ce jour-là j'ai été surpris : maintenant je sais. Tous les noms des Cinghalais sont portugais. Les esclaves prenaient jadis le nom des maîtres. L'île est pleine de Perera. Tu recevras même une lettre d'un petit Perera, James Perera, qui m'a abrité sous son parapluie comme j'allais au Rock temple (Gal-Vihara) de Kandy. L'enfant, qui ne sait pas son âge, sortait de l'école bouddhiste avec ses livres sous le bras. Il est catholique : mais son père est bouddhiste, sans doute catholique renégat. (Je te reparlerai de ceci.) Le petit James Perera, tout à coup, sous la pluie, m'a demandé si j'avais des timbres français : il en fait collection ! Puis il m'a supplié de lui permettre de m'écrire. Si tu reçois une lettre, envoie de vieux timbres à ce petit Cinghalais. — Les métis portent le nom de burghers et sont supposés descendre des colons hollandais qui occupaient Ceylan avant les Anglais. Il y a donc ici des burghers au nom portugais ! Très peu de vrais burghers, blancs, non-mêlés — ici à Kandy trois ou quatre. Je t'en reparlerai aussi.

Retour de Lavinia. Mon coureur est tamoul et

porte le point bleu au front. " Moi homme très bon, me crie-t-il, jamais manger bœuf, jamais mouton, jamais même œufs ; toujours légumes ". Et lorsque je l'interroge sur son tatouage, il répond fièrement : " That is my caste ". C'est ici qu'on plonge les mains dans le chaos d'où se font les religions ; qu'on touche avec le doigt la passion et la fureur de croire ; qu'on voit sous ses yeux ce qui n'était que mots, castes, religion, race, croyance, prosélytisme, dévotion. Cela fait partie de l'homme comme la faim et la soif. Ici seulement le mot de Jésus est profondément vrai : " L'homme ne vit pas seulement de pain ". La première question que me posent les indigènes est : quelle est ma religion. Et Kâssim, mon guide malais, parlant des Hindous, disait : " Ils verront quand ils seront morts ! "

Sur ce retour de Lavinia je m'arrête... Je te parlerai de mon voyage à Kandy, de mon séjour à Queen's Hôtel chez le beau-frère de la baronne de R..., des officiers français prisonniers à Kandy, et surtout de Kandy, de son lac, et du jardin de Peradeniya, la perle du monde.

... Peut-être ce bavardage pourra-t-il t'amuser : tu vois — je te dis tout — absolument tout... Je m'embarque lundi sur le *Polynésien* : l'agent des Messageries me promet que j'y aurai une bonne cabine...

V

Kandy.

Dimanche, 10 *novembre* 1901.

Ce matin j'ai pris une voiture et j'ai emmené Kâssim, le Malais musulman qui sert de guide au

Temple de la Dent. Nous irons voir le Grand Bouddha qui dort, taillé dans le granit. Il nous faut un jen-rikcha qui va suivre la voiture. Nous passons par Malabarstreet, et aussitôt la route descend au flanc de la montagne, parmi les cocotiers, les bananiers, les palmiers royaux et les palmiers à vin. Partout des Cinghalais au travail, brisant les noix de coco sur des pierres plates pour en extraire les fibres brunes ; des femmes tamoules avec leurs narines percées d'un bouton d'argent ajouré. La route surplombe de profondes vallées où s'étalent en gradins d'amphithéâtre les rizières demi-inondées, qui attendent le semis. Le ciel pur est entouré à l'horizon de nuages gros de pluie ; mais il est neuf heures et l'air est encore frais sous le soleil. Voici le hameau de Talwatti, qui borde la route. Une petite Cinghalaise s'est accrochée derrière ma voiture. D'un bungalow fait de planches blanchies, par l'étroite et longue ouverture de la porte, une jolie fillette noire lui sourit et la salue de la main. " Her sister and family ", me dit kâssim. La route descend toujours par des lacets lents ; au-delà des vallées et des rizières noyées les collines s'étagent, chargées d'arbres vert sombre. Nous sommes au-dessus d'une forêt de cocotiers, dont les troncs diversement inclinés font des ténèbres géométriques et désolées. Les palmes roussies jonchent le sol, d'où s'élève parmi l'entrelacis des arbres nus une hutte au toit de feuilles tressées. Et la descente se fait plus rude, par une route rocheuse, jusqu'à la rive escarpée du Mahawill Ganga. Je l'avais quitté au jardin de Peradeniya ; ici je le retrouve, roulant ses eaux rouges et épaisses d'ocre, et de boue, et de sang ; parfois après les pluies il enfle son torrent

sanguinolent jusqu'à la petite boutique du péage. Et là nous attend un bac fait d'une large passerelle flottante. Un Cinghalais à l'arrière manœuvre une rame fixe qui sert de gouvernail ; deux hommes assis à chaque bord de la passerelle tiennent de gros avirons. Sur ce pont de pauvres gens sont assis, vêtus de leurs cotonnades multicolores, avec des paniers pleins de cocos décortiqués. Le jen-rikchâ embarque, et nous partons lentement. Plus haut le Mahawili Ganga, par une sourde cascade, passe une barrière rocheuse et roule sa boue rouge en tourbillons. Mais ici il nous dépose doucement sur l'autre rive. Ma voiture est restée sur l'autre bord de Lewelle ferry ; je monte maintenant dans le jen-rikchâ. La route rocheuse monte, très abrupte. Partout des montagnes verdoyantes, des forêts et des rizières. Et devant nous s'abattent des projectiles : on fait la cueillette des cocos. Kâssim crie aux travailleurs de s'interrompre. Sur la route est tombée une noix de coco rouge et orangée, a *King cocoa-nut*, dont il fait bon boire le jus le matin de bonne heure pour n'avoir pas trop chaud au soleil. Plus haut, — et soudain de la vallée monte un son de flûte doux et perçant, pareil à un hautbois qui serait aussi fifre et *bag-pipe*, son tellement doux et frais et pur dans le calme de cette colline, qu'il met les larmes aux yeux. C'est un enfant qui souffle dans la *nalawa*, la flûte de bambou cinghalaise. Le chemin s'escarpe toujours plus jusqu'à la coupole de rocher qui le surplombe ; nous sommes au Thagal thoruwa Vihara ou Thagal thonu. Un petit bâtiment flanqué de deux pavillons et surmonté d'une ampoule à jour d'où pend une cloche ; tout cela blanchi à la chaux. Sous les piliers de bois de la porte, la dalle de granit

où sont sculptées une grande fleur de lotus entre deux petites ; puis une salle d'entrée nue et blanchie à la chaux ; trois marches jusqu'à un petit porche obscur d'où s'élève une mélopée ; j'entre dans une longue cave basse où brûle une petite chandelle. Jamais je n'ai eu d'impression plus profonde. Dans la nuit de cette cave sont prosternés une demi-douzaine d'hommes et de femmes ; au fond à gauche, debout, nu, tête rase, et drapé seulement d'un long voile jaune, le vieux prêtre bouddhiste officie ; sa mélopée rhytmée, s'élève, aiguë, un peu nasillarde ; et les croyants par intervalles chantent les répons. Et la petite chandelle éclaire un grand Bouddha, long de huit mètres, qui dort étendu, la tête appuyée sur son bras. Gave et Bouddha sont taillés dans le granit, d'une pièce ; le Bouddha en fort haut-relief a été patiemment poli et peint ; sa figure, son bras, ses mains et ses pieds sont couleur de chair ; sa robe est rouge et striée de grandes côtes ; la plante de ses pieds est peinte de lotus rouges ; tandis que le plafond de la cave est semé d'images de lotus blancs. Et là dort le grand Bouddha, sculpté à même dans le granit, avec son visage impénétrable, qui semble masquer un sourire, et il rêve du Nirvâna. Devant lui une table d'offrande, faite de granit, porte deux plateaux jonchés de pousses de riz et de la fleur de Bouddha, une fleur dure, jaunâtre, à cinq pétales, et dont la tige pousse cinq fleurs comme les doigts d'une main. Elle a un parfum doux et épais comme le gardenia. J'ai causé avec le vieux prêtre. Il garde le " Bouddha qui dort " depuis cinquante ans. Depuis cinquante ans, trois fois par jour, il chante le long office et change les fleurs dans cette cave de Thagal thoru. Là vien-

nent seulement les gens de la campagne d'alentour. Dans cette cave ancienne a été taillée il y a cent ans, deux cents ans, l'image de Bouddha qui dort et rêve le Nirvâna. Par une étroite corniche il me mène à une petite cour taillée dans le granit ; un abreuvoir carré sans bords est plein d'eau de pluie ; dans le flanc du roc un trou marque l'entrée de l'ancienne cellule du prêtre. Là couchent maintenant les cobras sacrés, les cobras sauvages de la jungle, qui viennent dormir, venimeux et innocents, au cœur du rocher de Bouddha dormant. Et l'office a repris. Une longue heure je suis resté sous le porche de cette cave. Bouddha était ténébreux ; la petite chandelle éclairait fumeusement son visage ; l'ombre de son grand bras flottait selon la flamme. Les voix chantaient dans la nuit ; la litanie du prêtre sonnait comme un refrain trillé, rythmé de rappels de tambour et de roulements de timbales ; bouddha, immense et prodigieux, dormait et rêvait, appuyé sur son bras, et souriait intérieurement. Et les pauvres Cinghalais prosternés loin des Européens, loin des insultes et des coups, espéraient le repos auquel rêve Bouddha et tendaient vers lui leurs mains. La flamme vacillante si petite, si bleuâtre, si fumeuse, jetait sur le grand visage muet le sourire obscur du feu ardent ; et la voix aiguë, roulante du rappel de timbales, chantait avec confiance la joie de l'anéantissement. S'il y a un Nirvâna, le grand Bouddha de Thagal thoruva Vihara l'a trouvé dans son rêve de pierre, et les cobras venimeux qui sortent de la brousse pour dormir avec lui l'ont trouvé dans le même tombeau de songe. Je suis parti lentement ; tout était solitaire au haut de la colline. Un enfant cinghalais m'attendait avec son *talawa* à la main ;

c'était le petit joueur de flûte que Kâssim avait fait appeler. Cette flûte de bambou est fermée à son embouchure avec de la gomme végétale où une mince fente a été pratiquée ; elle est percée de cinq trous. Devant le temple l'enfant a joué de son *nalawa ;* et longtemps après que j'étais descendu par la route escarpée vers mon rikchâ, j'entendais le son limpide monter tout au haut du roc sacré comme une fumée d'encens musical.

Resthouse of Nalande.

Lundi, 11 *novembre, six heures et demie du soir.*

Me voici loin de toi comme je ne l'ai jamais été, dans une hôtellerie perdue au milieu de la jungle, sur la route des cités ruinées de Ceylan, d'Anuradhapura, de Sigur et de Minneria. Je suis parti de Kandy ce matin à cinq heures avec Ting et mon guide Kâssim. M. de R..., m'avait donné une lettre pour le chef de gare de Natale, qui est le point où le chemin de fer s'arrête. Ce station-master est un burgher de Jaffner, pur-sang hollandais, descendu des premiers occupants, et se nomme Ellis Roch. Il a été admirable de bonté et de dévoûment. Après m'avoir forcé à prendre le thé dans son bungalow, il m'a procuré la charrette à bœufs qu'il me fallait et m'a prêté son fusil de chasse et ses cartouches. Départ à dix heures, avec provision de soda-water, l'eau de la jungle étant dangereuse. Equipage : moi, Ting, Kâssim, un autre jeune musulman Madji Markar, et deux Bouddhistes cinghalais qui conduisent les bœufs. Ces charrettes à bœufs sont de grands chariots couverts de cercles de bois

avec un feutrage de feuilles de cocotier. Derrière le conducteur sont mes bagages, valises, soda, couvertures, etc., deux fusils (revolver dans ma poche), un matelas et deux oreillers sans taie. Mais quel voyage ! Ting qui a voyagé en brouette préférerait recommencer. Le roulis d'une tempête ne serait pas aussi violent que les cahots de cette machine. Et à onze heures la pluie nous empoigne, torrentielle, inéluctable, jusqu'à notre arrivée ici à cinq heures. Nous devions repartir dans la nuit pour notre seconde halte, Bambulla : mais nous serons obligés de coucher ici. Coucher ! une chambre dallée à six portes toutes ouvertes — un matelas sous une moustiquaire — voilà les relais de poste de Ceylan. Tout cela m'enchante et je vais bien. Que te dirai-je de la route ? Le ciel était blanc de pluie. Des arbres étranges, arbre à fleur de surya, arbre à pain, palmiers royaux, arikas, acacias, arbre à fleur d'indigo blanc, *pantchenâla*, palmiers de dix sortes et cocotiers ; puis la brousse verte, massive, impénétrable, faite d'un fouillis indéchiffrable de jeunes arbres, de plantes, de ronces et de lianes ; tout cela coupé parfois d'une large plantation de thé de mille acres. Ici est un *arbre-Bho*, très vieux : l'arbre sacré sous lequel prêcha Bouddha, et où on voit grimper des singes.

D'abord nous avons traversé la longue rue de Matale, qui a plus d'un mille ; une file d'auvents sous lesquels pendent des fruits, bananes jaunes ou plantains, bananes vert bleu pour le curry, papayes, concombres, noix de coco parmi lesquelles le coco orange, *the King cocoa-nut*. Puis les maisons se font clairsemées ; quelques bungalows couvert de chaume. Puis la forêt. Il pleut, et par l'entrelacis

des palmes sèches, les flèches d'eau trouent jusqu'à la peau. La voûte de paille de notre charrette sonne sous l'averse. Le Cinghalais qui touche les bœufs chante une chanson sauvage, rythmée des *Dah, dâh, dâkh !* jetés aux bœufs pour les faire marcher. Kadji Markar essaye de boucher les interstices de notre toiture. Halte. Kâssim a vu des pigeons ; et je dégringole le long d'une pente de boue rouge au galop pour ne pas les manquer. Deux s'envolent au moment où j'épaule ; par conscience j'envoie une charge dans les hautes feuilles où ils se tenaient. Les feuilles tombent. Je remonte, lorsque Ting s'écrie : " A rat ! a rat in a tree ! " Je vais tirer, lorsque je reconnais un petit écureuil que j'ai horreur de tuer. Décidément rien : car la pluie chasse les oiseaux du paradis que Kâssim m'avait promis. Soudain des coups de tam-tam. C'était hier la fête tamoule annuelle, le *Tamil Christmas*, comme ils disent, et devant quelques huttes au bord d'une grande plantation de thé quatre jeunes Tamouls dansent, en frappant chacun son tam-tam d'une baguette et d'une paille. Ils dansent devant un marchand de plantain. Pendant que Kâssim va m'acheter des bananes — car je meurs de faim et j'aime — oui, j'aime les bananes à Ceylan — les Tamouls se concertent brièvement. Soudain, au milieu des rires de l'assistance, ils s'avancent vers moi et dansent devant moi. Un ancien joue des castagnettes de métal ; chacun frappe alternativement des pieds au rythme du tam-tam qu'il tient, et aux chevilles ils portent des bracelets de grelots qui sonnent. Le corps nu, et les cuisses, leur pagne mouillé est collant, et ils sont très beaux. Au milieu, un sixième en turban danse en balançant une étoffe

rouge. Je leur fais donner cinq cents par Kâssim, et mon *mitcham salaam* (merci) est salué par des mitchan salaam répétés, et des cris de joie. — Si je m'étais commandé cette danse tamoule, j'aurais eu du mal à l'avoir pour cinquante roupies.

Il est sept heures : le curry va arriver ; d'énormes moustiques se promènent sur ce papier, sur mes mains, sur ma lampe à pétrole ; je te quitte pour ce soir et je te retrouverai à Dambulla demain.

Mercredi, 19 *novembre*. — *Nalanda*.

(*Retour de Dambulla. Sept heures du soir*).

Je n'ai pu t'écrire hier — mais je t'ai envoyé de Dambulla une carte postale. Nuit de lundi à mardi : pluie ininterrompue. Mon rest-house Keeper s'appelle Johannis Perera, et il est même " don " ; son fils Abraham Perera voudrait tout apprendre, le français, la musique, l'aquarelle. Il est question du vieux Johannis dans le livre de Henry Cave *The ruined cities of Ceylon* que je rapporte avec moi ; mais le pauvre homme a été depuis envoyé en disgrâce de Dambulla ici, et remplacé par son ancien domestique. Il me conte ses peines. Départ à sept heures du matin sous la pluie torrentielle, après thé et deux œufs minuscules. La pluie ne cesse pas. Maintenant nous sommes en pleine jungle. Kâssim, assis à l'arrière de la charrette, ne cesse de nous défendre à coups de coussin et de mouchoir contre d'énormes moustiques et des taons très dangereux qui pénètrent par nuées. Hadji Markar avec mon fusil finit par décrocher une sorte de perdrix à gorge rose. Mais les faisans ne sortent pas sous la pluie.

Le Cinghalais Baron chante un air très triste en mineur, avec les *dâh*, *tsâh*, *dokh*, à nos deux petits taureaux noir et jaune qui font une piteuse besogne. Rien n'est plus étrange que les Cinghalais et les Tamouls sous leur parapluie. D'abord tout Cinghalais convenable est vêtu d'un long veston, d'une robe fendue faite d'une seule pièce liée à la ceinture ; il porte sur l'arrière de la tête un diadème d'écaille ; il marche pieds-nus et il porte un parapluie ouvert. Ceci est vrai même des gens les plus riches qui se bornent à se servir d'étoffes occidentales pour leur jupe. Quand au veston, s'il n'est pas blanc, il est toujours de drap de fantaisie. Mais ici, dans la jungle, un pagne ou une jupe de cotonnade colorée ; point de diadème d'écaille (signe de haute caste), et un parapluie. Seulement dans les pays très pauvres que nous traversons on se sert d'une feuille de *talipot*, l'espèce de palmier dont les feuilles, bouillies et préparées, servent à écrire les livres sacrés des Bouddhistes. Une feuille de talipot séchée représente exactement un parapluie fermé (mais non roulé) fendu dans le sens de la longueur. Cette moitié, qui s'écarte en éventail au moyen des deux mains, se place directement sur la tête. Ce matin, qu'il ne pleuvait plus, nous rencontrions les petits enfants qui allaient à l'école bouddhiste, tout nus, avec un petit pagne, une musette de paille en bandoulière, et leur feuille de talipot roulée à la main.

Nous passons un pauvre village tamoul de chaumières faites de pieux lâches et de feuilles de cocotier. C'est Lenathora, le Village des Ecureuils — et en effet, à peine ai-je fait quelques pas dans la jungle pour me dégourdir les jambes qu'un joli écureuil bondit au bout d'une branche. Je veux boire : mais

comme la pluie tombe à verse, c'est une entreprise difficile que de grimper à un cocotier pour me cueillir une noix de coco (seule boisson qu'on puisse obtenir). Kâssim déclare qu'il faudra payer vingt-cinq cents pour en avoir trois. On les cueille, on les ouvre : elles contiennent chacune environ un demi-litre d'eau douce et fraîche. Avec cela on me donne des bananes. Voilà le régime de la route. Dans les rest-houses les repas se composent des plats suivants : poulet au curry, poulet grillé, poulet rôti. Curry (c'est à-dire riz, bananes vertes, noix de coco râpée et œufs à la sauce curry, le tout mêlé). Beurre de conserve (il est français, mon Dieu ! c'est de la margarine pure et rance). — Confitures de conserve — bananes à volonté. Ce menu est invariable. Il est suivi d'un cigare tamoul. Ce cigare a la longueur des deux-tiers du petit doigt ; c'est une feuille noire roulée et liée d'un fil jaune. A peine est-ce allumé que la fumée chaude vous empoigne la bouche ; c'est un brûle-gueule et cela soûle comme de l'eau-de-vie.

Voici l'arbre jai ; l'arbre à pain ; l'indigo, ou jasmin espagnol ; le pantchapane, fleur de Bouddha ; le palmier à vin ; des acacias à en perdre la tête ; et tout cela ruisselle sous la pluie. Nous sommes dans la saison des pluies. Ici la mousson du sud-ouest apporte beau temps, sécheresse et chaleur ; mais je suis arrivé avec la mousson du nord-ouest et Ceylan est inondé. Enfin Dambulla à trois heures de l'après-midi. La pluie est terrifiante. La route de jungle pour Sigiri sera impraticable. Il n'y faut plus songer. Peut-être pourrons-nous aller au grand lac de Kalawewa, qui servait de réservoir à la cité d'Anuradhapura : Kâssim voudrait que j'y tue des

crocodiles. Mais avant tout je veux voir le *Rock-Temple*, le Gal-Vihara de Dambulla. Il est cinq heures ; la pluie persiste, impitoyable. Kâssim fait des objections ; je crois qu'il renâcle et je m'entête. Il courbe la tête : nous partons. Je ne savais ce que je faisais et je dois une chandelle à Bouddha. Deux kilomètres de route sous la pluie vers un dôme énorme de rocher, haut de cinq cents mètres, qui surplombe Dambulla ; un sentier par la jungle et le pied rond du rocher. Il faut gravir *deux kilomètres* de surface de gneiss noir, luisant et glissant sous la pluie, traverser des torrents dans les failles, bondir de bloc en bloc pour trouver enfin après avoir rampé sur des plans inclinés un escalier de blocs massifs posés là tout tremblants. Enfin voici un porche : je suis rendu de fatigue, trempé de sueur et de pluie. Ce n'est pas tout. Il y a là cinq temples creusés dans le roc sous la crête extrême de cette masse de gneiss. Chacun a sa cour entourée d'une muraille, et ces cours sont devenues des pièces d'eau. Il faut, pour gagner l'entrée principale qui est au fond, passer sur le crête de toutes ces murailles. C'est un jeu de patience sur l'arche de Noé. Enfin voici le petit escalier : le prêtre en jaune nous attend et nous entrons dans une immense cave obscure, au fond de laquelle est taillé un Bouddha couché, long de plus de douze mètres. Une odeur de cire chaude et d'encens, une affreuse tiédeur me saisit et m'écœure après ma fatigue. Comme en rêve je passe dans cette cave monstrueuse ou Vichnou est assis près de Bouddha, où je vois la statue riche et peinte du roi Walagam Bahu qui fit ce grand temple, et les cinquante-trois Bouddhas assis, d'une grandeur terrible, au pied desquels court une table d'offrande. Tout cela

s'éclaire peu à peu avec des ombres effrayantes sous la chandelle que tient le prêtre. Il l'applique contre la muraille : et voici des fresques qui représentent le premier débarquement des Cinghalais, l'an 543 avant Jésus-Christ, sous leur prince Wijayo ; le combat entre le roi Dutthaganini et le conquérant tamoul Elara ; la consécration de l'arbre-bho à la fondation d'Anuradhapura par Anuradha. C'est grossier comme les fresques mexicaines ou égyptiennes primitives. Chose singulière, les Cinghalais paraissent avoir été de race blanche dans ce temps-là : car la peinture distingue des visages jaune clair et des hommes bleu noir. — Mais mon malaise augmente ; il me faut sauter l'enceinte des Bouddhas assis, après permission du prêtre, pour gagner la porte. Là, trempé de sueur, je me remets un peu à l'air frais. Le prêtre nous presse de partir : la nuit est venue. Du haut de ce dôme noir nous voyons toutes les hautes montagnes, la menaçante forteresse de Sigiri et les pylônes d'Anuradhapura. En marche ! Le jour baisse, et nous glissons sur le roc. Voici la nuit. Nous nous tenons tous les trois, Ting, Kâssim et moi. Tous les deux pas l'un ou l'autre glisse et tombe. Nous nous retenons. Kâssim se déchire le pied — et il perd son chemin. Alors commencent les lamentations musulmanes : " Puisse la langue m'être coupée, si je n'avais pas annoncé tout cela à Monsieur. Voici la neuvième fois que je viens et la première que cela m'arrive ! Hélas, Monsieur a des souliers ; moi je n'en ai pas. Voici que j'ai une mauvaise plaie. Peut-être qu'un cobra va venir me mordre. Et alors pied perdu, homme perdu. Et j'ai ma sœur qui a six enfants. Hélas, hélas ! " Il nous ramène ; il va chercher une lumière.

Le prêtre a disparu. La nuit est épaisse. Nous sommes très loin de l'escalier, sur une pente polie de gneiss ; et quand nous l'aurons retrouvé, nous ne saurons poser le pied sur les blocs disjoints. Une heure nous errons là, jouant avec la chute. Cela ne peut se raconter. Enfin l'escalier : quelle descente ! Et ensuite de nouvelles pentes de gneiss. Nous nous croyons au bas quand nous roulons sur des blocs, encore des blocs. *Hamdullah !* Grâce à Dieu, une masse obscure annonce la jungle. Avec quelques allumettes nous y sommes. Maintenant, boue, marécages, tout nous est égal. J'oublie de dire que j'ai les deux jambes trempées, Kâssim ayant voulu me porter à travers les cinq cours noyées et ayant plongé sous le fardeau. Voici la route : nous revenons au rest-house parmi un terrifiant chant de grenouille qui font exactement le bruit des tam-tams tamouls. Il doit y en avoir plus de deux cents. Le maître du rest-house a envoyé à notre recherche la charrette, et nous le trouvons sur la route pour venir nous porter secours, armé d'une lanterne. Décidément nous avons été en danger. Ting me déshabille.

A bord du Polynésien.
Océan Indien — à 3° au-dessous de l'Equateur.
21 *novembre* 1901.

... Enfin je puis causer un peu avec toi. Le *Polynésien* était arrivé à Colombo lundi 18 à deux heures et demie de l'après-midi ; il ne repartait que mardi 19 à neuf heures du matin, et j'ai couché au Grand Hôtel Oriental. Vers minuit, par la grande porte-fenêtre qui ouvre sur la vérandah, se précipite

un torrent de pluie. La chambre entière est recouverte d'un pouce d'eau ; malle et valise nagent presque et le pauvre singe de Ting est demi-noyé. Puis l'ouragan se lève : mais je me rendors malgré la ruée de vent qui soulève ma moustiquaire. L'aube est affreusement noire. Même les corbeaux croassent piteusement tandis que les rafales déchirent les larges feuilles du grand bananier qui s'éploie juste sous notre vérandah. Comment arriverons-nous à bord sous ce déluge et dans la tempête ? A six heures nous étions debout et je fais descendre les bagages au plus vite : il y a quelques secondes d'accalmie. Le bon vieux Cinghalais Andrew, le *boat peon* de l'hôtel, nous a trouvé une barque qui n'est pas, Dieu merci, une pirogue à balancier, et le vent s'est tu — mais il couve un déchaînement. " It is the breaking of the monsoon ", me dit Andrew, et on ne peut prévoir le temps à un quart d'heure près. Hâtons-nous. Nous dansons sur notre petite embarcation, à travers la rade ; contre la jetée, sous la mousson du nord-est, les gerbes d'écume fusent en l'air. Le *Polynésien* est mouillé tout près de l'entrée, loin des autres vaisseaux. Les corbeaux tournoient sur nous en croassant ; le ciel est d'une noirceur livide, couleur d'un nègre qui pâlit. Les gabares à charbon sont encore contre le bord : il y a eu une pluie si violente que la prise a dû être interrompue dans la nuit. Nous voici à bord, et moi aux prises avec le commissaire, personnage sec et guindé, qui ne veut pas recevoir Ting malgré l'engagement que m'a fait signer à Colombo l'agent général, M. Labussière. Il faudra verser cent livres à Sydney pour débarquer. Je ne les ai pas — comment ferai-je ? J'irai trouver Cook

— mais je crains bien de t'envoyer un télégramme. Ce n'est qu'un dépôt, et il suffira que M... avertisse le Crédit Lyonnais. Enfin, à la grâce de Dieu. Quand tu liras ceci, tu auras peut-être reçu la malencontreuse dépêche, et tu comprendras la situation dans laquelle je vais me trouver.

Vendredi, 22 novembre.

Enfin les choses s'arrangent et on me donne une bonne cabine à trois où je serai seul jusqu'à Sydney. Il n'y a que vingt-six passagers de première. Mais quelle matinée ! Un ciel lourdement gris, l'eau verte et sale de l'Océan Indien troublé, le disque chevelu des palmiers inclinés tremblant et pleurant sous le vent et la pluie, les pirogues à balancier bercées sur une vilaine houle, les maisons rouges de Colombo à travers un brouillard d'eau, les corbeaux inquiets, les gerbes d'écume fusant le long de la jetée, et surtout, ah surtout, des passagers tristes et sales errant sur un pont souillé de charbon, parmi les derniers joailliers qui nous offraient au bruit du treuil des œils de chat et des pierres de lune. Ce départ morne m'avait mis la mort dans l'âme. Tout le jour nous avons clapoté dans une houle d'un vert morbide et les nuages s'amassaient plus noirs. J'avais le cœur malade et n'ai pu t'écrire. Enfin, j'ai trouvé ici un homme charmant et instruit, M. Bourge, officier des Messageries, qui va prendre le commandement du paquebot faisant le service entre Sydney et Nouméa ; un jeune et riche Australien, Baldock, de Melbourne, qui vend à Bombay des chevaux d'Australie ; sa femme, jolie et coquette ; le comte

d'Oultremont, jeune Belge riche qui a fait le voyage que j'entreprends et qui retourne en Nouvelle-Zélande ; M. Heaton, membre du Parlement anglais pour Canterbury et son collègue pour l'Irlande, O'Brien. Ajoute une actrice célèbre australienne, sur le retour, Nelly S..., avec son amant-directeur M.... Je n'ai pas parlé à ces trois derniers.

Le 20 à 7 heures du soir nous avons passé la ligne. Chose étrange : la mer n'y est plus la même. Une heure avant d'arriver à l'Equateur une large bande noire cercle l'horizon ; des paquets de nuages défilent au ciel. Soudain les lames s'épandent et une horrible jiclée de pluie fine cingle le vaisseau. C'est le pot au noir. Nous quittons la mousson du nord-est pour avoir contre nous les vents alizés du sud-est. Maintenant le ciel et l'eau ne sont plus les mêmes, ni l'air. A trois degrés de latitude sud, le vent apporte de la fraîcheur, et plus nous avançons, plus le navire travaille, contre le vent debout. La mer est comme la Méditerranée, saphir fluide — mais les lames s'élèvent régulières comme les vallonnements d'un pays de Blois ou de Touraine ; quand le vent fraîchit, la mer de saphir écume et se couronne de perles en soulevant notre coque monstrueuse d'un effort irrésistible.

Samedi, 23 novembre.

Nous n'avons fait que deux cent vingt-neuf milles hier. Le vaisseau peine contre les alizés du sud-est, et de nombreuses " baleines " se précipiteraient par les hublots à bâbord, s'ils n'étaient soigneuse-

ment vissés. Heureusement je suis à tribord et je peux avoir de l'air toute la nuit. Mais le vaisseau tangue et roule beaucoup, et, quoiqu'on fasse, on est envahi par la torpeur et le demi-sommeil. Il m'a fallu beaucoup de courage pour tracer ces quelques lignes. La mer déferle par grandes masses de saphir ; le ciel, toujours bleu-blanc dans son éclat matinal qui dure jusqu'au soir ; les nuages bas, en flocons blancs épais, défilent à une grande vitesse, plus haut moins vite, insensiblement très haut ; c'est comme un cortège blanc, mauve et violet de l'horizon. Le soleil se couche sous une étroite tente de rouge et d'or ; la lune est liquide et voilée ; l'air doux est plus frais dans cette hémisphère australe, à mesure que nous nous éloignons de l'Equateur, et demain peut-être nous aurons traversé les tropiques. Ici nous entrons vraiment dans les mers du Sud. Il ne se passe rien à bord. Lanka (c'est le singe de Ting) est enfermé dans une cage à poulets. Il connaît son nom — qui est l'antique nom de Ceylan — et dévore bananes, oranges et biscuits. Il vous donne très gentiment la main à travers le treillage et vous serre avec ses petits doigts noirs. Kassim lui avait fabriqué une boîte verte à barreaux de bois, pour le voyage en chemin de fer. Mais nous avons eu beaucoup de peine à empêcher Ting de couper la queue du pauvre Lanka juste au ras du dos. " Then he shall be just like a man " disait Ting.

Pendant que je t'écris le vent du sud-est donne au *Polynésien* tangage et roulis combinés : c'est un mouvement redouté des marins eux-mêmes et qu'on appelle " le coup de casserole ". M. Bourge, qui est un admirable homme de mer, m'a dit que je

devais m'estimer bien heureux d'avoir vu l'horrible et sublime spectacle du coucher de soleil en rade de Djibouti. Il a passé dix-huit fois à Djibouti, et ne l'a vu qu'une seule fois ; il m'a dit que de tout ce qu'il avait vu sur mer, c'est ce qu'il a vu de plus beau. Cependant il paraît que la baie de Sydney, si nous y entrons le matin, ne le cède en beauté qu'à celle de Rio de Janeiro.

Au moment où nous quittions Colombo, on m'a apporté à bord le numéro du *Ceylon Obsever* qui venait de paraître, avec la carte du jeune F.... Ce numéro contenait une interview de moi très indiscrètement prise au courant d'une conversation et à mon insu. D'ailleurs tout y est exact sauf que, pour mes péchés, je suis vraiment monté au Rock Temple de Dambulla, et surtout que j'en suis redescendu.

Hier je venais de me coucher et d'éteindre à minuit, lorsque je suis sorti de la première seconde de mon sommeil avec l'impression que l'hélice s'était tue, et que le *Polynésien* avait stoppé. Aussitôt après, un tumulte de cris, de hurlements ; une voix de femme appelant au secours, une course éperdue à travers la batterie et dans les couloirs. Admire mon sang-froid : j'ai bien cru qu'il y avait un gros accident ; mais pour presser le bouton d'allumage il faut se lever. Je ne l'ai pas fait. Renseignements pris ce matin, c'est un jeune Kanaka du *Polynésien* qui s'est introduit en rampant dans la cabine de deux jeunes filles, en seconde, pour les "chatouiller" On l'a chassé par tout le bateau et finalement on l'a retrouvé blotti parmi les souillards de cuisine. Il a été mis aux fers avec toutes les formes prescrites ; mais je crois qu'on fermera les yeux sur son équipée.

Dimanche, 24 novembre.

Ce vent alizé du sud-est est très dur à supporter. Il énerve sans apporter de fraîcheur et soulève la mer d'une façon continue. Le soleil s'est couché hier dans un ciel gris sans fête de lumière ; toute la nuit et ce matin le vent a fraîchi, et les " coups de casserole " se succèdent sans interruption. Rien à y faire. C'est le temps de la saison. A cette heure le vent cède un peu ; la mer brise ses longues crêtes de saphir en gerbes de perles ; le ciel d'Orient est pur, clair, bleu pâle comme en France, le matin ; tout l'horizon blanc diaphane est encerclé de petits nuages d'un feu léger et doux, tandis que vers le couchant le soleil rayonne blanc et fort. Nous sommes à 16° au-dessous de l'Equateur et nous atteindrons bientôt la latitude du Cap, c'est-à-dire les climats tempérés, pour retourner ensuite vers l'été torride de Sydney.

J'ai relu tout à l'heure tes lettres... et je vois que j'ai eu l'étourderie de ne pas te répondre au sujet de *Roméo et Juliette*. Oui, certes, je le traduirai avec Morand...

J'entends dire autour de moi que nos lettres de Fremantle arriveront pour le jour de l'an...

25 novembre, lundi matin.

Nous avons quitté les tropiques et l'alizé du sud-est pour entrer dans l'Océan austral. On l'éprouve fortement. Impossible de se tenir debout, tant le vaisseau roule, et je t'écris à un angle de 45° tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de la ligne de terre. Il y a 25°, mais il fait froid et j'ai dû quitter mes

vêtements blancs pour m'habiller de flanelle. Le ciel est gris-pommelé, la houle énorme. C'est la région des vents variables et la mer ne fera que grossir sans doute au sud de l'Australie — " the long swell of the Australian shore ". Je saisis vite un instant pour t'écrire, parce que je ne sais pas si plus tard dans la journée la mer me permettra de le faire. M. Heaton, M. P. et auteur du *Penny post law*, oublie en ce moment ses constituants de Canterbury : car il est vautré en face de moi dans le fumoir, sur un canapé, dans une position peu respectable et que le roulis suffit tout juste à excuser. Il ne songe même plus à m'imposer une partie de poker à un shilling de relance, d'où je me suis tiré jusqu'à présent sans perdre pied ni plume ; maintenant d'ailleurs que j'ai fait preuve de bonne volonté à cet égard, j'envoie son poker au diable — j'aime mieux regarder la mer. Cette mer est bien laide — et c'est la mer australe ! Quelle désillusion. Elle est bleu sale et noire et sa grande houle met partout des taches blanchâtres qui semblent ternes sous la tristesse du ciel.

26 *novembre, mardi.*

Je m'étais trompé et nous ne traverserons le tropique que ce soir. C'est à l'écliptique que nous avons passé hier, où le soleil à midi est précisément à 90° au-dessus de l'horizon. Mais la température a bien changé et il m'a fallu une couverture cette nuit. La mer est très forte, quoiqu'il fasse beau temps ; le roulis est régulier et violent, l'eau toujours de saphir et d'écume. En réalité cette eau n'est plus celle de l'Océan Indien, mais la grosse houle vient

de l'Océan austral qui baigne le cap Horn, le cap de l'Espérance, la pointe méridionale de la Tasmanie, et qui s'étend jusqu'au pôle sud. Nous devons arriver après-demain jeudi matin à Fremantle.

27 *novembre, mercredi.*

Le roulis est de plus en plus fort, mais il fait très beau. Ce matin le ciel est d'un bleu léger, le soleil radieux, le vent très frais, la grande houle bleue opaque et blanche ; de petits nuages noirs et feu courent le long de l'horizon. Hier avant dîner, il y a eu un moment d'émotion. Après quelques battements de plus en plus faibles l'hélice s'est arrêtée, et le Polynésien a stoppé. Le silence semblait étrange, et la houle faisait rouler le bateau bord sur bord. Heureusement ce n'était qu'une clavette a remplacer. Mais cet espace énorme de Colombo à Fremantle est un désert. Nous n'avons pas rencontré un seul vaisseau. Et si l'hélice se brisait, nul secours qu'un gréage de voiles qui ne suffirait pas à contrecarrer les courants. Or on a constaté au moyen de bouteilles lancées à la mer que ces courants amèneraient un navire désemparé vers Madagascar ou dans le canal de Mozambique. Cela durerait six mois. L'expérience ne me tente pas.

Nous allons arriver demain, et cette lettre devra être bientôt fermée... Le vrai problème de mon voyage va commencer à Sydney et sera en grande partie déterminé par les difficultés que va m'occasionner Ting. Je ne sais pas si l'Allemagne a pris les mêmes mesures prohibitives contre les Chinois, auquel cas le séjour de Samoa me serait interdit. Tout cela est encore dans la main des dieux.

... Je voulais fermer cette lettre plus tard, mais nous arriverons à Fremantle à l'aube et la houle grossit, grossit ; j'ai peur de ne plus pouvoir rien ajouter...

A bord du Polynésien.
Vendredi, 29 novembre 1901.

... Voici une journée de sautée dans notre journal ! je n'ai pas pu écrire hier. Après une nuit d'affreux roulis de mercredi à jeudi (mon hublot était heurté régulièrement par un irrésistible marteau d'eau et le commandant était trempé par des paquets d'embruns sur la passerelle) nous étions en vue de Fremantle hier matin à sept heures. Après neuf jours de ciel et d'eau, l'aspect de la terre devrait réconforter. Mais je t'assure que l'impression de l'île aride et basse de Rottnest, par notre travers à tribord, n'est pas consolante. Une barre de dunes blanches surmontée d'un dos d'âne qui semble de lichen noir rongé, des blocs carrés qui sont des maisons de déportation ; et cet ilot désolé battu par une mauvaise mer verte ; le vent froid soufflant à travers un ciel clair ; voilà ma première impression de l'Australie. Grâce aux pourparlers qu'entraîne la présence à bord d'un chargement de poudre pour la Nouvelle-Calédonie, on ne nous laisse entrer au port que vers midi. Une grande jetée non terminée ; des quais avec des rails, de longs docks où circulent des wagons chargés, un wharf où les mâts succèdent aux mâts, comme à Rotterdam, un brise-lames encore en construction, de grands magasins, des *stores*, des usines, et par là-dessus un soleil aveuglant, voilà le port nouveau de Fremantle qui dessert la capitale

de West Australia, Perth, comme Saint-Nazaire dessert Nantes. Un inextricable lacis de rails court le long de la mer, sans barrières aucune : il n'y a que les écriteaux qui portent : *Look out for the train !* Là stationnent des trucs chargés de ballots de laine fraîchement tondue, d'un jaune gras, et de saumons d'étain blanc. Sous la poussière on aperçoit quelques bouquets de jeunes bambous et deux ou trois eucalyptus aux feuilles tordues et déjà flétries. Cependant nous ne sommes qu'à la fin du mois de mai australien : et le 27 novembre ils avaient 90° Fahrenheit. Avec le comte d'Oultremont, je prends le train pour Perth. Les wagons sont pourvus de persiennes recouvertes d'un treillis de fil de fer très mince. La campagne est stérile, l'herbe rousse et brûlée ; partout du sable blanc et un peu plus loin des arbres tristes. Les *flores* longent les routes ; les maisons ont été rapidement élevées en bois ; ce ne sont que des hangars peints et des baraques à enseigne. L'horrible bungalow à colonnettes s'étale de place en place, toujours pareil à un autre bungalow, avec le même jardinet et les mêmes fleurs. Le soleil devient terrible. Voici Perth, fait de rues droites, voilées contre le ciel par un lacis de fils de télégraphe, de téléphone, et de tramways à trolleys, avec des *flores* tout le long, des maisons basses et peintes, *oyster-rooms*, *refreshment-rooms*, *barber's saloons*, etc. Nous prenons un *hansom-cab* pour nous faire promener. Il y a ici un parc. Dieu ! le parc de Perth est fait de quelques jeunes arbres à tuteur entourés de fleurs voyantes et multicolores, disposées en massifs par le goût anglais le long d'une route d'argile rouge. Nous le traversons et voici un admirable spectacle : Swan's river. Figure-toi une rivière

large comme un estuaire, avec des baies et des grèves, bleue ici, verte là, avec ses fonds de sable jaunes et blanchâtres, moutonnante sous le vent, s'ouvrant jusqu'à la moitié de l'horizon, et le long de ses bords des arbres de verdure noire piqués dans leur masse par les toits des maisons ; tout Perth, maintenant, de loin, joliment coloré, et vu de haut ; le tour du ciel cerclé de longues collines presque à niveau, barrées d'une barre de brume bleue, sous un ciel délicieusement pur, comme d'azur fraîchement lavé, et ne mêlant pas son bleu à la nappe verte de Swan's river. Cette sorte d'estuaire descend des montagnes et n'a que peu de profondeur. Mais il couvre une contrée de son eau bleue et verte tachée de petites écumes. La route rougeâtre qui surplombe court entre des arbres qui sont peut-être des charmes, des sortes de cèdres, des eucalyptus ; d'autres, des hibiscus, me dit-on, portent de grandes étoiles jaunes dirigées vers le ciel ; d'autres des brosses rondes, jaunâtres aussi, dressées comme des cierges ; mais l'herbe est triste et sèche, et çà et là des moignons d'arbres comme brûlés, les vieux troncs de ceux qui restent, ouverts et calcinés, attestent la force du soleil austral. Puis au retour la route s'incline vers la rive qu'elle longe. Une petite estacade de troncs rustiques près de laquelle nagent des cygnes noirs à bec rouge, le col en S, parfaitement dignes ; nous passons près d'une plantation de bananiers avec leurs feuilles déchiquetées, comme cisaillées par le vent ; mais ils semblent pauvres et rabougris après les bananiers de Ceylan. De retour en ville nous allons boire avec notre cocher dans le meilleur *pub !* Ce meilleur n'est pas brillant. Les bouteilles suintent sur les étagères et les feuilles de papier à

mouches suspendues le long des ficelles sont noires de mouches mortes. " Flies, fleas and sands ", tel est la définition proverbiale de Perth, selon le *barman*. Ensuite nous allons manger des huîtres australiennes dans un *oyster saloon*. Papiers à mouches encore, plafond bas, et serviettes en papier. Les huîtres ont la forme des huîtres portugaises, mais ne sont pas plus grosses que des Marennes. Elles sont très bonnes. On les envoie de Brisbane dans des parcs de séjour à Fremantle d'où elles sont expédiées à Perth. Quant au " chablis " australien, c'est un vin capiteux et sec, qui ressemble beaucoup aux bons vins du Rhin. Le soir nous revenons dîner à bord au milieu d'un nuage de charbon à travers lequel soudain se lèvent des rayons rouge-orange. Une lueur inquiétante fuse au-dessus des arbres noirs qui dominent le port ; et voici la lune jaune sombre, comme un fruit tropical irrésistiblement soulevé à travers des brumes de crêpe noir. Vénus scintille d'un éclat d'argent poli ; et la mangue fulgurante qui monte toujours va pâlir graduellement et s'aplatir en médaille blanche comme de l'étain frotté.

Samedi, 30 novembre.

Nous sommes repartis à onze heures du soir, jeudi dans le beau temps et la houle. C'est un passage redouté : nous allons doubler le cap Leeuwin et l'Océan austral n'y est pas clément. Roulis toute la nuit. Vendredi matin le cap Leeuwin est en vue. Jamais côte ne m'a paru plus stérile. Jusqu'à King George's Sound, c'est-à-dire pendant la journée entière, le *Polynésien* a longé la côte australienne.

D'abord des dunes blanches, livides, un peu pareilles à celles d'Escoublac en Bretagne, mais dépouillées et arides, sauf des traînées de brousse noire ; puis la côte s'élève peu à peu, rocheuse et nue ; des îlots de roc, comme des tours ou des pylônes, surgissent de la mer ; parfois au haut d'une falaise un bouquet de roches grises semble un dolmen. Contre ces rochers la mer brise éternellement ; et, près d'un pylône détaché, les gerbes d'écume, comme suspendues dans l'air, ne retombent qu'à regret. La désolation de la rive australienne occidentale, battue par cette mer froide, est affreuse. Si on naufrageait au pied de ces escarpements on serait perdu sans retour : des rochers vers l'intérieur c'est un désert morne où il n'y a même pas de sauvages. Le soir une énorme lune jaune jetait un manteau doré sur la houle, et le phare d'Albany vers minuit trouait les ténèbres.

Dimanche, 1er *décembre*.

Jour de naissance de Ting : pauvre garçon ! Je n'ai rien pu lui donner et j'en étais désolé. Enfin j'ai trouvé chez le coiffeur du bord de petites bouées au nom du *Polynésien* qui sont disposées en façon de porte-montre. Le malheureux, que tant d'ennuis dont on le terrifie attendent en Australie, était si reconnaissant ! Hier la journée a été d'une beauté pure inconnue dans ces parages. Dès le matin l'air était tranchant et sec, le ciel clair. La mer s'étendait comme un lac ridé sillonné par des courbes de niveau. Je ne puis trouver mieux pour décrire un spectacle d'une étrangeté géométrique. La houle soulève l'Océan austral selon des courbes rythmiques que le vent ne gouverne pas ; on voit à l'horizon

les vallonnements de l'eau qui se découpent sur le ciel ; toute la surface liquide se soulève à des intervalles réguliers comme sur les miniatures du moyen-âge ; et ces vastes ondulations arrivent, profondes et fortes, depuis les banquises du pôle austral. Et, à l'arrière du *Polynésien*, une demi-douzaine d'albatros croisaient sur la mer. Le vol de l'albatros est un planement plus rapide que la vitesse d'un train éclair. Il tourne autour du vaisseau, s'attarde et le rejoint sans effort. Une masse blanche dont le bec semble blanc pendant le vol, avec deux immenses ailes chatoyantes et bigarrées comme celles du papillon sphinx ; puis l'oiseau, posé sur la houle, semble un énorme canard blanc sur une mare claire. Dans l'après-midi une petite avarie de machine a causé un stoppage. Aussitôt le maître d'équipage et les hommes se ruaient à l'avant pour pêcher des albatros. On leur jette une corde mince avec un morceau de lard au bout. Ce n'est pas long. En moins de dix minutes trois énormes bêtes blanches jonchaient le pont. Par exemple le numéro deux, tandis qu'on l'amenait sur la lisse, a renversé un homme d'un coup d'ailes. Une fois sur le pont l'albatros est impuissant. Il se dresse quelques secondes sur ses pattes palmées ; mais le corps est trop lourd et les ailes trop grandes : il ne peut pas marcher. Le corps est d'une blancheur éclatante ; les ailes noires et blanches bigarrées ; parfois le poitrail moucheté de gris. Le bec énorme, creux et crochu, est rose clair jusqu'à l'extrémité, de corne blanche et terriblement tranchante. L'albatros grogne et claque du bec mais ne paraît pas très sauvage ; ceux-là regardaient tout autour d'eux avec curiosité, d'un œil vif et intelligent. Les Anglais du bord m'ont député au comman-

dant pour demander qu'on les relâche (c'est une superstition) mais je n'ai rien obtenu. Nos matelots sont féroces : ils vendent le poitrail blanc et les plumes à Sydney ; avec les pattes ils font des blagues à tabac, et des tuyaux de pipe avec les os des ailes. Le commandant n'a pas eu le courage d'intervenir.

Le soir les rides de l'Océan austral s'étaient effacées. Le soleil s'est couché dans une grande brume d'or qui venait limiter, sur toute la portion de cercle occidentale de l'horizon, la nappe liquide d'un bleu pur. Les reflets jaunes se miraient sur la houle profondément bleue. Puis ce grand segment en quelques secondes s'est fait orangé, puis saumon fondu vers le haut du ciel dans du vert clair noyé lui-même dans une brume indigo, tandis que vers l'orient, dans l'azur nocturne, Vénus seule rayonnait comme une goutte d'argent écrasée. Puis tout le bas du ciel s'est incendié d'un brûlement rouge sombre et en quelques secondes tout s'est éteint ; l'eau s'est faite morne et glauque comme des yeux d'aveugle, tandis que le peuple des étoiles australes s'amassait au ciel. C'est un fouillis étincelant. La Croix du Sud, que je n'avais pu voir jusqu'ici à cause des nuages de nuit, se trouve à 22° du pôle, et on la découvre à gauche de la ligne qui joint A et B de la Lyre. C'est une croix renversée faite ainsi : et comme tu pourras voir, il y a une petite étoile qui rompt la figure (1). Mais seules les trois étoiles de droite sont assez brillantes et il faut chercher la Croix du Sud pour la découvrir. Au zénith deux grosses taches blanches marquent deux nébuleuses visibles seule-

(1) Sur la lettre est la place des étoiles de cette constellation.

ment dans le ciel austral, et que les marins nomment Maurice et Bourbon. Vénus est splendide, Saturne et Mercure éclatants.

Les étoiles nouvelles, la houle géométrique et lisse dans ses courbes, la désolation du rivage, le vol silencieux et rapide des albatros blancs au bec rose avec leurs ailes chamarrées, le vent glacial du sud, tout cela sent le désert du pôle austral qui envoie son souffle ténébreux jusqu'à nous. Ce n'est pas horrible comme les chatoîments sanglants et verts du soleil mourant sur les montagnes de houille et de pourpre violette à Djibouti ; mais de là monte une angoisse lente qui vient de l'extrémité du monde et qui serre le cœur. Ce matin les grandes vagues concentriques sont jaunâtres et le ciel gris — il s'est fendu une heure au nord pour montrer un long et étroit ventre de poisson bleu. Et les albatros volent toujours en cercle autour de nous.

Lundi, 2 décembre.

Le roulis est de plus en plus fort et j'ai passé une partie de la nuit à glisser dans ma couchette. On ne peut marcher sur le pont qu'incliné comme un épi sous le vent. La mer est toujours gris-jaune, le ciel couvert et le vent froid. A l'arrière du *Polynésien* les albatros continuent à croiser. Aujourd'hui à midi nous devrons être par le travers de Kangaroo Island et nous entrerons, je pense, dans la baie de Melbourne pendant la nuit de demain. Depuis le 23 novembre où nous étions par le travers de l'île des Cocos, les noms accusent les découvertes récentes : Dampier, Fremantle, d'Entrecasteaux,

Doubtful, Investigator Straits, jusqu'à cette île des Kangourous que j'espère bien apercevoir. A bord la vie est très monotone. Le gros H... est arrivé à dégoûter tout le monde par sa prétention et son avidité au jeu : nous avons essayé de le faire sauter au poker, grâce à des Australiens embarqués à Fremantle, mais sans aucun succès. Seulement, je suis délivré du poker depuis — sans avoir perdu ! c'est miraculeux. Même cela m'a payé mes cocktails. Les Australiens ont des jeux à eux, l'*euchre*, une sorte d'écarté, le *spoof*, qui est un domino aux cartes, le *German whist* qui se joue à deux, et le *solo* qui est une modification du whist. En attendant je voudrais être déjà à Samoa. Cependant je veux entendre sur le sol australien le rire du *laughing jackass*, bien qu'on m'assure que les manifestations de la gaîté de l'honorable Judge Casey m'en donnent l'idée la plus parfaite. Voilà bien des sottises pour aujourd'hui : et cette lettre sera fermée demain !

Mardi, 3 décembre.

Voici le jour où je vais fermer cette lettre. Nous arriverons à Melbourne trop tard dans la nuit pour que nous puissions débarquer — mais le travail postal se fera à la première heure demain matin et j'aime mieux remettre ma lettre à bord. Il fait un temps radieux et froid. La mer lisse est toujours soulevée par cette longue ondulation qui vient du pôle. Nous avons horriblement roulé cette nuit et en ce moment le mouvement reprend de plus belle. Nous nous rapprochons maintenant de la côte, après avoir suivi la corde de l'arc formé par l'Australian Bight. Nous

quitterons Melbourne sans doute demain soir mercredi vers cinq ou six heures et nous devrons entrer à Port Jackson dans la baie de Sydney vendredi 6 décembre dans la matinée : il faut environ trente-huit heures de Melbourne. Il paraît, selon le commandant, que nous avons eu la chance très extraordinaire d'échapper au mauvais temps sur la côte australienne. Les albatros nous suivent toujours mais ils sont déjà moins nombreux. Hier encore le soleil couchant a laissé un ciel jaune fondu, sous lequel la mer ondulante semblait bleu-noir ; puis les nuances les plus exquises d'or vert ont gagné jusqu'au bleu franc. Mais bientôt de grosses traînées de vapeurs noires ont brouillé tout, tandis que les étoiles australes montaient au haut du ciel.

M. Bourge, commandant du *Pacifique*, va me trouver un boarding-house à Sydney et m'offre en tout cas l'hospitalité à son bord. J'aurai donc une ressource en cas d'ennuis. Cependant, comme j'ai télégraphié à Cook de Fremantle, j'espère ne pas me heutrer à trop de difficultés...

A bord du Polynésien.
Lundi, 2 décembre 1901.
Par le travers de Spencer Gulf.

... Enfin je vais peut-être arriver au bout de tout ce que j'ai à te dire encore sur mon séjour à Ceylan.

Je me suis arrêté au Gal-Vihâra de Kandy et à ses vieilles inscriptions cinghalaises. Dans tous ces temples les scènes de l'Enfer bouddhiste sont représentées en fresques peintes sur les murs extérieurs,

derrière les colonnettes. Les démons de femmes deviennent d'horribles monstres aux couleurs de décomposition verdâtre, qui brandissent des tridents et vomissent du feu. Partout Gautama se présente d'abord sous l'apparence d'un jeune homme riche, bien vêtu, avec de jolies moustaches. Partout, à l'issue de la galerie, il trône en Bouddha sous sa coiffure traditionnelle à Ceylan. Les peintures plus ou moins récentes n'offrent aucun intérêt d'art. Il pleuvait bien fort sur le sentier rouge de ce Rock Temple, et les gouttes crépitaient sur les larges feuilles de bananier, quand le petit James Perera, vêtu de sa robe blanche, ses livres sous le bras, s'est avancé entre les arbres pour m'abriter. Il sortait, m'a-t-il dit, de l'école bouddhiste ; mais il était catholique et romain. Ce n'est pas un cas isolé. Partout on retrouve des écoles bouddhistes faites d'un rectangle de ciment blanc avec des piliers et un toit de bois. A l'intérieur il y a des bancs ; et les enfants y apprennent à lire et à écrire le cinghalais et l'anglais. L'indulgence du gouvernement pour le bouddhisme a été si grande que la religion à Ceylan fait des adeptes et gagne sur les anciennes conversions portugaises. A Dambulla, le matin de mon départ, Kâssim m'a mené à un petit bungalow où se tiennent les prédications bouddhistes. Dans la première salle une estrade de bois blanc avec des sortes de manteaux d'arlequin rouges décorés de broderies d'or. Au fond, dans un réduit exigu se tenaient quelques jeunes prêtres en robe jaune. Là aussi était un vieillard à barbe blanche courte, habillé d'une robe blanche. Il m'a montré sur une table sous une petite case de verre deux Bouddhas de cuivre jaune avec une petite dagoba de cuivre. Puis

il me dit avec orgueil dans un anglais excellent : " J'ai été prêtre catholique, et maintenant je me suis converti au bouddhisme ". Sa saleté était extrême et tout le côté droit de sa figure, — les lèvres épaisses et écumantes — était déformé par la lèpre. Sur quoi Kâssim me dit : " Stand further off, master ! " Cet homme me dit alors : " Je vais vous montrer une vraie relique de Bouddha que je porte toujours sur moi et qui me préserve de tous les dangers. Elle m'a été donné par un vieux prêtre d'Anauradhapura ". Là-dessus il tire de dessous sa robe un petit paquet de linge blanc qu'il dénoue avec peine. Enveloppement sur enveloppement, d'abord dans de la toile, ensuite dans du papier de soie jaune. Finalement je vois dans le creux de sa main un petit morceau ovale d'or poli, gros comme une demi-lentille. " Elle est vraie, me dit-il : car, si on la jette dans un bol plein d'eau, elle tombe au fond ; mais si on présente au-dessus de l'eau une fleur de Bouddha, la relique monte tout droit du fond de l'eau pour se placer dans le calice de la fleur ".

Pendant que j'étais à Kandy, deux Anglais sont partis pour Anuradhapura. Ils étaient étrangement vêtus et portaient leurs cheveux très longs. L'un était poète ; l'autre s'était fait bouddhiste et allait se retirer dans un couvent en Birmanie.

Sydney. Hôtel Métropole.
8 *décembre* 1901.

... J'ai dû interrompre mon journal quotidien pour plusieurs raisons. La première, c'est l'horrible ennui qui m'attendait ici pour Ting. Il a fallu, malgré

tous mes efforts, déposer deux mille cinq cents francs de caution. Et tu penses que je ne les avais pas ! Cook s'est refusé à le faire. Le beau-frère de M. Whibley, M. Arundell, est en Europe ; son frère, au milieu du Pacifique. Personne pour m'aider. Le consul de France à Melbourne, Maistre, qui est ami et correspondant du *Phare*, m'avait ri au nez. Outre la fatigue du voyage et de la nourriture du bateau (poulet maritime — Gallus maritimus, comme disait le vieux docteur du bord, Prosper Gentilhomme) et sans doute quelque trouble du foie, j'ai eu trois jours de mélancolie très noire causée par cet ennui. Enfin M. Bourge, pauvre et charmant homme, m'a prêté ses économies, mille cinq cents francs, et avec les mille francs que providentiellement tu m'envoyais, j'ai pu débarquer. Pour que ceci ne recommence pas à mon retour, j'écris à M... pour le prier de déposer cette somme au Comptoir d'Escompte qui a une succursale ici et je crois à Auckland...

Voici maintenant ce que je fais. Je m'embarque pour Samoa samedi 14 sur le *Manapouri* de l'Union Steamship. Par bonheur j'ai rencontré ici Moores, un Américain, ancien agent de Stevenson à Apia, qui a l'hôtel et le grand *store* là-bas. Il me loue un cottage sommairement meublé pour deux livres dix shillings par mois. Mais je me tiendrai chez lui dans son grand salon-bibliothèque, sur la mer. Je ne puis dans cette saison vivre d'une façon permanente à l'intérieur, à cause des pluies. L'approvisionnement serait impossible. Moores me prêtera ses *schooners* pour visiter les îles. Il s'est pris d'affection pour moi. J'aurais à t'en écrire long sur lui. C'est un littérateur : il a deux romans en train sur les îles du Pacifique, et il est impatient de me

montrer le manuscrit. Malheureusement il ne me rejoindra que dans vingt-huit jours, mais d'ici là il écrit pour tout faire installer. Tu pourras être tranquille sur mon sort là-bas. Moores est un brave homme et aura soin de moi. Désormais il faut m'écrire :

Apia (Upolu).

Iles Samoa.

Tu peux ajouter c/o M. Moores. — Voudras-tu veiller sur les courriers : je dois en avoir cinq par mois là-bas. — Pour le retour je compte revenir à Auckland, et de là à Wellington où je prendrai un des frigorifiques de la New-Zealand Shipping et C^ie^ qui me ramènera à Londres par le détroit de Magellan. Cela sera beaucoup moins cher et j'aurai fait une longue station sur mer.

Ma santé : un peu fatigué les derniers jours. Depuis vendredi il me semble toujours tanguer et rouler toute la nuit dans mon lit. Cela commence à se dissiper. Quelques rhumatismes et faiblesse des jambes...

Ce matin je déjeune sur le *Pacifique* dont le capitaine Bourge prend le commandement. Voilà un homme à qui je devrai une sérieuse dette de reconnaissance. Heureusement il aime la littérature et je pourrai lui être utile en faisant publier les croquis qu'il prend sur ces pays-ci.

Nous sommes entrés dans la baie de Melbourne le 4 décembre au soir. Le *Polynésien* est forcé de faire le tour de la baie — trois heures de navigation — avant d'arriver à la rade. Le jour est tombé ; cette mer intérieure est silencieuse. Tout le long de l'horizon une côte basse et noire, parfois surélevée un peu, et piquée de distance en distance par des feux

jaunes et rouges. Nous ne verrons Melbourne qu'au matin. Le *Polynésien* a mouillé horriblement loin, à cause de son chargement de poudre. On voit une longue ligne d'usines rougeâtres, de magasins en blocs carrés, des navires, un peu de feuillage dans les lointains. Il faut vingt minutes en chaloupe à vapeur pour gagner Port Melbourne. De là un train mène en ville, par d'horribles faubourgs. La ville est faite de rues droites, bordées par d'immenses blocs rose-rougeâtre qui sont des banques, des agences, des compagnies de navigation et de commerce. Le ciel étouffant et menaçant est épaissi encore par les fils télégraphiques, téléphoniques et de tramway : c'est un tissu au-dessus de la tête. On ne respire pas et un vent brûlant vous jette à la face la poussière australienne. Les mouches s'attachent sur les vêtements et la figure. Les cabs coûtent un shilling le quart d'heure. Toutes ces rues sont droites, à angle droit, rouges, bordées de hautes maisons cubiques, et le tumulte des trains de cars à vapeur et de cars électriques est assourdissant. Pas de feuillage, sinon, près des ministères, un parc entouré d'une palissade de bois avec des eucalyptus et des gommiers et quelques noirs araucarias.

Nous passons M. Bourge et moi une horrible journée de chaleur, de poussière et de mouches, à errer entre le consulat de France et le bar de Mengie's hotel, grand bloc morne qui a vue sur un autre bloc morne. Puis nous nous trompons de train pour revenir — et comme résultat nous arrivons pour le dernier *steam-launch* afin de regagner le bord. Mais le ciel est devenu de plomb et la tempête éclate. A grand peine nous embarquons dans la chaloupe, qui, par malheur, prend le travers du vent. Debout

contre la machine et cramponnés pour ne pas être lancés à la mer, nous sommes trempés par les lames qui balaient tout. Dans un réduit à fond de cale une pauvre dame se trouve mal : on la sort : elle a la figure orange et carmin. Enfin un soubresaut jusqu'à l'escalier du *Polynésien*. Sitôt hors d'affaire une " baleine " menace d'enfoncer la chaloupe, et M. Maistre qui nous attendait, après peu de bonnes paroles et un adieu angoissé par la perspective du retour, nous quitte.

Jusqu'à Melbourne, après les îlots arides du détroit de Bass, nous avions repris la vue de la côte australienne. Bientôt après nous avions quitté l'Océan austral pour entrer dans le Pacifique sud, très houleux sous le vent, mais d'une houle toute différente de l'autre. Les albatros toutefois nous ont accompagnés jusqu'à Sydney. Cette côte d'Australie est sinistre. Les grèves sont d'une blancheur macabre, d'une pâleur cadavérique, et les buissons noirs, le *bush*, y rampent comme des paquets de chevelures mortes. Les falaises sont des murailles de roches ; on n'aperçoit au loin que des escarpements à peine colorés par un gazon torréfié ; et contre tout cela souffle un vent glacé. A côté de nous des marsouins énormes bondissent sur la mer.

Entre Melbourne et Sydney la nuit m'a dérobé la côte. Dès huit heures du matin nous touchions presque le travers de Botany Bay. Quelques constructions à peine visibles du large marquent l'établissement ancien des convicts. Une baie large et aride, toujours à végétation noire. Malheureusement le temps est sombre. Et maintenant voici que la côte est sinistre. Une haute muraille de roc taillé

à pic, comme coupé en deux. La mer brise inexorablement au pied. Tout à coup sur la crête un petit phare blanc. Puis une ouverture dans la muraille, une brèche large de cent mètres peut-être, et plus loin la muraille de roc massif, droite, impénétrable, Toutes les crêtes sont arides. C'est Sydney. Le *Polynésien* vire et entre dans la brèche : il touche presque la muraille à tribord. Et voici des collines vertes et riantes avec des villas étagées tout le long, un fortin au milieu de ce grand lac paisible où, jadis on enfermait les convicts irréductibles ; puis, à mesure que le vaisseau avance, des baies profondément indentées se découvrent, laissant entrer la mer ; des échancrures toujours verdoyantes et tachées par des villas de couleur, des monticules encore couverts d'eucalyptus, de gommiers et d'araucarias, tous les faubourgs de Sydney établis dans ces baies innombrables qui semblent s'ouvrir et se fermer à mesure que le *Polynésien* va plus loin ; déjà la porte de la muraille qui donne sur la mer s'est close comme par une glissière et nous semblons enfermés dans un immense lac intérieur. Partout d'immenses navires à quai, les steamers intercoloniaux des mers du sud, des voiliers anglais à coque blanche rouillée par le voyage récent et tachée de minium, des *clippers*, des frégates écoles à triple rangée de sabords. Et enfin, parmi ce labyrinthe, Darling Harbour, le port de la cité proprement dite, où le *Polynésien* s'amarre à quai.

Je te reparlerai de tout cela : l'heure du courrier presse, il faut te quitter à la hâte. Je te récrirai d'ici : le *Manapouri* ne part que le 16 décembre et j'ai, hélas, deux jours de plus à Sydney... La prochaine lettre sera meilleure, j'espère...

Prince Alfred Yacht Club.
Sydney, le 16 *décembre* 1901.

Ma Marg adorée,

Ma femme chérie, j'ai attendu jusqu'au dernier jour afin de t'écrire pour t'épargner pendant ta tournée une lettre découragée. Tout va bien maintenant et je pars ce soir à onze heures pour Apia (Upolu) Samoa sur le " Manapouri " de l'Union Steam Ship & C^ie^ (Nouvelle-Zélande). Mais j'ai passé par d'affreux moments. Figure-toi qu'il y a huit jours le pauvre Ting est tombé horriblement malade — avec 40° de température et une faiblesse terrible. Il a fallu le docteur : une guinée (21 shillings par visite) — et il y en a eu quatre. Je ne savais que devenir — obligé de soigner le malheureux garçon, moi-même fatigué et découragé — tremblant d'être à court d'argent à cause des mille francs que j'ai dû déposer et qui ne me seront rendus que ce soir à bord à l'heure du départ. Les domestiques à l'hôtel Métropole (et partout en Australie) sont tels que j'étais obligé de monter (j'ai une bonne cabine sur le pont, sur le Manapouri) moi-même à Ting au quatrième tout ce qu'il lui fallait. Enfin, comble de malheur, Cook's qui est une agence de coquins, après avoir avoir arrangé mon voyage à Samoa me fait savoir que l'Union Steam Ship & C^ie^ exige un dépôt de deux mille cinq cents francs pour laisser embarquer Ting. Que devenir ? Heureusement, et par hasard — la lettre de Grobain Balfour m'a sauvé. M. Dumet est l'associé de M. Henderson de la German Australian Line — je suis entré au

bureau pour lui faire transmettre la lettre (puisque je ne passe pas par Auckland à l'aller mais par les Fiji). M. Henderson, qui avait connu Stevenson sur la *Janet Nicoll*, s'est chargé de tout, a arrangé mon passage, m'a fait inscrire au *Royal Exchange Club*, m'a fait dîner chez lui hier soir avec des gens charmants. Veux-tu voir je te prie s'il te reste une lithographie de moi de Simpson ou une photographie quelconque et l'envoyer à

M. Henderson
German Australian Shipping & Co
Spring Street
Sydney.

J'oubliais de te dire (car je t'écris dans le tumulte du départ) que Ting avait une mauvaise crise de foie. Le docteur Warren l'en a rapidement tiré — mais il n'est pas encore bien et doit suivre un traitement. Enfin il est à bord et nous pouvons quitter ce sol maudit. Il me semble que je renais à un peu de joie tant j'ai passé par des angoisses de toutes sortes. Les seuls gens que j'ai trouvés bons pour moi ici sont les Allemands du *German Club*. Aussi à Samoa ai-je de bonnes lettres pour les Allemands de là-bas et j'y serai bien. Méfie-toi de Cook pour les courriers : fais attention que je puis les avoir très vite par San Francisco. Quand tu m'enverras de l'argent, tu m'enverras un chèque quelconque (Crédit Lyonnais ou Cook si tu veux — mais j'aime mieux une banque française) par lettre recommandée. J'écris à Maurice qu'il faut qu'il m'envoie un chèque de deux mille cinq cents francs (dépôt seulement) — mais il faut que j'aie le chèque en main — car *l'Union Steam Ship* ne consentira pas

autrement à me ramener soit à Auckland soit à Sydney. Tout cela est horrible, ma Marg adorée, et te fait une triste lettre — mais sache que j'ai bon espoir maintenant. A bord je pourrai te continuer, j'espère, l'histoire moins tragique des choses que j'ai vues. En général, ici c'est mortel d'ennui. J'ai vu un être extraordinaire, le capitaine Mackay, gouverneur de Goulburn Gaol, qui a navigué seize ans dans le Pacifique pour acheter du coprah, boit et mange bien plus que Baronnet, et a lu autant que moi. Je t'en parlerai. Mais il est tard et je veux m'embarquer. Tu auras ma première lettre des Fiji.

Bon et grand succès, mon adorée, pour ta belle tournée. Sois Phèdre : je suis sûr de toi. Bénis cette tournée ! car si je ne t'avais pas su loin, j'ai été si malheureux que je serai revenu sur le *Polynésien*. Si Sarah m'avance de l'argent, transmets-le moi comme je t'ai dit par chèque en lettre recommandée ou chargée.

Embrasse notre maman, nos frères. Bonjour à Alphonsine, caresse Nikko, Flip, et le roi et la reine ; toi, ma femme chérie, je t'aime plus que ma vie et je t'embrasse comme je t'aime.

TON MARCEL.

A bientôt des détails. Je ne pourrai écrire pour *Le Temps* que là-bas, hélas. Trop de tracas ici.

27-28-29 *décembre* 1901.

(Passé le 172°) à bord du Manapouri entre Fiji et Samoa, vers le 180° parallèle aujourd'hui étant dimanche à Fiji, et demain dimanche à Samoa.

Ma Marg adorée,

Hélas nous n'avons eu la libre pratique qu'hier samedi 28 à cinq heures et demie du soir : la poste de Samoa était fermée et ma lettre numéro douze ne pourra désormais partir que d'Apia. Le 27 nous avons eu un triste accident à bord. Le pauvre métis Chriss Kaed en ouvrant un bidon d'alcool de méthyle, a commis quelque imprudence, et l'explosion lui a horriblement brûlé la figure, les yeux et les mains. Nous avons aussitôt sifflé en détresse et demandé le docteur par signal ; mais la quarantaine était si stricte qu'il a fallu porter le malheureux Chriss sur la dernière marche de l'escalier de la coupée, pour que le médecin consente à le panser. Hier soir on a pu le porter à l'hôpital de Suva. J'espère qu'il ne perdra pas la vue. — Cependant Desdichado a égayé ces derniers jours. Semblable au jeune homme de Mark Twain, qui longtemps après le sermon demande gravement au pasteur : " What is the chronometer of God ? " Desdichado au milieu du profond silence de la table demande : " Do the natives in Fiji have their plum-pudding on Christmas-day, captain ? " Puis, au milieu d'un nouveau silence : " Are there many flies in this parts, captain ? " et la voix est incolore et morne. J'ai failli étouffer. Captain Crawshaw qui me regardait, me dit : " I know what you want to ask me. You want to ask me what it this the chronometer of God. But I won't tell you ". — Un coucher de soleil étrange. Entre un nuage noir allongé, bas, et la surface de la mer apparaît un vaste tronçon ou colonne rouge comme un pilier rond de feu. C'est le disque élargi du soleil, dont on ne peut voir ni le

bord supérieur, ni le bord inférieur. Quelques secondes encore et la mer se fait morne ; la lune rosée monte vers un flocon de nuage blanc qu'elle teinte d'un arc-en-ciel lunaire. Vénus brille d'un éclat presque insoutenable.

Enfin hier à cinq heures et demie, le médecin sanitaire, après avoir tâté le pouls, a donné la libre pratique. On a amené le hideux pavillon jaune et les passagers ont pu débarquer ; enfin nous avons pu voir alors quelques Fijiens un peu supérieurs aux débardeurs que nous avons à bord. Ce sont des hommes robustes et beaux de corps ; mais le visage, du type nègre, le nez à nase large et le front bas, reste bestial, surmonté de cette tignasse serrée couleur de paille rousse. On sent bien qu'il n'y a pas longtemps qu'ils ont cessé de manger le " long pig ". Quatre d'entre eux, très beaux, montent à bord pour voir Sanka. Ils n'ont jamais vu de singes. Sanka d'ailleurs est le singe gâté du bord et les officiers et matelots le bourrent de friandises.

30 *décembre* 1901.

(*lundi à Fiji, dimanche à Samoa*).

Le départ a eu lieu hier par une belle soirée, toujours chargée de ces épais nuages des tropiques. Les rayons passant sous les vapeurs noires font la verdure des montagnes livide. Suivant la ligne indiquée par deux tourelles blanches sur Viti Levu, nous franchissons la passe entre les lignes parallèles d'écume. Nuit de roulis. Hier matin nous étions en vue de Mango, masse de montagnes vertes d'arbres et jaunes d'ajoncs, avec des pentes couvertes de

cocotiers. Tout autour, le récif de corail tue la mer de saphir pour en faire une lacune d'eau verte et morne. On dirait que l'eau est faite de turquoise plate. Et tout autour d'une mince ligne d'écume, la mer houleuse et du bleu profond de la Méditerranée semble appeler la vie dans ce grand lac glauque d'où Mango surgit, vert sombre et jaune livide. Jusqu'à midi nous avons été en vue d'îlots du groupe des Fiji qui jonchent l'Océan. Ce matin nous avons passé par le travers d'un volcan du groupe de Tonga. Nous toucherons Upolu demain à l'aurore.

Nous avons embarqué à Suva comme passagers de pont des hommes et des femmes de Samoa. Ils couchent sur leurs nattes en plein air et font leur cuisine. Ils ont de belles malles et des cages de bois pleines de grosses perruches rouges, violettes et vertes. La couleur, la stature, la ligne du visage, tout diffère des Fijiens. C'est une race splendide. J'apprends diligemment le samoan et en deux jours je puis déjà causer un peu. J'ai deux noms : Sivopa et Tusitala, parce que j'écris des histoires. Les filles passent leur temps à chanter, à mimer des danses de mains, et à rire. Les enfants sont beaux comme les enfants chinois. Il a fallu déjà promettre de " tusi " (écrire) une " tala " (histoire) avec les noms de toutes ces " beina " (jeunes filles) Mlles Titices Lola et autres. En échange la soirée se passe en chansons improvisées, en mélopée, sur le " Tusitala ". Les voix s'accordent avec des harmoniques graves ; la chanson est triste et lente dans les demi-ténèbres, parfois éclairées par le feu d'une cigarette de Samoa roulée dans une feuille de bananier ; et la lune voilée marque un immense coutelas d'argent qui flotte sur le Pacifique.

30 *décembre au* 3 *janvier* (*vendredi*).

Me voici arrivé au terme de ce voyage, et la vie est si dure depuis trois jours que je n'ai pas pu t'écrire. Mardi matin à l'aube le " Manapouri " était en rade d'Apia. Une longue ligne de montagnes couverte par de la brousse vert sombre, une baie ronde bordée de cocotiers sur une grève noire, au large, les barres des récifs de corail avec leur sable jaune, un soleil de plomb, de longs brisants — et au centre de la baie l'énorme carcasse de fer rouillé d'un navire de guerre allemand (l'Adler), lugubre souvenir du dernier naufrage qu'on ne peut briser à coups de marteau, ni faire sauter à la dynamite sans détruire Apia. Car Apia n'est qu'une ligne de maisonnettes basses de bois montées sur pilotis. Quelle solitude et combien ce spectacle est inattendu pour moi ! Il 'y a rien, rien, rien que des stores qui ne sont même pas des boutiques d'épiceries de village, et trois hôtels (!) où le bar est fréquenté par des aventuriers allemands, américains et half caste souvent d'Ecossais et de femmes de Samoa, des frères maristes, barbus, sales et stupides — et les Samoans. Le " shout for a drink " est obligatoire. Tout coûte au moins un shilling. Impossible d'avoir un lit, une chaise, une lampe à pétrole : il faut des heures de diplomatie. Seize shillings par jour à l'hôtel de Moors. Rencontre d'un Américain, le commodore Weaver, qui, après avoir mangé sa fortune sur son yacht à raison de deux cents mille francs par an, passait ici, réduit à la famine, n'ayant plus que son bateau. Il le vend, achète ici quinze milles acres de terre, fait du cacao, installe une machine à glace, service d'eau, éclairage électrique (rien de cela n'est fait), a une flotte entre Apia et

San Francisco, et sitôt refait vint racheter son yacht pour y emmener la comtesse Tolstoï dont il est l'amant. Silencieux, vulgaire, la cervelle toujours pleine de " patents " pour " castors ", installation de banques, vente de vivres de Californie. Nous allons manger ensemble, je crois, de la cuisine faite sur des lampes à pétrole. Seigneur ! ni fruits, ni viande (sauf en conserves) — rien... je n'ai pu manger jusqu'ici que dans les huttes des chefs du taro, des ignames, des fruits d'arbres à pain bouillis dans du lait de coco, des coquillages aussi cuits au lait de coco, et enfin les délicieuses feuilles de taro cuites sur les pierres rouges. Cela avec les doigts, sans sel, et sur des feuilles de bananiers — accroupis sur une natte, sous les toits ronds de Samoa faits de feuilles de palmiers sèches et soutenues par des piliers de bois de fer. Si je n'avais pas ce que j'ai, je vivrais avec eux. Mais ces maisons sont ouvertes et la vie est commune. Mon nom Somoan est " Masels " : il m'a été donné par les deux chefs d'Apia, Seumanu et Amituanae. Quand je bois le *kava* ou *ava* qui est une cérémonie, mon nom est proclamé d'abord avant les battements de mains sacramentels. J'ai une affreuse maisonnette depuis hier — elle ne désemplit pas de Samoans. Je suis un " talk-man " un " tulafale ", un " tusitala ", et il leur faut des histoires jusqu'à minuit et une heure du matin. Il me semble difficile que tu puisses me voir, assis sur une natte parmi tous ces hommes nus et tatoués, à côté du " alii ", le chef qui m'écarte les mouches avec un chasse-mouches, tandis que sa fille m'évente, et autour de moi les autres tulafale, l'un qui traduit ; les rires de plaisir, les questions sur les détails, les " malie " d'admiration. Le soir

du nouvel an j'avais près de moi Fod, qui a des moustaches blanches, célèbre pour avoir il y a deux ans coupé la tête du fils de Mataafa et l'avoir apportée à son chef Seumanu, ce qui est un grand honneur. Foe se battait pour le jeune Malietoa, maintenant relégué à Lévuka, dans les Fiji. Il m'a raconté comment il avait coupé cette tête (ulumutu). Tous ces gens sont des guerriers endurcis qui ne pensent qu'à se battre. Je suis l'ami (au meamamao) du premier tulafale d'Apia, Aboa, qui a vingt-deux ans, magnifique et tatoué des genoux à la ceinture. Je crois que nous changerons de nom avant longtemps : s'il me donne le sien, coutume de Samoa, il le perd — et il faut une Assemblée Générale (Filifili) pour lui en choisir un autre. Déjà il en a changé, auparavant il s'appelait Polito. Amituanae avait le nom de Sitrona, qui est tatoué sur son bras près de l'énorme trou de la balle allemande qui lui a fracassé l'épaule jadis. Le prince Tuimalealisfano, chez qui je suis invité samedi soir s'appelait Zaivale mais il a donné son nom à Loïa (Hayd Osbourued). Le second jour de mon arrivée je suis allé à la pointe de Unulinu'u, résidence royale, rendre visite à l'ancien roi Mataafa.

Samedi, 5 janvier.

Mataafa n'était pas dans sa hutte quand je suis arrivé. Un jeune homme est allé le chercher. J'attendais dehors. Bientôt j'ai vu venir un homme robuste, mais vieux, un peu de l'aspect de Bismarck, cheveux blancs, ras et moustache blanche courte. Il avait un lavabuva autour de la ceinture. Après s'être trempé les mains dans un peu d'eau, il m'a salué du tradi-

tionnel talofa ! 'ua maléu mai — et sur cette invitation à entrer, je me suis assis, immobile et sans parler, conformément à l'étiquette pour sa Majesté. (Lona. Afionga) Mataafa après s'être fait lire la lettre de Loïa m'a souhaité la bienvenue. Un interprète était là, pour traduire, n'osant parler qu'à voix basse et presque rampant à terre. La conversation était ainsi : " Mataafa désire savoir... Mataafa dit que... Mataafa demande..." Partout ici on me demande des nouvelles de la femme du Loïa, que je ne connais pas, mais que les Samoans assurément aimaient beaucoup. On m'a servi à manger du " breadfruit " cuit au lait de coco ; puis une jeune fille m'a préparé du 'ava. Mais Mataafa n'a ni mangé ni bu : le tupu mange seul. La conversation a été polie et formaliste : rien de plus. Quand je suis parti le jeune Tulafale m'a dit que Mataafa m'aimait beaucoup. J'en doute : car j'ai heurté ses affections. Mataafa avec les princes de Mulinu'u est maintenant complètement inféodé aux Allemands. Les gens d'Apia au contraire haïssent les (Siamani) et les traitent de " Matapua'a " (visages de porc).

Le 'ava se prépare et se boit de la manière suivante : ou bien on va chercher de jolies jeunes filles et on leur donne la racine de 'ava (piper anthysticum) qu'elles mâchent jusqu'à ce que cette racine, pareille à du gros gingembre, soit réduite en fibres comme un paquet de filasse de chanvre : (avant de mâcher toutes se rincent la bouche) — ou bien, beaucoup plus ordinairement, ce broyage, assez long, est fait entre deux pierres. Le paquet de fibres apporté, un beau jeune homme et une belle jeune fille s'asseyent devant le Kava-bowl qui à Samoa est une cuve de bois noir, portée par six, huit, douze ou vingt pieds

— à Fiji il n'y en a que quatre. Tous deux se lavent les mains. Quand le " 'ava-bowl " est ancien et bon, l'intérieur est revêtu d'un glacis blanc poli. On verse dans la tànoa (kava-bowl) une coupe d'eau ou deux. La coupe est en bois de cocotier et contient environ un demi-litre. Deux noix de cocos polies et travaillées, percées de trous clos par des chevillettes de bois contiennent l'eau qu'on rajoutera. La jeune fille place le paquet de fibre au fond du tànoa, puis le tord et l'exprime ; l'eau qui en découle est laiteuse ; puis elle le passe autour des bords du tànoa, le replonge et le tord encore, puis la passe au jeune homme qui secoue en dehors de la hutte les fibres, d'où tombe une poussière fine. L'opération reprend plusieurs fois. Enfin, sans intermission, les fibres sont ployées et exprimées. A ce signal, les battements de mains commencent. Le jeune homme apportent la coupe, que la jeune fille remplit en soulevant le paquet humide d'où le 'ava découle dans la coupe. A ce moment l'hôte demande à l'invité quel est son nom (nom samoan accompagné du titre). La réponse donnée, le nom est proclamé avec des battements de mains. Le jeune homme se rapproche de l'invité par un long circuit, sans le regarder, et la coupe tenue la main en dehors : il la lui tend ainsi, les yeux détournés. L'invité prend la coupe, la porte à ses lèvres, adresse à l'hôte : *manùia, soifùa* et boit d'un trait ; l'extrême fond doit être vidé sur le lit de galets noirs de la hutte, en dehors des nattes, la coupe rendue avec un *fâafatai* (merci) ; puis elle est remplie de nouveau et apportée selon l'importance des personnes tour à tour avec des marques de respect plus ou moins grandes. Si un homme qui n'est pas de la

" famille " entre pour boire du 'ava, il apporte dans sa main deux ou trois morceaux de racine de 'ava qu'il tend à la personne du rang le plus élevé. Aussitôt, l'"ava bu, la jeune fille se lève, dit *tofà* et sort de la hutte avec le jeune homme. Puis on passe des cigarettes, toujours de Samoa, faites de longues fibres de tabac (deux ou trois) roulées dans une feuille de bananier séchée au feu — et nouées d'un autre fragment de feuilles de bananier.

10 *janvier*.

Un peu fatigué, ma Marg adorée ; je viens d'écrire à Maurice. Je suis cloué : je n'ai plus un sou et il *faut* que je revienne tout de suite, je ne supporte pas le climat. Agissez bien vite, par télégraphe soit auprès de M^me^ Stevenson 2323 Hyde Street, San Francisco (Californie) — soit auprès de M. Henderson, German Australian Line, Spring-Street, Sydney.

Je t'adore, je t'adore, je ne pense plus qu'à toi, ma chérie, ma femme — pourvu que vous me fassiez *vite* revenir !

TON MARCEL.

A bord du Manapouri.
25 *janvier* 1902.

Ma Marg adorée,

J'ai été terrassé par la fièvre vers le 8 janvier et j'ai cru mourir. Je n'avais plus ma tête. J'allais de mon lit à la douche pour faire baisser la température qui pendant douze jours a oscillé entre 39°8 et 40°5.

Je me traînais sous l'eau froide *parce que je voulais te revoir*. Un matin seulement la vue du ressac gris sur les récifs de corail m'a donné une envie telle d'aller dans la mer que je suppliais Ting de m'aider jusqu'à la grève. Et pendant ce temps j'avais une pneumonie droite sans savoir autre chose sinon que je souffrais là et ne pouvais respirer. Dès le 9 j'ai fait chercher le médecin allemand Funch qui n'est pas venu — puis le docteur américain Brancht, de la Secte Ses deventh Day adventists, pâle, maigre, à barbe très noire. Il m'a bourré d'antifébrine et de phénacétine — toujours avec douches — toutes les heures à peu près jour et nuit. Mais je me sentais mourir. Le docteur Brancht a une grande maison où il soigne parfois. Je lui ai demandé de m'y prendre. D'abord il a crié : " Non ! " puis a dit qu'il consulterait sa femme. Une demi-heure après on m'emportait par une civière et on me plongeait dans un bain froid avec un tuyau d'eau chaude le long de la colonne vertébrale et les jambes dans un seau d'eau bouillante. Ceci s'est répété sans cesse. Enfin la température a cédé un peu. Mais j'étais et suis encore un squelette et ne puis me tenir debout. Oh ! ma chérie, j'ai eu si peur de mourir sans revoir ta figure chérie ! J'ai eu du courage. J'ai été sous l'eau froide en grinçant des dents et tout ce que j'endurais de la chaleur, des moustiques et des mouches, cela ne se peut dire. Mais je voulais *te revoir* et revenir chez nous.

26 *janvier*.

Un peu de mieux aujourd'hui. J'étais soigné dans cette maison du docteur Brancht, au milieu des cocotiers, Ifi — Ifiroad par une fille de la même

secte, Miss Mc. Coy, de Pittcaira Island, petite fille d'un des révoltés de la *Bounty* qui ont occupé cette île Pittcaira depuis cent ans avec des jeunes tahitiennes. Les Seventh Day adventists tiennent leur dimanche le samedi ; ils croient à la venue imminente de Jésus et à son royaume sur terre, à l'annihilation totale des méchants, non à leur punition, et à l'immersion totale pour donner le baptême. Ils sont strictement végétariens. Leurs livres sacrés sont *Daniel* et l'*Apocalypse*. Je n'ai eu là à peine que des œufs, des bouillies, des fruits conservés et du jus de grappes non fermenté de Californie. Comment retrouver ainsi des forces ? Alors j'ai appris que le Manapouri était en rade. A grand peine j'ai fait tenir un mot au capitaine Crawshaw qui m'a fait transporter à bord en civière, sans argent, sous sa responsabilité. Ainsi sauvé ! ! ! L'air de la mer me permet un peu de forces. Mais l'affreuse pneumonie me serre le poumon droit et j'ai d'affreuses nuits. Mais je te reverrai, ma femme chérie, je le jure ! Je n'ai rien su par Brancht qui se bornait à prendre ma température, mais par un médecin allemand Schweiginger, qui l'a remplacé pendant deux jours. De Sydney je vais télégraphier à Maurice pour de l'argent pour payer Brancht, Moors et l'Union Steam Ship & C^ie^. Puis il faut revenir. Si je me sens un peu mieux, je reviendrai par le Cap pour rester longtemps en mer et retrouver un peu des forces perdues.

Embarqué le 24 à quatre heures du soir, partis le 25 à dix heures du matin. De la mer Upolu est joli, comme une émeraude sombre dans du saphir liquide. Toute la matinée, mer de saphir, avec les lagunes mortes bordées des récifs jaunes de corail, et

les montagnes d'émeraude sous les nuages lourds, Manono, Apolina, et au loin Savair. Nous revenons vers Fiji et serons je crois demain à midi à Levuka, où est le roi légitime de Samoa, Mahétoa. Je suis parti devant trois sh. à un autre fils de roi, Safolu, fils de Pulé — Pulé, qui faisait mon blanchissage — trois sh. et un chasse-mouches. — Impossible de le trouver pour le prévenir. Enfin ! — Toutes les histoires sur la beauté de Samoa sont des mensonges. Mais les indigènes, je les aime beaucoup. Lui Mahe alu fano m'avait donné son fils, Fa'a nu'u, pour me servir. La noblesse de ce jeune homme pendant ma maladie a été extraordinaire. Il croyait (et je croyais) que j'allais mourir. En des phrases bien émues il me recommandait à Levu et me donnait des *sôghi*, des reniflements, sur les mains, car les Polynésiens ne reconnaissent pas notre baiser. — Son père Tuimalealiifano, fils de roi, m'avait donné un grand dîner où il n'y avait que des personnes royales : Tupu'a, Tamasese, Saipai'a, Fa'alata ; deux tulafale, (talkman) qui parlent aux réunions pour le peuple, les chefs ou les rois Au'clua et Tolo. Une jeune fille, Fu'a était près de moi, pour me déchirer les morceaux et me donner à boire et à fumer. C'était un splendide repas servi sur d'immenses feuilles de bananier en guise de table. Tous les piliers de la maison étaient enguirlandés de longues tresses de fleurs d'hibiscus et de *fu'a* (le Suvya de Ceylan) à long calice jaune clair taché de marron au fond. — Tamasese m'a fait un long discours auquel j'ai répondu de mon mieux. Puis on a mangé. Porc rôti entier, poulets rôtis, feuilles de taro au lait de coco, gâteaux de taro, scolopendres vivants, œufs durs, bread fruit, poisson bouilli, noix de coco pour boire,

puis une bassine pour se laver les mains, cigarettes de Samoa roulées dans une feuille de bananier séchée ; enfin danse (siva) par Fu'a et une autre jeune fille. — Tout cela précédé du Kava traditionnel, et de longs cris *O le alir !* poussés sur une mélopée par un vieux tulafala. Enfin présents d'éventails et de la bague de Tui, de canne à sucre, de kava, etc. rapportés chez moi de Mulinu'u par Franu'u.

27 *janvier*.

Nous serons à Sevuka vers une heure. Depuis ce matin nous naviguons parmi un peuple d'îles noires sur la mer gris-ardoise. C'est le groupe des Fidji. Mais à Samoa on prononce Fiti et à Tonga Fisi. L's est toujours dur. J'ai beaucoup de mal à écrire : cette pneumonie paralyse mon bras. Je passe d'horribles nuits et reste bien faible. Mais Dieu me ramènera vers toi, ma chérie. Pendant que j'étais bien malade, un missionnaire Wesleyen m'a exhorté longtemps, et, chose étrange, son long sermon, où il m'appelait " friend " et me parlait de la mort, m'a donné du courage. Ah ! qu'il m'en a fallu, et qu'il m'en faut encore ! Partout à Samoa il y a des missionnaires. Depuis Mata'uta à l'Est, Apia, Motarpete, Songhi, Mulinu'u, il y a la mission anglaise, civilisée celle-là, puis la mission allemande, puis la mission des maristes français avec une église à vitraux et un évêque (ce sont des brutes inhospitalières), les Wesleyens, les Mormons et les Seventh Day adventists. Tout cela parmi les stores de Blacktock, Moor's, la Compagnie allemande, etc. Les blancs sont des brigands inouis. Le commodore Weaver a une histoire extraordinaire. Arrivé à

Samoa à bout de ressources avec son yacht, une femme à qui il l'avait hypothéqué, une fumerie d'opium, une joueuse de cartes et de billard professionnelle pour piper ses invités ; il a vendu son yacht à Anettland, et acheté des indigènes à vil prix du terrain : fait là-dessus une Société véreuse à San-Francisco et maintenant installe machine à glace, éclairage électrique et service d'eau. Son papier ne vaut rien et il va faire faillite... Mais, lui croit faire fortune en un an, acheter un nouveau yacht, et revenir à Paris pour épouser la comtesse Tolstoï.

Les filles de Samoa ne sont pas jolies — gros poignets et grosses chevilles, nez écrasé et lèvres trop charnues, cheveux droits rougis à la chaux et tout le corps et les cheveux luisants d'huile de coco. La beauté polynésienne est un leurre. Elles ne sont pas femmes, mais jeunes filles, rieuses, et aimant ô le siva', ô le peti, la danse, les chansons. Mais j'aime les gens de Samoa et j'ai du regret de la maison polynésienne, de son cailloutis de pierres noires, avec ses nattes, son toit rond et sa charpente compliquée, solide et flexible, et ses piliers en bois d'arbre à pain. Mais le paysage de Samoa n'est pas nostalgique. Rien que les cocotiers, les fa'u et quelques hibiscus, l'arbre à pain, le bananier. Le ressac sur les récifs n'a pas la gravité profonde du ressac à Ceylan et les couleurs ne sont pas tentantes. J'espère, si Dieu me permet de revivre, pouvoir écrire tout cela en meilleur langage. Ici je cause avec toi. Nous avons très beau temps, mais très chaud. La mer est plate et le ciel des tropiques bleu pâle et blanc avec sa grosse ceinture de vapeurs épaisses et coloriées à l'horizon où se poursuivent des formes pareilles à des esquisses de Michel-

Ange — des barques de feu, des mouchoirs de batiste noirs, de petites flammes très roses, des îlots noirâtres, et des bancs épais tranchés par en-dessous comme au couteau. Et toujours surgissent sur la mer des îles, des montagnes côniques jaune vert avec des arbres noirs, des dos de cétacés dormants. C'est le pays des îles — c'est vraimant la Polynésie.

Je ne t'ai pas parlé des danses de Samoa que j'ai vues au nouvel an. Celles des filles, très lascives, sont des jetées de mains et de bras souvent entre les cuisses. Elles avaient la tête enduite de chaux, nues jusqu'à la ceinture, et une sorte de jupe jusqu'à mi-cuisse faite de je ne sais quels longs poils noirs. Les vieilles dansent aussi. Colliers de fleurs et de fruits rouges, semblables à des piments. Puis des jeunes gens sont venus d'Atua et d'A'ana; danse de guerre avec de gros bambous fendus, des massues de couleurs variées. La tête ceinte de feuilles et le cou, à la ceinture une jupe de feuilles de bananiers, la figure barbouillée de suie et de rouge. Ils se couchent à terre ; l'un s'assied et se roule sur l'autre puis debout attaque à la massue ; puis couchés et par couples se prenant les jambes et se relevant. Le tout au frappement rythmé sur un gros bambou creux.

28 *janvier*.

Hier à deux heures nous étions à Levuka. — Nous sommes repartis à minuit pour Suva où nous sommes depuis ce matin. Levuka est dans une île différente. Comme toutes les villes de ces îles c'est une rue de stores le long de la mer avec des maisons étagées sur les collines. Mais ici il n'y a pour ainsi dire qu'un

liseré de grève noire. La montagne de basalte verdoyant plonge droit dans la mer. Le basalte paraît à nu sous la végétation intense vert sombre et jaune clair ; il y a des tourelles de rochers et de la paille d'une vallée profonde et verte jaillit une source fraîche dans une piscine. Les cîmes des montagnes vertes sont embrumées de nuages. Au lever de la lune, soudain les toits des maisons de Levaka, frottés de brume blanche, semblaient blancs de neige rayonnante par 81° Fahrenheit. Puis la lune a jeté ses rayons sous un gros nuage blanc qui les semait sur la mer.

Suva est la même baie verte que je t'ai dite, jolie, oh jolie, vert tendre et vert noir, et vert jaune, avec le Pouce du Diable dressé parmi les ondulations d'émeraude, et l'étrange barre parallèle où vient briser l'Océan. Hier, avant d'arriver à Levaka, nous avons vu une de ces grandes lagunes vertes et mortes, contre laquelle les vagues écument en hautes gerbes blanches. Et au centre se dressent les montagnes vertes de l'île : un volcan protégé par des madrépores. C'est une chose singulière que de voir sur la mer calme avec une longue barre d'écume là où on ne voit aucun récif.

Je crois me sentir un peu mieux, mais ne puis marcher sans le secours de Ting. J'ai eu un peu de sommeil dans la nuit. Seulement j'ai dans le dos l'horrible griffe de la bête qui m'étouffe. Ma chérie, j'ai été triste aujourd'hui ; mais j'ai prié Dieu de tout mon cœur qu'il me permette de revoir et d'embrasser ta chère figure. Vois-tu, je n'ai pas de force, et je peux t'écrire parce qu'il me semble que je te parle et que tu es là. Jamais la distance ne m'a autant terrifié qu'en ce moment. Si Dieu permet que

je te revienne, que je revoie maman et Maurice et notre maman et tous les nôtres, j'aurai vécu plus que la vie de douleur d'un homme. Après tout ce que j'ai traversé de souffrances, voici l'angoisse la plus affreuse qui m'a été réservée. Je prie Dieu que ce soit la dernière et la plus grande épreuve. Mes épaules plient sous le faix de la douleur ; j'ai eu plus que ma part. Mais je t'ai, mon adorée, il faut que je pense à cela. C'est peut-être en compensation que je souffre tout cela. Chère souffrance, alors ! Je reprendrai courage pour revoir ma Marg chérie. Je le veux de toute ma volonté et de tout mon cœur. (c'est grâce à mon cœur qui m'a soutenu que j'ai résisté à la terrible fièvre.)

30 janvier.

Je n'ai pu écrire hier à cause du nombre des passagers que nous avons embarqués à Suva. Ce bateau est plein maintenant et assez inconfortable. J'ai vu le docteur à Suva (coût une guinée). Ma pneumonie tend à disparaître, m'assure-t-il, mais je suis très faible et j'ai besoin de beaucoup de stimulants, whisky, champagne, etc. Je vais faire de mon mieux mais je n'ai pas d'argent. Nous avons quitté Suva à deux heures, traversé la passe près de la petite carcasse rouge du naufrage. A quatre heures nous étions à Navua toujours dans Viti Levu. C'est une baie de cocotiers, sans physionomie. Chaleur étouffante mais un coucher de soleil fait de lignes de brasier parmi une cité noire découpée en tourelles, créneaux et coupoles sur une sorte de réglure rouge ardent. Repartis à quatre heures du matin, nous longeons toujours Viti Levu pour aller à Lautoka.

C'est un vallonnement vert, un morceau des Pyrénées, jailli hors de l'Océan avec le vert jaunâtre des cols herbus des montagnes, où l'herbe est courte près de la limite des neiges et de la brousse noire, et la couronne chevelue des lignes de cocotiers sur les crêtes. Puis, quelle surprise ! des plages, des grèves de sable jaune, comme je n'en ai pas vu depuis l'Europe. Mais elles ne sont pas battues par l'eau du large. Un liseré vert mort court tout le long — et une mince barre d'écume. Puis ce liseré s'élargit soudain, devient une grande baie, une lagune de nacre où tressaillent des ondulations d'émeraude, et contre laquelle se heurte l'eau bleu noir de la houle du Pacifique. Et au fond de cette mer morte et glauque, avec son invisible ceinture de corail vivant, des montagnes vert jaune, selon l'ombre des nuages, rougeâtres et ténébreuses, et violettes, et livides, trempant leur pied dans l'onde glauque où frémit un rayon vert pur. Sur la grande lagune baillent des bouches d'écume blanche, ça et là, tandis que la houle du Pacifique demeure immuable dans sa couleur d'acier bruni. Et là des buissons, des têtes noires d'arbres, comme des bosquets droit dans la mer, parfois plongeant dans une eau d'argent, si le soleil le permet, parfois dans une nappe dorée, le plus souvent dans la lagune glauque au tressaillement vert. En tout cela une chaleur pesante et humide, avec des mouches lentes, sous des nuages si proches qu'on sent sur la nuque la moiteur de leur ouate humide, qui promettent l'orage et ne le tiennent jamais.

14 *février* 1902.

Cette lettre ne partira jamais : je la rapporte avec

moi — mais je la continue pour toi, ma Marg chérie et pour que tu saches, s'il m'arrive quelque chose, que je t'aime et que ma dernière pensée a été pour toi. Mais je vais mieux.

Quinze longs jours que je ne t'ai pas écrit ! C'est que j'ai passé par une extrême misère physique. Lautoka n'a rien de très attrayant ; une ligne de buissons croissant à même la mer, comme un pilotis feuillu et trapu à travers lequel ruissellent les courtes vagues du port ; puis la ligne basse de la terre avec sa plantation de cocotiers, et plus haut les roseaux jaunes et verts, drus comme de l'herbe courte, et les carrés des plantations de cannes à sucre. Santoka est surtout une station sucrière d'une très riche compagnie, la *Colonial Sugar Company* qui exploite les îles Fiji.

Ensuite le *Manapouri* a repris sa route.

Vers Sydney et pendant sept jours, nous n'avons vu que le ciel et l'eau. J'étais trop faible pour jouir de la mer et des nuages ; et le capitaine Crawshaw, ayant épuisé ses histoires, buvait son cocktail presque silencieusement. J'ai oublié de te dire qu'à notre voyage d'aller, pendant la quarantaine en rade de Suva, il a tué d'un coup de fusil un serpent de mer. Il y a et j'ai vu des serpents de mer. Celui-ci qui avait environ un mètre de long, était fait à la façon d'une couleuvre aplatie comme un ruban, gris sale avec des bandes noires en travers et une tête triangulaire et vipérine. L'Océan Pacifique Sud en regorge.

Enfin Sydney, et l'entrée du port par la brèche de la muraille. Tant d'ennuis et de faiblesse ! Finalement, je prends une chambre au *German Club* où on m'a accueilli avec une amabilité extrême. Là est un vieux professeur de musique, Kretschmer, qui

mérite un livre, comme Crawshaw. Je note son nom pour le décrire plus tard. — Ici je ne saurais. — J'étais par faiblesse étendu sur mon lit presque tout le temps. J'aurais voulu revenir par le Cap — tout a été impossible. L'*Orient Line* me promettant une bonne cabine où je serai seul, j'ai pris l'*Austral* d'où je t'écris et je me suis embarqué le 12 — avant-hier. — Nous sommes partis à midi par une journée radieuse, embrumée à l'horizon, tant que les jolies baies de Sydney Harbour étaient toutes brouillées. *L'Austral* va d'abord en Tasmanie, et nous piquons droit au sud, où nous irons non loin de la limite des icebergs. La brume couvre le ciel et le grand cercle de la mer ; une brume d'abord faite de bleu et d'or, puis d'argent, de poussière, de brouillard d'argent. Puis le vent se lève, glacial et sifflant. Nous entrons dans une perturbation australe annoncée sous le nom d'" Onias " et qui circule entre la Nouvelle-Zélande et l'Australian night, allant tomber dans l'Océan antarctique Les chaises du pont volent sous la poussée du cyclone. Vite on abat les rideaux de toile. La mer battue devient furieuse et l'écume comme de l'eau qui bout. En une demi-heure, le pont est sous l'eau et le spardeck impraticable par les vagues qui y brisent. Cinq ou six personnes seulement à dîner. Tempête toute la nuit. Les marteaux d'eau s'abattent sur mes hublots; tempête le matin. Le pont est impraticable. Les cordages sonnent sous l'ouragan et tout le gréement de *L'Austral* siffle. J'essaye d'aller au fumoir et suis repoussé dans ma cabine par l'eau et le vent. Trois personnes à déjeuner dont un doyen protestant, son chanoine et moi. Stewards et matelots et quelques officiers malades. Dans l'après-midi, au fumoir,

une vague force la porte et inonde le plancher, sur le *spardeck*. Néanmoins, nous restons. Où aller ? Vers le soir " Onias " s'apaise peu à peu ; dans la nuit le calme se fait ; ce matin, par un rayonnant ciel bleu pâle nuagé délicatement, sous un vent froid, parmi le vol des grands albatros blancs, la terre de Van Diemen apparaît. Hier au coucher du soleil, dans la brume orangée, tout au bord du ciel et de la mer, j'avais vu des cygnes noirs demi-noyés dans la poussière d'or. Montagnes ou vapeurs ? Mais ce matin, c'est une côte de dunes blanches et de buissons noirs.

16 *février* 1902.

Trois longues heures pour entrer dans la rade de Hobart. Mais ici un spectacle extraordinaire apparaît. Des falaises nues et droites, faites de tuyaux de basalte accollés, plongent droit dans la mer, falaises désolées et stériles, nudités noires et rigides, déchiquetées par le haut, comme si leurs colonnes impénétrables chantaient la tempête dans une formidable symphonie mineure tout autour de Storm-bay. Deux d'abord, avancées dans la mer; et les vagues bondissent contre leurs murailles cannelées et les gerbes d'écume jaillissent jusqu'à mi-hauteur hors de la mer grise et morne, écumant sous le vent comme si elles bavaient de fureur impuissante. Et puis, dans un tournant de la côte, une grande baie solitaire et pierreuse, ouverte dans la haute falaise dont la crête est chevelue d'une chevelure horrible d'arbres rigides, nus et noirs, tiges sans branches hérissées comme d'horreur, et entre lesquelles filtre le ciel vert. La mer mugit contre la courte grève et

sur son dépouillement une volée de papillons blancs, une nuée d'ailettes éclatantes de blancheur qui tournent en cercles, en spirales — de papillons épars sur l'Océan terne sous ce vent austral qui siffle de froid — de papillons ? non, — ce sont des albatros — cent — deux cents — peut-être, qui virent et voltent au flair de la tempête, plus près de l'Austral, et plus près, comme des paquets de neige ailés, le long bec blanc et rose diligemment incliné vers les vagues, glissant, glissant silencieusement dans la bourrasque glaciale ; et d'autres ont leurs grandes ailes noires éployées comme des voiles sinistres ; et d'autres semblent menacer les cordages, guetter la carène, tourbillonnant dans une attente de naufrage, à l'affût de l'ouragan. Cependant la muraille cannelée se dresse là, formidable, parce qu'elle est droite, nue, et noire, avec sa chevelure de terreur. Et au détour de la baie morne un nouvel orgue de pierre s'avance, taché çà et là de vert sur son flanc ; il est attaché à la côte tasmanienne. On nomme ces roches un " organpipes " et cette étrange formation basaltique se retrouve sous le même nom parmi les hauteurs qui entourent le Mont Wellington.

Vers une heure, le 15 février, Hobart apparaît au fond d'une jolie baie couronnée de montagnes et à l'arrière plan d'une des rives le Mont Wellington s'allonge ; il était coiffé de neige la veille et quelques taches resplendissantes le marquent encore parmi la brousse noire. Dunes éclatantes encore et irritantes comme des dents trop blanches, avec leur pelage de buis, tons ténébreux, et le feuillage sombre des gommiers et des araucarias. Un wharf, des magasins au fond d'un large quai ; les villas étagées sur les ondulations voisines, et, quand on s'approche,

la surprise de jardins cachés avec de grands géraniums, des fleurs d'Europe, et de hautes " passion-flowers ". Les gens de Hobart se pressent pour venir visiter le grand paquebot ; triste distraction dont ils ne profitent qu'entre février et Pâques, à la saison des pommes. Nous embarquons dix-sept milles caisses de ces pommes qui devront être maintenues à une température constante jusqu'à Londres. Pauvres Tasmaniens ! L'ennui tapisse les visages des malheureux qui traversent en procession le fumoir, le salon, et viennent soulever les rideaux des cabines. Le " Mercury ", grand journal de Hobart, annonce que *L'Austral* a rencontré " very heavy weather ". Je m'en rends compte lorsque j'apprends qu'un coup de mer a enfoncé les panneaux solides de la porte fermée du docteur, dans sa cabine de pont.

Le soir un ciel vert livide s'épand derrière la brousse noire des collines, vert de phosphore clair, comme un frottis de lumière émanée du ciel même et à travers, barrant la crête du Mont Wellington, un nuage de gaze très noire, de fumée de nuit, s'allonge, s'étire, et se disperse en flocons de laine infernale qui flottent parmi la clarté verte et surprenante du ciel très pur.

Nous repartons le lendemain à trois heures et, dès le goulet de la rade, la mer redevient furieuse et soulève des montagnes mouvantes obliques, verticales, lancées çà et là et toutes zébrées de barres d'écume, tachées de cercles d'écume, glauques et noires. Les hublots sont martelés par les masses liquides. Voici les grands jeux d'orgue de basalte, singulièrement muets, au lieu de résonner largement sous la tempête. Voici la baie solitaire et pierreuse

où tournent toujours les albatros. Puis le vent tombe ; *L'Austral* glisse sur l'Océan. Ce matin l'air est plus doux ; on aperçoit les bords de Flinders Island et de Swan Island ; nous remontons vers Melbourne par le détroit de Bass. Soudain sur la mer, nappe à peine vidée, émerge une pyramide grise et rose, quadrangulaire et pointue, un fût de colonne, un roc qui semble le bout pétrifié d'un doigt de géant ; et ces trois objets étranges sont isolés éternellement au milieu de cette passe australe, signifiant on ne sait quoi de cette mer qui roule le mystère du pôle antarctique.

A bord de L'Austral.

Océan Indien par le travers de Cocos Island.

1er *mars* 1902.

De longs jours depuis que je ne t'ai écrit, ma chérie. Mon voyage me semble si morne que je n'en ai pas le courage. Je compte les jours qui me séparent de toi. Toutes les vingt-quatre heures nous gagnons vingt à vingt-cinq minutes, et c'est comme une espèce de rapprochement. Aujourd'hui nous entrons dans le mois où nous devons nous revoir, et j'ai un peu plus d'énergie pour causer avec toi de si, si loin, sur ce morceau de papier qui reviendra avec moi.

Le détroit de Bass, où je t'ai laissée, est tout semé de masses rocheuses, demi-noyées, grises et roses sous un ciel bleu froid. De là nous gagnons, en côtoyant un autre petit cyclone, Melbourne et sa vaste rade qu'il faut contourner trois heures, Melbourne avec ses banques massives et ses magasins

maritimes, sous un ciel lourd, ravagée par un vent qui étouffe, par une poussière qui fouette les joues et aveugle les yeux déjà éblouis par le rayonnement morne des nuages, avec ses nuées de mouches qui s'attachent, agressives, aux vêtements et à la chair. Dans la grande baie les énormes paquebots, les cargo-boats, les steam lounches semblent amoindris par l'étendue de la surface à peine ridée d'une mer enclose.

Nous avons avec nous le doyen de l'église anglicane d'Adélaïde, Dean Marryat, le neveu de Captain Marryat, un bon vieillard à la figure ronde et glabre, aux beaux yeux gris clair, et très sourd. Chose étrange, j'ai aussi rencontré à Sydney George Chamier, le neveu de Captain Chamier, qui écrivait en même temps que Marryat, des romans maritimes.

Melbourne à Adélaïde que je vois de très loin, rade immense et incertaine où nous ne séjournons que trois heures. Puis nous allons traverser *the Australian Bight*. Un temps Kanguroo Island nous protège, mais bientôt la grande ondulation australe nous saisit et le vaisseau roule bord sur bord. Presque lancé hors de ma couchette, j'assiste avec horreur à la sortie de toutes les malles qui glissent sur le plancher et se heurtent, à la chute de tous les objets, paquets, livres — un affreux chaos qui me désole et où les cancrelats trouvent leur bénéfice. Il paraît que j'ai manqué la meilleure distraction des tropiques dans les mers du Sud. On prend un cancrelat et on le peint en vert. Sitôt lâché, il est mis en pièces par les autres immondes insectes. Tels sont les plaisirs des îles. Le commodore Weaver passait des heures, oubliant sa machine à glace, à considérer Lanka chasser et dévorer les araignées. Il paraît

que Lanka est un " Spider-Monkey " — Toute la vaisselle des cuisines croule, et dégringole à chaque coup de roulis, avec un sinistre tintinabulis de porcelaine. Le lendemain nous sommes à la corde de l'arc que forme la terre d'australie. L'océan est à peine agité par un frisselis de rides mobiles ; mais cette mystérieuse houle géométrique le soulève en profondes ondulations, venue de l'extrême limite des icebergs. Est-ce le remous furieux de l'Océan qui brise au Sud contre les banquises, et qui expire ici par ces grands cercles concentriques patiemment ondulants comme les anneaux de serpents liquides et prodigieux ? Partout, jusqu'au bord de l'horizon cette longue houle monte, par courbes nettes comme des courbes d'épure, et la ligne précise du grand cercle où la sphère du ciel rencontre le plan de la mer est rompue par une ondulation mobile où l'œil saisit encore parmi l'air la masse de l'eau.

Fremantle, torride, avec ses longues collines où poussent les eucalyptus, les araucarias, et les gommiers noirs. Nous avons longé l'horrible côte d'Australie, reprise vers King George's sound avec ses montueuses dunes de sable blanc comme de la poudre d'ossements et taché d'une lèpre noire. Rottnest a apparu, aride et désolée. Seulement la nuit le port se fait mystérieux de lumière. Un fanal jaune étend une nappe d'or enveloppée d'ombre. Quelque part une lumière rouge scintille au centre d'une côte déserte. Les étoiles australes brillent comme de l'acier bleu.

Ici l'arbitraire des lois australiennes atteint son comble. L'inspecteur de la " water police ", monté à bord, a emprisonné Ting et cinq Hindous. On les a enfermés sous verrous dans un

réduit, près de *l'ice room*, où on accède par des couloirs tortueux, des escaliers à pic, parmi des mares d'immondices où grouillent les cancrelats. D'une trappe obscure émerge un homme dont le feutre est couvert de neige, et derrière lui, dans les ténèbres, rougeoient des moutons tués et des bœufs ouverts. Je bondis à terre, indigné, et je demande à l'inspecteur des Douanes, l'attestation écrite de cet emprisonnement arbitraire. Refus ; je trouve le capitaine et je proteste. J'ai signé une garantie de cent livres et cette contrainte par corps viole la loi de l'*habeas corpus*. Devant mes déclarations de représailles la douane cède ; Ting et les Hindous sont délivrés à six heures après un emprisonnement de deux heures et demie. A neuf heures nous partons pour Colombo.

2 *mars* 1902.

Nous voici en route pour les tropiques.

Le ciel est orangé après que le soleil s'est enfoncé au bout de la mer, d'un orange délicat et lavé comme toutes ces couleurs célestes au nord de la ligne du Capricorne. Voici la dernière lune australienne. Soudain, au ras de l'Océan, au centre d'une nuée noire et cotonneuse, un signe télégraphique flamboie : une barre et un point de feu jaune. Deux secondes ; la barre s'efface. C'est le fanal blanc d'un vaisseau invisible qui flotte à travers le ciel. Le nuage blanchit et s'auréole ; toute sa frange éclate de lumière d'or et au-dessus, menaçante, une excentrique lame de métal rouge, chauffé à blanc, lame courbe et radieuse qui entame la nuit.

Cette nuit un énorme rat, gris et noir, au ventre

blanc est venu me rendre visite entre une heure et deux. Beaucoup de cancrelats lui faisaient cortège. Sur le *Manapouri* mon thé du matin était souvent semé de leurs pattes fines. Ici les purées sont farcies tantôt de bouts de cigarettes, tantôt de morceaux de savon jaune. L'habitude triomphe du dégoût. A Samoa je regardais les moustiques se poser sur mes bras et je supportais l'énervant chatouillement des mouches qui courent sur la figure.

Le capitaine Nicholson, de Manchester, est un singulier spécimen du Lancashire. Très grand, très maigre, très noir, avec des cheveux demi-longs retroussés en bouclettes sur les tempes et des yeux lointains d'un bleu mouillé. Ses deux poignets sont cerclés de tatouages rouge et bleu de poudre. Infiniment silencieux, il devient subitement loquace comme une machine qui, déclanchant, parlerait du nez, avec trois cent trente-trois milles révolutions à la seconde. Il est immense au poker et aux échecs, et fume toujours une pipe neuve parce qu'il a perdu l'autre. Sa mémoire inexorable est pleine à la fois de mauvais poètes, de logarithmes, et de généalogies. Quelquefois il attaque un passager et lui impose une lecture nasale à *n* tours d'hélice de son livre de bord. Nous avons à bord un millionnaire qui possède une mine d'or en Nouvelle-Zélande, méprise tout le monde, boit du champagne et fume des Havane sans en offrir, et poste des télégrammes de Melbourne à Sydney, parce que, expédiés de New South Wales, ils sont dégrevés d'un shelling. Dans sa jeunesse, ce mastodonte à boutons de diamants a appris par cœur le onzième livre du *Paradis Perdu*, pour gagner un pari. Cela lui sert d'instruction. " Vous souvenez-vous, dit-il abruptement si Milton

fait " Soleil " du masculin ou du féminin ? Non ? A cause de ces vers :

Remteremterensteimtein

Vous les trouverez au second livre du *Paradis Perdu* ". Eh bien, le capitaine Nicholson, ayant saisi M. Marshair, s'appuya contre la lisse, et de son coup à huit coups (trois à quatre) lui imposa la lecture de la description du ciel austral dans le *Manuel de Navigation*. Le pauvre millionnaire, douloureusement penché en avant sur son fauteuil de toile, craignant de froisser une autorité qu'il respecte à bord, s'efforçait d'entendre et même de comprendre ; tandis que le capitaine, bercé à la sonorité de son nez, s'enfonçait parmi D. et B. de la Lyre, semblant Don Quichotte discourant de l'âge d'or, un fromage de chèvre à la main, au milieu des bergers de la caverne.

3 *mars* 1902.

Le ciel des Tropiques avec sa ceinture floconnée de petits nuages feu, mauve et saumon. Ce sont des bandes tachetées et parallèles qui semblent lier l'espace. Mais c'est notre œil qui les crée. Mettez le cap vers cette barrière de vapeurs versicolores, droit au Nord, droit au Sud, et la barrière fuit. L'horizon se recrée plus loin. Toute cette fantasmagorie, ce sont les petits écheveaux de brume délicate épars au zénith et massés par la perspective. Ciel qui se roule et se déroule incessamment. L'air est doux, frais et moite, et sa tendre caresse fait perler la sueur. Le soleil se couche dans des bandes de gaze, d'ouate noire trempée de sang caillé ; il frémit comme un bassin d'or fondu drapé dans des haillons

d'écarlate, noué de bandes de pourpre. Maintenant c'est un lac de feu rouge avec une longue grève d'or. Les îlots de scories noircissent et rougeoient tour à tour. Plus haut, le ciel pâlit ; sa joue devient livide, claire de la clarté des visages morts. Au zénith du vert pâle ; à l'occident de l'ocre ; la mer orientale sous un ciel gris sombre est bleuée comme de l'acier trempé, et sous la gloire de pourpre et d'or qui sombre dans un chatoiement fugitif mourant et renaissant à chaque seconde, la mer au couchant miroite en bandes sanglantes, plate comme un lac qui reflèterait des meurtres célestes parmi un halo de victoire.

4 *mars* 1902.

Espace pluvieux sur la mer. Un cercle de bleu morbide règne au pied du ciel. L'océan morne semble bordé de deuil sous une atmosphère de pleurs. Nous passons la ligne entre quatre et six coups. Quittant l'alizé, nous avons trouvé dans ces régions incertaines la mousson du nord-ouest, et au-dessus de l'équateur la mousson du nord-est nous saisira dans la mer d'Arabie. Toutes les brumes marines, réfugiées entre les courants aériens des alizés et des moussons, apportent autour de la terre une triste ceinture de larmes. Cette rive liquide du ciel faite de bleu morne est coupée çà et là par des pans de grisaille, des falaises de vapeur obscure qui sont de la pluie équatoriale. Là où le vent ne souffle plus, le ciel pleure silencieusement sur le globe. Le monde boréal et le monde austral se confondent dans le deuil de leurs étoiles. La mer sous l'équateur est éternellement triste, ridée de pluie. O portes faites

de larmes et qu'il faut franchir pour aborder aux Iles Fortunées ! Mon cœur est gonflé de la mélancolie des nuages et des flots. Et cependant les boristes ailées volètent comme des papillons. Un trait humide et argenté s'élance, flotte au ras de l'eau dans un long baiser. Dix, vingt, trente bondissent, crevant la mer triste de minuscules remous. Pauvres petits poissons aux ailes si faibles et qui s'efforcent vers un ciel désolé. Et la pluie crépite ; et la mer frémit de son rire innombrable à travers les profondes larmes.

8 *mars* 1902. *Mer d'Arabie.*

La mousson nord-est nous a pris au sud de Ceylan, et, doublant la pointe de Galles aux premières heures de la nuit, les lames brisent contre tribord. Quatre heures du matin. Sous le ciel rose la mer est semée de pirogues à balanciers, de catamurans, et de petits cinghalais droits, nus et noirs, qui pagayent et godillent, parfois à cheval sur un tronc mal équarri. Les cris sont assourdissants. Cette fois, pour *L'Austral*, on entend *daï ! daï, daï, daï* (dive). L'accent est résolu, insistant, presque féroce. Les corbeaux tournoient sur la grande rade foraine de Colombo où nous entrons. Le ciel est frais, la brise délicieuse. Les grands palais rougis étincellent près des cocotiers, au-delà des masses luisantes de charbon sous les hangars. Un *jen-rikcha* me mène le long de Galle face, sur la route rouge longée d'une barre jaune, de la ligne d'écume, et de la mer bleu-ciel ; et d'autre part les grandes pelouses vertes, le lac, et les massifs de cocotiers et de bananiers. Nous allons vers Mount Savinia, où cette fois

l'océan bleu-ciel se perd dans le ciel bleu avec son pointillé de vaisseaux fuyant au large dans un doux rayonnement d'azur ; et les longues lames meurent au pied des rochers avec une plainte tendre. Les fleurs d'hibiscus pendent comme de petites lampes jumelles, brûlant dans la lumière d'un feu écarlate ; et je me souviens des filles de Samoa, et du gracieux joyau rouge vivant qui caresse leurs joues. L'indigo est encore en fleur. Toutes ses branches grises et nues tendent toujours vers le ciel leurs saints calices imbriqués, lourds et odorants comme des pétales de magnolia ; le flamboyant, nu de feuilles, semble agiter des flammes suspendues à ses fines branches noires ; le king cocoanut comme un fruit d'ocre gît en grappes serrées au cœur d'une couronne de palmes ; inclinées, rampant à terre, obliques, verticales, les tiges des cocotiers s'élancent vers le ciel ; le palmier des voyageurs, vêtu d'un renflement semblable à un tumulus d'écorce, ajoute ses anneaux à d'autres anneaux jusqu'à la gaîne verte qui le coiffe d'un éventail royal ; le sûryle laisse pendre ses longues corolles de safran ; et tout le long de la ligne de huttes en boue sèche et en treillis de palme, les femmes accroupies épouillent les longs cheveux noirs de leurs enfants nus. Des chiens de Ceylan dorment sur la lisière de la route, les oreilles droites, tout pareils aux dingos d'Australie. Les Tamouls, un linge aux reins, portent sur l'épaule un fléau de bois flexible d'où pendent de larges plateaux de balance en paille tressée chargés d'épices et de fruits ; les confiseries indigènes sont bariolées de gâteaux dorés et de sucreries vertes ; les *chattiés* de terre rouge entassés devant les potiers, semblent sortir d'une tranchée ouverte dans la vieille terre d'Egypte ;

les barbiers, la face contractée, à croppetons sur le seuil, rasent la tête noire de leur client musulman, une main sur la nuque. Par la longue ouverture que laisse le déplacement d'une seule planche, qui est une porte, on voit le corps gracieux d'une fille qui avance la tête parmi un haillon de couleur ; les bananes, vertes et jaunes et orange, les *mychees* rouge sombre, en boules griffues, pareilles à des chrysanthèmes qui seraient fruits, les muscades éventrées, les grains de cacao, les feuilles de bananier avec leurs petits bas de bétel, les flacons pleins de bonbons de coco, les courges de toute sortes, quelques-unes courbées comme un bois d'arc vert, les pavages étincellent sur les étalages bas et au-delà du chemin, à droite et à gauche, règne le mystère du clair-obscur avec ses bigarrures de soleil et d'ombre, son silence frissonnant de vie et tacheté comme une étoffe solaire faite d'ombre et de cercles de lumière d'un sous-bois de cocotiers. Et des tamouls pauvres passent, avec de longs cheveux noirs luisants qui flottent sur leurs épaules ; et des parsis, des musulmans à tête rase, des malais à l'œil sanglant, coiffés d'une toque ; et toujours par la longue fente ténébreuse des maisons un visage de femme avec un sourire rouge, toute la bouche saignant de bétel. Un crépuscule fait de poussière de turquoise et de feuilles de rose ; le tressaillement de l'air nocturne près des bouquets de grandes fougères ; la lune, pâle comme la gaze, puis dorée comme une joue, toute dévoilée, toute nue dans son impudeur d'Orient et la croix du Sud oblique au ciel comme un cerf-volant cloué de diamants.

A six heures nous nous enfonçons dans le ciel rouge — vers l'Ouest, vers toi, ma chérie — j'ai

ta lettre, ta lettre adorée — enfin. Pense ! Sans nouvelles depuis trois mois ! — Mais la prise de charbon à Colombo a fait de l'*Austral* le plus noir des Nibelungen où errent des formes blanches, tristes et souillées. Le millionnaire Marshall, éditeur du journal " gastronomique " *The Table*, pour " Marshall's Gelatine ", " Marshall's food ", a bu beaucoup de champagne à Galle Face Hotel. Ses poches sont pleines de fausses topazes, offertes à vingt-cinq livres, achetées à deux shellings. Son costume blanc est indescriptiblement tatoué de charbon. Vingt-cinq passagers ont embarqué à Colombo, parmi lesquels Lord Durrameer. Le dîner est en grande tenue. Soudain, au rôti, Marshall entre, vacillant, dans un roulis indépendant, tout chamarré de houille dans une blancheur mêlée de ténèbres, — spectre du charbonnage — the ghost of coaling — et s'affale près de sa voisine décolletée avec un sourire débonnaire et béat.

9 mars 1902.

Hier nous avons traversé sans doute notre dernière pluie des tropiques. Tout le ciel occidental n'était qu'une muraille de stries noires. A la hâte on cargue les deux voiles hissées le matin. Les cataractes s'ouvrent. La parole est noyée dans le tumulte de l'eau ; tout le navire frémit ; une grande lueur passe, ondulant dans le ruissellement de l'air, et le tonnerre s'abat dans les flots à une encablure de l'*Austral*. Toute sa force s'est épuisée dans ce coup prodigieux. — Le ruissellement recommence ; les cataractes déferlent sur le pont et la muraille de stries noires entr'ouverte se referme derrière nous.

Puis peu à peu la lumière se fait dans le soir ; le ciel plus pur est lambrissé de rose, des poutres, faites de nuages enflammés, s'allongent à l'Occident, parallèles comme au plafond d'une salle de château, et parmi elles, glisse un grand disque d'or qui se barre de sang, un soleil emprisonné derrière la grille de feu du Paradis.

11 *mars* 1902.

L'*Austral* glisse sur la mer d'Arabie, bleue sombre sous le ciel bleu pâle. La lumière matinale irradie l'air. Cependant le millionnaire, ayant commandé une bouteille de champagne, lui a trouvé goût de bouchon : " this wine is cooked ". Cooked champagne ! Payne, le barman, est consterné. " That's always the way witht those *connaysurs !* " gémit-il. M. Cue, un charmant banquier de Ballavat, me raconte comment il a assisté à la découverte des mines d'or dans Western Australia. Le magistrat du district, Colonel Angelo, était un vieillard agité et nerveux. Un mineur ayant posé son havre-sac sous un buisson, un corbeau venait sautillant pour y picorer. L'homme ramasse une pierre pour effaroucher le corbeau. Shyes at him. Il la trouve lourde, la regarde : elle était pailletée d'or. Le mineur arrive tout courant chez le colonel ; et celui-ci, effaré, télégraphie au Gouvernement : " A miner took up a stone to throw at a crow ", — un point. — Le secrétaire d'Etat répondit : " Nonsense. What became of the crow ? " — Lord Deramère a causé longuement avec moi. Beau et trapu, avec des yeux clairs et des moustaches rousses, il est simple et naïf plus qu'un enfant. Il est allé chasser le tigre

dans l'Inde, et ne tuerait pas, je crois, une mouche. — A neuf heures ce matin, à travers une brume bleuâtre d'horizon, Abdalcarry, les deux îlots situés au Sud de Socotra. La mousson du nord-est nous quitte; à onze heures et demie apparaît la terre africaine. Le mufle de lion du cap Guardafui s'étale vers le nord ; en arrière de hautes collines noires se terminent vers l'Océan par des dents de scie ; à quatre milles se dressent des falaises volcaniques et nues, à peine ourlées d'un sable aveuglant — et voici un long col de dunes, qui réverbèrent du blanc chauffé à blanc, striées de bandes noirâtres qui sont des paillottes de Somalis. Nous entrons dans le golfe et la mer se hérisse de crêtes d'écume sous un courant contraire au vent. La terre est ici inhospitalière ; le désert semble le squelette dépouillé du globe; la falaise menaçante et la grève stérile exhalent l'odeur du naufrage ; et c'est sans doute de là que sont parties dans leurs canots à voiles carrées sous les éternelles moussons, les races noires qui ont peuplé l'Orient. Le rire somali est frère du rire polynésien ; là-bas comme ici les cheveux sont rougis à la chaux et les dents frottées de bois. Un monde peut-être a pris son essor près de cette ligne de points sombres, sur la dune aveuglante et désolée, parmi ces toits paillottes qui semblent de loin des touffes de goëmon mort ; et après avoir peuplé de son essaim les îles orientales, la race somalie, attachée à son sable et à ses falaises, vit en dépouillant les navires revenus des îles d'Orient, parmi le tracassement de leur naufrage nocturne, au pied du cap sinistre flamboyant de faux feux à la lisière extrême du monde africain ; et le cap Guardafui, Saturne à gueule de lion, dévore ses enfants prodigues.

On a dansé hier soir. Le chief officier avec les autres officiers m'a invité à dîner. Table dressée sur le spardeck ; il y a juste la place pour deux bancs recouverts de l'*Union Jack*. Nous dînons " à la mousson ". Une seule lampe électrique au bout d'un filin se balance et nous éclaire. Sherry, whisky and soda et Port Wine. Au dessert toast " The King ", puis le second " the French Republic ". Il faut y aller des miens. Je propose " British Navy " ; puis " the chief and speedy promotion to Commander ". Three cheers — it " for he's a jolly good fellow, for he's a jolly good fellow, for he's a jolly good fellow ; that nobody will deny ! Histoires plutôt pimentées après les toast ; *arsholes*, *tites*, *cunts* and *pricks*. Et puis le bal. C'est le jeune docteur Peterkin, adolescent à grandes oreilles de chou, nez gonflé, petits yeux, écossais presbyterian church qui mène la danse. Ne vous fiez pas à l'eau qui dort. Ce timide jeune homme d'Aberdeen semblait muet ; mais il sait inviter " the ladies " at M. Nevett, au visage écarlate, à la moustache blanche (père de la belle miss Nevett, qui a un album de country-houses en Angleterre et en Ecosse où ils vont par séries — saison à Londres — grouse en automne — fishing en Norvège — Riviera — Inde et *da capo*. Cette belle fille est blasée sur tout). M. Nevett danse, magnifique, écarlate, parmi un col immaculé.

12 *mars* 1902.

Un ciel délicat comme une jeune corolle vert pâle, et qui se décolore en bleu de bruyère ; tout le printemps des tropiques épars à travers les petites

nuées roses ; la mer dardant mille languettes d'écume ; le bouillonnement de l'eau le long de la carène ; de la langueur, de la langueur, de la langueur ; tout l'être fondu dans la douceur et la mollesse ; tant qu'on éprouve à peine la caresse plus fraîche de la brise et que le hâle qui dore l'air obscurcit insensiblement le jour. Un bandeau d'opale ceint l'Océan ; et parmi sa transparence nuageuse glisse un triangle de points noirs — un vol d'oiseau à la limite du ciel. Le triangle se rétrécit et se fait ligne ; les points noirs s'espacent, s'évanouissent dans l'opale, reparaissent comme un collier de perles noires dénoué dans une coupe hyaline, puis diminuent, diminuent, et l'œil les suit jusqu'à ignorer s'ils flottent dans sa prunelle ou par delà cette vitre magique qui clôt la mer (l'horizon).

Le lait de la grande coupe d'opale s'est mué en sang ; nous voguons vers le soleil en fusion ; les échelles de cordages noirs dessinent leurs carreaux sur son métal rutilant ; le globe d'or échappe de maille en maille et la mer le tranche de son aile impitoyable d'acier sombre ; une ébullition écarlate sursaute au fond de l'Occident ; puis l'ombre ouvre ses bras sur la mer et un crépuscule livide exhale sa plainte claire vers le zénith. Dans l'angle de deux drisses la jeune lune est inscrite en bleu pâle comme un caractère arabe, arc de sourire pur et inflexible, délicieux tatouage du ciel vespéral. Et dans les ténèbres, voici suspendue une précieuse grappe d'étoiles fines, les sept sœurs si menues dans leur touchante union au centre mystérieux de la nuit australe.

Le fanal. demi caché par le mât d'artimon, luit jaune rouge comme une escarboucle ; un coup de

cloche — navire à tribord. Je me penche au dessus de notre feu vert ; et voici, dans de la nuit liquide, une ligne de lumières tremblantes, deux lucioles qui semblent flotter au-dessus et guider de leurs flammes jaunes le feu rouge qui troue les ténèbres : un vaisseau qui passe sur la mer nocturne.

13 *mars* 1902.

Toute la journée l'eau éblouissante a rayonné comme un plat d'argent aux ciselures mouvantes, et le soir mourant parmi son chatoiement gorge de pigeon révèle un bloc noir comme suspendu dans une vapeur de béryl, entre le ciel et l'océan, semblable à l'obscure montagne d'aimant des *Mille et une nuits :* c'est le rocher d'Aden. De tribord le vent passe à bâbord ; la mer se soulève et semble s'attacher à la carène ; le long des sabords les vagues grimpent comme des tentacules écumeuses et tenaces ; l'îlot de Périm fuit à travers l'ombre sous ses deux phares scintillants ; l'*Austral* franchit cette porte marine, Bab-el-Mandeb, et nous sommes dans la mer Rouge, hérissée de dunes et d'îlots. Quelques-uns ronds comme des dos de béhémoths flottants portent des blocs blancs surmontés de coupoles que la lumière caressante du matin qui erre entre l'Afrique et l'Arabie bleuit et dore tour à tour.

Nous allons nous revoir dans dix jours ! Comme c'est encore long ! Je ne suis pas bien ; je traîne de médicament en médicament et j'aurais tant voulu rapporter un peu de santé, un peu de repos, un peu de travail ! Dieu est très cruel pour moi. Quand je

souffre, je ne me souviens pas sans que les larmes me viennent aux yeux, de la grâce de Fa'anu'u et de sa tendresse. Il guettait ma fièvre avec ses grands yeux doux et m'éventait si patiemment de son éventail renversé, le fa'a Samoa, à la façon de Samoa. Et quand je lui parlais il écoutait de tout son visage le murmure rauque et brisé de mes mots samoans, en gémissant *talofa ! talofa !* pour me plaindre et me calmer. J'entends encore la douleur de ce *talofa* si plaintif, la caresse de l'inflexion de sa voix ; et il me semble qu'assis à l'orée de la grande maison ronde de son père, il regarde par delà le squelette de fer rouillé de l'*Adler* qui emprisonne le soleil couchant, par delà les barres vivantes de corail, vers les régions de l'Occident ou son 'tama Maselo' s'est enfui pour mourir.

Voici longtemps que je ne t'ai donné des nouvelles de Lanka. Il habite les appartements du boucher et la lisse du spardeek. Les matelots le bourrent de tout ce qu'on peut manger et l'adorent sous le nom de "Jinny". J'ai dû résister aux supplications passionnées du boucher qui veut garder Jinny. Il s'est à moitié consolé en achetant à Colombo une petite créature triste, au pelage gris, à la face noire entourée d'un duvet blanc, aux yeux de charbon et d'or, qui pleure sans cesse comme un enfant de toute sa gueule rose. Quand on prend cette créature " Jinny " la tire par sa chaîne pour la ramener. " Oh, nothing beats Jinny ! " rugit le chœur enthousiasmé des marins.

14 *mars* 1902.

Les jeunes passagères ont demandé un bal impro-

visé et trois lampes électriques sous un chapeau de tôle éclairent un pan du pont supérieur que les matelots ont frotté de blanc. Les filles du colonel Verschoyle valsent ensemble et le jeune docteur Peterkin, enhardi, fait tournoyer dans ses bras la femme entreprenante du pasteur Anson.

Cependant la lune s'est levée ; dans le ciel d'une noirceur limpide son croissant d'or semble étreindre entre ses cornes un globe d'ébène poudré d'argent. Ainsi elle se balance au-dessus de la terre Ethiopienne et couvre la mer d'une robe lumineuse. Et voici que son métal change, comme sous l'incantation alchimique des magiciennes d'Ethiopie ; elle était faite d'or jaune ; elle est d'or rouge, d'or blanc, d'or vert ; quelque four céleste y souffle une couleur nouvelle, et la voici d'airain pâle. Et maintenant elle est rose comme le bord extrême d'un pétale de rose ; et maintenant c'est le contour d'un charmant ongle de femme teint de henné, fin comme un cheveu fauve. Puis elle s'abaisse dans le ciel d'Occident ; sa courbe touche la mer ; un instant elle y flotte comme un frêle esquif de feu, puis s'éteint comme une fleur brûlée. Et la profonde nuit, ressaisit l'*Austral* ; la danse est finie ; appuyées à la lisse les jeunes filles causent à voix basse ; et le chapeau de tôle posé sur le pont, laisse échapper à leurs pieds une nappe de lumière.

17 *mars* 1902.

Comme j'écrivais le 14, ces dernières lignes, nous passions l'îlot avide où s'élève le phare blanc des Brothers et un cruel vent du Nord commençait à soulever la mer sous un ciel bleu et froid. Si long-

temps le vent du Nord nous a apporté le souffle chaud des sables, et le vent du Sud l'haleine glacée des banquises ! Mais nous retournons vers la Méditerranée. Cependant la bourrasque grossit ; rien en vue — mais la poussée du vent s'engouffre dans l'étroit boyau qui sépare l'Afrique de l'Arabie. Le pont supérieur est balayé par les embruns qui jaillissent à chaque coup de lame et retombent dans un éclatant arc-en-ciel noyé d'écume. Le navire passe sifflant dans un spectre solaire, à travers une crinière blanche mouillée de glorieuses couleurs ; toute la fantaisie de la lumière s'élance vers le ciel et retombe dans un bris miroitant. Puis le soir enfle la tempête, et derrière la Sierra noire qui marque à l'Occident la limite du désert de la Haute Egypte, le soleil se couche rouge et brumeux. Une lune impitoyablement blanche blanchit encore la crête des lames quand nous pénétrons dans le golfe de Suez ; et le massif menaçant du Sinaï nous fuit dans les ténèbres.

Un ciel gris et froid, le 16, lorsqu'à sept heures du matin nous arrivons en rade de Suez. Le thermomètre a baissé de plus de trente degrés Fahrenheit, de quatre-vingt-dix environ à cinquante-six. Le soleil pâle colore à peine la grande rive de sable où le désert semble mourir dans une dernière ondulation ; mais à l'Ouest, la muraille rayée comme par une glissière de montagnes en tables se teinte de rose et la mer y expire en bleuissant. Au fond de l'horizon, droit devant, les blocs des hautes maisons du port, réguliers et blancs, et la vaste plaine où disparaît le canal sinueux. Et la brise pousse vers l'Occident, à travers le ciel gris tendre, un tourbillon étiré de fumée d'un gris plus foncé. Le canal est bloqué. Cette fumée monte d'un navire en feu, d'un

steamer chargé de pétrole qui flamboie au milieu du lac amer et dont on craint l'explosion. Le sinistre a atteint deux vaisseaux de la même compagnie anglaise ; l'un, chargé également de pétrole, est allé s'échouer dans sa fuite terrifiée sur la rive orientale ; l'autre se consume comme un brûlot. Nous attendons. Le soir tombe, avec ses couleurs d'Egypte ; les montagnes s'estompent de brume violette, le bleu du ciel s'épaissit ; trois maisons blanches se teintent d'ardoise, la mer est une lagune charmante, verte et azurée, et la robe étendue du désert jaunit à perte de vue sous un crépuscule rose. Les vapeurs de l'horizon, subtiles, semblent fondues dans l'éther, y diluer toutes leurs teintes, dans une aquarelle claire et douce (les mouettes).

L'explosion du brûlot n'est plus à craindre : son appontement est détruit ; nous repartirons à deux heures dans la nuit. Six heures du matin. Nous avons franchi les vingt-cinq milles qui nous séparaient du navire incendié, et l'*Austral* glisse doucement sur les eaux du Bitter lake. La large ceinture de collines, d'un violacé sombre, s'illumine à peine, sous la lumière du soleil qui commence à irradier une plaine céleste sillonnée de gris. Le lac est bleu gris ; çà et là coupé d'une ligne de verdure et des bouées de tôle peinte en couleurs claires marquent notre chenal. Devant nous un transport français, le *Cholon* et plus loin la *Persia* qui vient de Bombay.

Et là, parmi le léger brouillard de l'aurore, encadrée par les drisses et les échelles goudronnées de l'*Austral* monte une triple colonne lourde, (la colonne de fumée qui guidait les Hébreux à travers le désert d'Egypte), d'un noir massif, dont les franges s'élargissent depuis la base et les volutes supérieures

retombent en anneaux gigantesques sous la voûte du ciel. Du centre de cette barbare architecture, faite de ténèbres huileuses, rougeoie l'œil clignotant d'un four de braise écarlate; et bien que le vent s'élève vers l'Ouest, cette trombe de suie volatilisée monte, massive et entêtée, droit vers le ciel qui éclaire les campagnes du Nil. Le *Persia* vire à tribord pour passer au large, le transport français *Cholon*. Tous les officiers anxieux sont sur la passerelle. *L'Austral* force la vapeur, et dans une courbe rapide nous affrontons le danger. Nous voici à quelques encâblures. Le vaisseau nous présente tribord, par sa carcasse d'acier aux peintures éclatées et cuites ; des trois réservoirs de pétrole s'échappent trois immenses panaches cramoisis voilés de fumée noire ; un monstre de feu se tord dans un nuage d'ouragan. La vie s'échappe comme par un jet de sang flamboyant de ce squelette de fer ; la ligne de l'avant tranche le ciel, nette comme une lame. Dans un incendie terrestre le vent ulule dans les poutres flambantes, la maçonnerie croule, le jet des pompes siffle, la vapeur fuse en frémissant par les jointures des planchers ; les toits s'abattent et la clameur de la foule répond au tracassement rouge de la conflagration ; ici, parmi l'air matinal, le feu tournoyant dévore en silence dans la grande solitude du lac amer. Il n'y a pas un son, et pourtant les bras puissants de la fumée, dressés vers le ciel, se tordent d'agonie. Les tuyaux des ventilateurs et des manches à air, rigides, semblent des larynx desséchés par où s'échappe le râle muet du vaisseau ; et un de ces tubes noirs vomit un torrent de flamme cramoisie dont la chevelure éclatante se rabat sous le vent, torche solitaire fixée là pour illuminer le sinistre. Et

nous, fuyant à l'est, nous présentons bâbord ; puis redressant notre route, nous mettons le cap vers les régions supérieures du canal, laissant derrière nous cette forge marine dont le halètement s'étouffe dans sa lourde fumée. La triple colonne noire, avec un frémissement massif, s'écrase contre un ciel plus gris tandis qu'au loin la ligne du désert, nuancée par la lumière, semble prolonger la couleur délicate de l'extrême rive de la mer. Déjà le terrible brûlot d'acier n'est plus qu'une légère tache d'un gris plus profond ; et le capitaine Nicholson, vaincu par la veille et l'anxiété, s'endort dans sa capote au col relevé, la pipe entre les dents. (The captain's spotted dogs).

18 *mars* 1902.

Pluie morne sur l'eau morte. Les vastes marécages s'arrondissent autour des tristes dunes hérissées de bouquets de roseaux pâles. Quelques formes errantes passent le long des tranchées vaseuses inondées, enveloppées de manteaux sombres ; de pauvres villages çà et là, où se pressent comme des dés sales, les maisons cubiques au toit plat, faites de boue séchée, et qui, parfois ouvertes par une brèche, laissent échapper la paille comme des épouvantails éventrés. Sur l'eau terne de la contrée inondée flottent des îlots de points noirs, des îlots de taches blanches ; les points noirs plongent et les taches blanches se meuvent ; ce sont des troupes de canards et d'oies sauvages qui pêchent, mornes comme le désert et comme le ciel. Le vent d'est, amer, souffle sur cette désolation. Dans le soir pluvieux, à travers la brume, voici les maisons de Port-Saïd, dont les

couleurs sont mortes. Mais une vie factice anime le port où les vaisseaux se massent comme pour une émeute ; les cris arabes déchirent l'air ; les fanaux s'allument et les lampes électriques scintillent ; et sur les radeaux de charbon s'agite un troupeau d'êtres noirs, éclairés par des paniers de fer rutilants, où le vent brûle furieusement la houille, des lanternes de charbon incendié, fixées à des perches, et qui lancent au loin leurs fusées d'étincelles. La nuit s'abat sous la menace du crépuscule et un concert de lumières éclate dans la rade ; fanaux verts et rouges et bleus et blancs, suspendus aux mâts, fixés aux lisses, balancés aux drisses et aux filins, attachés aux échelons de corde ; et devant nous la Méditerranée, jaune et triste comme la mer du Nord roule de longues vagues dont l'écume pâle semble faire blêmir la nuit.

Liste des volumes

1 Ecrits de Jeunesse (*essais inédits*) *précédés de sa vie et d'une bibliographie de* PIERRE CHAMPION.

2 Cœur double *suivi de* La Légende des Gueux.

3 Vies Imaginaires *suivi du* Roi au Masque d'Or.

4 Le Livre de Monelle — La Lampe de Psyché — Spicilège.

5 Moll Flanders, *traduction du roman de* DANIEL DE FOE.

6 Théâtre : I. Macbeth. II. La Tragique Histoire d'Hamlet, Prince de Danemark, *traduction des tragédies de* WILLIAM SHAKESPEARE, *suivi de* Francesca da Rimini, *traduction de la tragédie de* Francis Marion Crawford.

7 Mélanges d'histoire Littéraire et de Linguistique (*Argot de Paris. Villon. Rabelais.*

8 Mœurs des Diurnales, *paru sous le pseudonyme de Loyson-Bridet, suivi de* Lettres Parisiennes.

9 Chroniques (*Novembre* 1890 — *Mars* 1903)

10 Lettres à Marguerite, *précédées d'autres* Lettres à sa mère et à son frère.

Ce livre dixième et dernier volume de l'Œuvre Complète de Marcel Schwob, avec notes et commentaires de Monsieur Pierre Champion, a été achevé de composer, d'imprimer et de brocher le 25 Avril 1930 dans les ateliers de François Bernouard, 10 rue Lebel à Vincennes.

Ont collaboré à ce travail, M. Albert Masera chef des Ateliers, Mme Tayon claviste, M. Paulhac fondeur, M.M. H. Albes, L. Schoenberg, R. Brachet, A. Conte typographes et conducteurs, Mlle Humbert correctrice, Mmes François, Dengreville et Mlle Dautry, brocheuses.

Dans les bureaux, 71 rue des Saints-Pères à Paris, M. Streusand chef comptable, Mme Richter aide-comptable et Mlle Suzanne Dupeyron chargée du service des ventes.

Monsieur Lucien NACU, directeur général.

Monsieur François Bernouard remercie Madame Moreno et tous ses anciens collaborateurs restés fidèles ainsi que les nouveaux collaborateurs et il s'excuse auprès des souscripteurs d'avoir tarder à publier ce dernier volume, en les priant de croire, que seul des événements en dehors de sa volonté en retardèrent la parution, sans cependant l'empêcher de tenir sa promesse.

AF594

LES ŒUVRES COMPLÈTES

de

Marcel Schwob

(1867-1905)

10

Derniers Ecrits

Lettres à sa Famille

Voyage à Samoa

Préface de

Pierre Champion



Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73,
A PARIS

NS. 24 c 35

